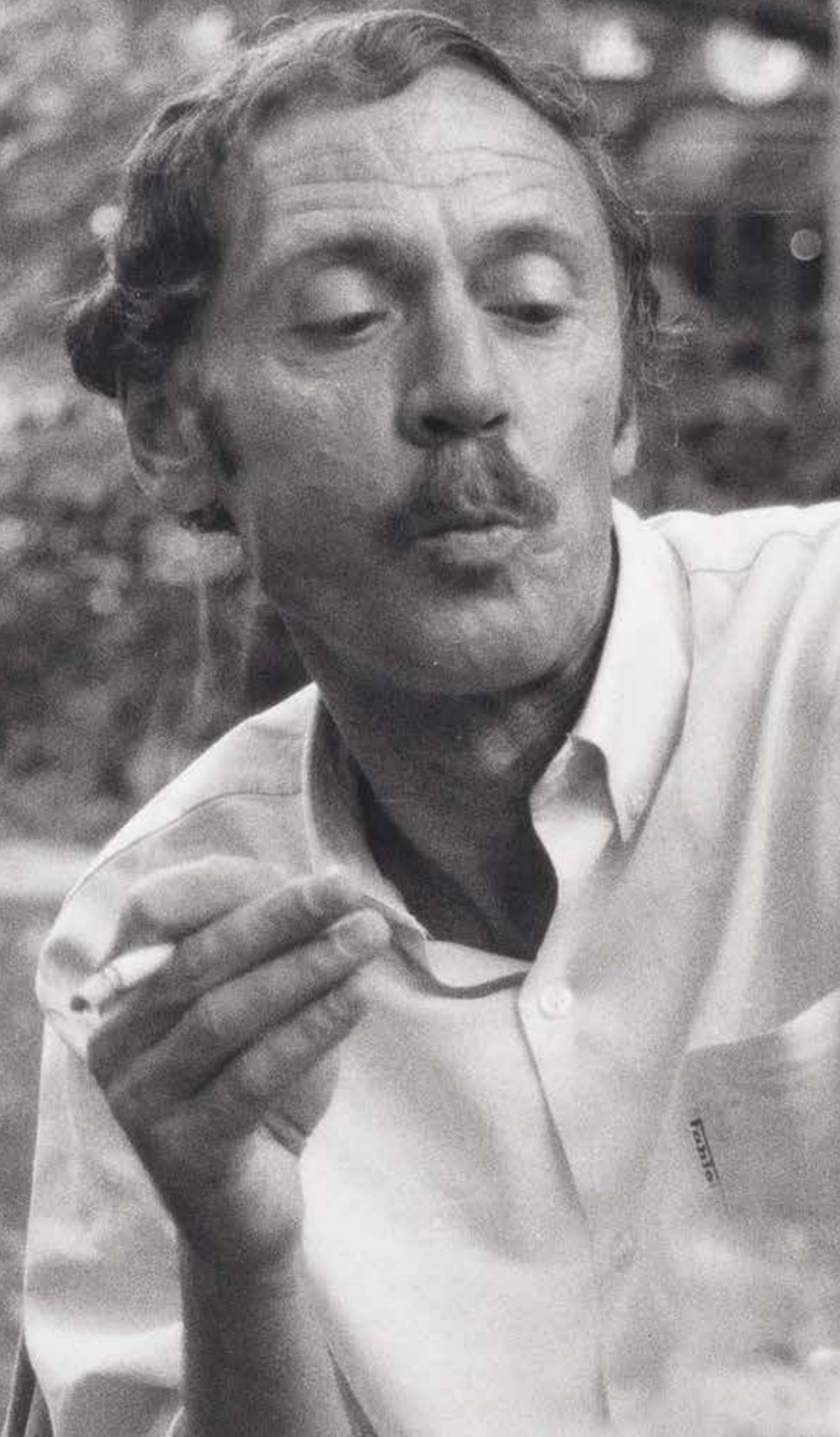


le persil

Journal inédit, le persil est à la fois parole et silence. Ce numéro triple est un hommage à l'écrivain Jean-Luc Benoziglio (1941-2013). Il a été réalisé par Ivan Farron, et il coûte :

15 CHF ou 12 Euros

« Salut
Benno ! »



« Salut Beno ! »

Hommage chaleureux à Jean-Luc Benoziglio (1941-2013)

Avec des contributions de proches, d'amis, d'amateurs et d'admirateurs de Jean-Luc Benoziglio. **Ivan Farron** vit, lit enseigne et écrit à Lausanne. Il a coordonné, pour son plus grand plaisir, ce numéro du *Persil*; **Georges Tsai (dit Fou-Dji)** et Jean-Luc Benoziglio ont été amis dès leur dixième année. Georges Tsai a travaillé longtemps pour l'Etat canadien. Il a aussi été directeur de l'Université pour la paix au Costa Rica et collabore à la Fondation Chirac, comme expert du Prix pour la prévention des conflits; Lausannois de naissance, **Roland Jaccard** est écrivain, critique littéraire et éditeur. Il a travaillé longtemps au *Monde des Livres* et dirige la collection « Perspectives critiques » aux Presses Universitaires de France; cousine de Jean-Luc Benoziglio, **Anne-Christel Zeiter** est assistante diplômée à la faculté des lettres de l'Université de Lausanne; **Isabelle Rûf**, après avoir travaillé à *L'Hebdo* et à la Radio suisse romande, est critique littéraire au *Temps*; **Laurence Krafft** travaille dans le secteur de la santé. Elle a été la compagne de Jean-Luc Benoziglio; **Françoise Fornerod** a longtemps enseigné à l'Université de Lausanne et a collaboré à la revue *Ecriture*; **Jean Kaempfer** est professeur émérite de littérature française à l'Université de Lausanne. Il a longtemps présidé le jury du Prix Michel-Dentan; **Colin Pahlisch** est doctorant à l'Université de Lausanne; **Fabien Dubosson** a écrit une thèse de littérature à l'Université de Fribourg et collabore aux Archives littéraires suisses, à la Bibliothèque nationale suisse, à Berne; **Daniel Maggetti** est professeur de littérature à l'Université de Lausanne. Il dirige le Centre de recherches sur les lettres romandes; **Dominique Brand** est écrivain, enseignant et collaborateur de longue date au *Persil*; **Ursi Anna Aeschbacher** a créé et dirige à Bienne la maison d'édition Die Brotsuppe, où ont paru en allemand deux romans de Jean-Luc Benoziglio, *Louis Capet, suite et fin (Louis Capet, Fortsetzung folgt)* et *Le Feu au lac (Das Losungswort)*; **Gabriela Zehnder** a traduit en allemand les deux romans de Benoziglio pour le compte des éditions Die Brotsuppe; **Steffen Richter** vit à Berlin et enseigne la littérature allemande à l'Université de Braunschweig. Il a consacré plusieurs articles à l'œuvre de Jean-Luc Benoziglio.

Légende de la photo de couverture : Jean-Luc Benoziglio, années 1980, Archives littéraires suisses, Bibliothèque nationale suisse, Berne.

Pour un anniversaire...

Ivan Farron

Une quête filiale ?

Grâce à la recommandation d'un professeur de français aimé, je suis devenu à quinze ans un lecteur de *Cabinet portrait* et je le suis resté. La souple reliure marron recouvrant le papier un peu rêche de la collection « Points Seuil », le portrait de groupe oriental en couverture, Stérile et Stéfie, Armoire et Asperge, les vingt-cinq

volumes de l'Encyclopédie entreposés aux toilettes... Le souvenir de ces personnages et de ces lieux se confond quasiment pour moi avec celui de la défunte librairie Payot de la rue de Bourg, où j'avais volé le livre: je l'ai prêté depuis, jamais revu, ai acheté ailleurs une édition plus ancienne de *Cabinet portrait*, suivant les détours d'une justice distributive qui est celle du temps lui-même. Me souvenant de cette lecture, je revois aujourd'hui en

surimpression mes années d'écolier fraîchement débarqué à Lausanne, une ville dont il est question, par la bande, dans *Cabinet portrait*. J'ai ressenti une impression semblable quand j'ai reçu les deux photos que Bernard Anger, un ami lausannois de longue date de Jean-Luc Benoziglio, a eu la gentillesse de mettre à disposition pour ce numéro du *Persil* et sur lesquelles le même groupe de jeunes gens (ou à peu près) passe une soirée de rigolade privée en couleur et une après-midi d'été en noir et blanc à la piscine de Montchoisi, quelque part entre le milieu des années 1950 et celui des années 1960. Ou encore quand j'ai lu le texte de Georges (Fou-Dji) Tsai, un autre ami fidèle de Beno, depuis l'entrée au collège de Champittet à l'âge de neuf ans jusqu'aux derniers moments de la maladie qui emporta l'écrivain le 5 décembre 2013, ainsi que la courte « nécro » émue de Roland Jaccard, qui est né en 1941 à Lausanne, la même année que Beno, et fut aussi, de près ou de loin, de cette petite bande.

Quand je regarde ces images ou que je lis ces textes, quand je marche à travers les rues de Lausanne, montant ou descendant la rue de la Grotte, dans laquelle – j'ignore à quel numéro – Jean-Luc Benoziglio habita, quand il m'arrive d'aller à la piscine de Montchoisi, je ne peux me défaire de l'impression troublante que cette jeunesse lausannoise antérieure à ma naissance fut aussi un peu et mystérieusement la mienne. Plus logiquement, elle aurait pu, elle aurait dû – mais ce ne fut pas le cas – être celle de mes parents. Cette histoire-géo mi-réelle mi-imaginaire, dissimulerait-elle une quête filiale? Dès l'adolescence, j'ai lu de près quelques écrivains parfois très différents en apparence mais qui réunissaient d'importants dénominateurs communs: ils étaient tous vivants, de sexe mâle, nés dans une fourchette située à peu près entre 1929 (Paul Nizon) et 1947 (Paul Auster), auraient pu être mon père et avaient écrit sur le leur. Tâchons d'être précis: ils avaient écrit non seulement sur leur père mais après la mort de leur père, depuis la mort de leur père ou la disparition de leur père: leurs livres gravitaient autour de cette absence comme autour d'un trou noir. A cette petite famille, choisie librement, d'écrivains orphelins qui avaient l'âge d'être mon père, l'auteur de *Cabinet portrait* fait depuis longtemps partie.

La question des origines

Jean-Luc Benoziglio fut élève au collège de Champittet, que dirigeaient à l'époque des chanoines du Grand-Saint-Bernard, et où il acquit, comme on dit, une « solide culture classique ». Il y aurait plein de choses à écrire sur le rôle des collèges catholiques dans la formation des écrivains: allez, une seule, mais j'y tiens. Jean-Luc Benoziglio cite souvent les pages roses du *Larousse* pour mieux s'en moquer. Claude Simon, de trente ans son aîné et un de ses maîtres en écriture, fit à peu près la même chose: il parodia le latin de messe, redit, de livre en livre combien la Bibliothèque est impuissante devant l'Histoire, avec ou sans grande hache. Mais le Benoziglio trublion d'avant-garde se transforme avec le temps en défenseur de ces références menacées par l'oubli: *La Voix des mauvais jours et des chagrins rentrés*, le titre de son avant-dernier livre, constitue un impeccable alexandrin.

Que ce soient les questions absolument déterminantes du père, de sa mort, du mystère traqué d'origines tuées à l'enfant, qui, dans le prolongement de son départ à Paris en 1966-1967, aient fait naître Jean-Luc Benoziglio à la littérature, Anne-Christel Zeiter, elle-même cousine de l'auteur, le montre dans son bel article, « Petitesse du désespoir ». Elle y décrit le travail de deuil qui creuse une œuvre, où l'humour et l'« aventure de l'écriture » constituent les seuls antidotes au non-sens et à la mélancolie. On peut lire, en écho aux pages d'Anne-Christel Zeiter, celles du critique allemand Steffen Richter à la fin du numéro. Son texte inscrit cette généalogie familiale dans l'histoire tragique du XX^e siècle. La Shoah chez Benoziglio est un des fils rouges d'une œuvre dont les parties peuvent, trop rapidement, trop superficiellement, se lire d'abord comme une série de variations virtuoses mettant en scène un protagoniste interchangeable qui enchaîne calembours et amours malheureuses (l'article d'Isabelle Rûf en parle). Si une figure de rhétorique, une seule, devait caractériser ce Benoziglio-là, ce serait celle du zeugme, dite aussi de l'attelage, qui repasse chemises et vieux plats dans le même élan. Cette lecture peut procurer des joies intellectuelles, mais un examen plus mûr montre les enjeux de vie et de survie qui sous-tendent les treize livres de l'auteur (Françoise Fornerod cite dans cette perspective sa relecture de *Cabinet portrait*). Et dans les deux textes courts de Jean-Luc Benoziglio que nous publions ici, humour et gravité sont inextricablement mêlés. Merci à Laurence Krafft, compagne de Jean-Luc Benoziglio, qui a mis ces textes, dont l'un est inédit, à disposition du *Persil*. Merci aussi pour ses photographies de l'auteur et son émouvant texte de souvenir.

Hommages de Suisse

La complexité généalogique de Benoziglio se retrouve dans sa carrière littéraire. Né à Monthey en 1941 d'un père juif sépharade naturalisé suisse et d'une mère valaisanne d'origine italienne, il deviendra, après ses études de sciences politiques et de droit à Lausanne, un auteur parisien, à la fois solitaire et reconnu par ses pairs. Sans renier complètement sa « suissitude », Benoziglio ne s'est jamais privé de brocarder l'attitude des autorités helvétiques à l'égard des réfugiés juifs durant la Seconde Guerre mondiale. La Suisse, dont la présence est très discrète dans les premiers romans, est mentionnée plus explicitement dans *Cabinet portrait*, plus explicitement encore dans *Peinture avec pistolet* et *Le Feu au lac*, avant que *Louis Capet, suite et fin*, le dernier roman de l'auteur, que commentent ici Jean Kaempfer et Colin Pahlisch, ne se déroule entièrement en Suisse. Le pays de Vaud bernois, méfiante terre d'accueil pour Louis XVI en exil, ne figure-t-il pas cette Suisse où le père de l'auteur, natif de l'alors ottomane Edirne – c'est aujourd'hui une ville turque, à la frontière de la Bulgarie et de la Grèce – trouva refuge peu après la Première Guerre mondiale? Allégorie d'un retour au pays natal pour un auteur qui fut consacré par la Suisse romande dans les dernières années de sa carrière: Prix Dentan et Prix des auditeurs de la Radio suisse romande en 2005, Grand Prix Ramuz en 2010, C.F. Ramuz auquel Jean-Luc Benoziglio rendit hommage dans

son discours de remerciement publié intégralement ici? Qu'en soient remerciés la Fondation Ramuz et Daniel Maggetti, dont l'article introductif nous a incité à vouloir rééditer ce discours. Cette réception très réelle et très chaleureuse s'étend à la Suisse alémanique: Ursi Aeschbacher, qui a édité *Le Feu au lac* et *Louis Capet, suite et fin* au Verlag Die Brotsuppe de Bienne, Gabriela Zehnder, traductrice de ces deux livres, évoquent la chose dans leurs deux articles. Dominique Brand, enseignant et poète, relate une rencontre qui eut lieu entre ses élèves et l'écrivain au gymnase de Morges. Et les Archives littéraires suisses à Berne – merci à Stéphanie Cudré-Mauroux et à Fabien Dubosson, dont nous publions ici la contribution – ont mis à notre disposition un passionnant fonds de photographies et de manuscrits.

Jean-Luc Benoziglio est mort le 5 décembre 2013, le même jour que Nelson Mandela. Un passage à l'ironie macabre de *Beno s'en va-t-en guerre*, un roman publié en 1978, éclaire bien involon-

tairement la coïncidence. L'enterrement sur une île grecque d'un vieillard alcoolique (dont le nom est déjà tout un programme...) y est relaté dans l'indifférence générale, crise chypriote et mobilisation des troupes obligent: «Chants de pleureuses, car à la même heure, à la sauvette, sans le moindre chant de pleureuses, on enterrait Pazamkiviv. Pas de chance, mon bonhomme. Comme ces grands savants victimes d'une double malchance: mourir et mourir le jour même où meurt une grande vedette de notre cinéma comique.»

Nous avons décidé de sortir ce numéro le 5 décembre 2014. Puisse notre pas vedette pour un sou persillé posthume faire encore un pied de nez au tout aussi comique et célèbre duo des «Moïra et Ananké sisters»!

Ivan Farron

Georges Tsai et Jean-Luc Benoziglio,
Paris, automne 2011, rue Cler.
Collection Georges Tsai.

▼
▼
▼



Jean-Luc Benoziglio

mon ami, «*escrivailleur*»

Georges Tsai (dit Fou-Dji)

«...un homme n'est pas mort tant que survit quelqu'un l'ayant connu»¹

Jean-Luc Benoziglio

Escrivailleur! C'est ainsi que Jean-Luc Benoziglio s'était présenté à l'occasion d'une allocution qu'il avait prononcée le 7 décembre 1999 devant, si ma mémoire ne me trahit pas, le Cercle littéraire de Lausanne.

Cet autoportrait – il avait déjà publié son *Cabinet portrait* – était tout à fait conforme à l'autodérision qu'il pratiquait volontiers et qui lui venait naturellement, sans maniérisme ni fausse modestie.

Ses proches, ses amis, les critiques littéraires et les lecteurs qui ont suivi de près sa production – si le mot est approprié – romanesque connaissent bien la discrétion qui le caractérisait et la pudeur avec laquelle il parlait de ses «petits travaux» ou de ses «bouquins».

Lecteur de (tous) ses romans et ami d'école, d'adolescence, de jeunesse, de l'âge mûr et de (relative) vieillesse, je ne suis pas le mieux qualifié pour parler de son œuvre avec objectivité et détachement. J'ai donc décidé, en acceptant l'invitation qui m'a été faite par Marius Daniel Popescu et Ivan Farron, de participer à ce numéro spécial, d'écrire un témoignage sur trois périodes de la vie de Benoziglio qui me sont mieux connues que d'autres, tout en essayant d'établir, ici et là, des liens entre ces épisodes de sa vie et son œuvre. D'abord les années 1950, alors que nous fréquentions la même école. Années de formation cruciales qui ont, je crois, durablement façon-

né son caractère. Ensuite, les années 1960 et 1970 au cours desquelles le talent et la personnalité de Benoziglio commencent à s'affirmer et à s'épanouir. Enfin, après un grand saut dans le temps, les années 2000 et 2010, lorsque notre amitié atteint sa maturité à l'occasion des nombreux séjours que je fais régulièrement à Paris. Je me suis permis, parfois, de mélanger ces périodes, au gré de mes réminiscences. Outre ma mémoire, avec toutes ses défaillances, trois sources en particulier m'ont guidé dans cet exercice: en premier lieu, son roman *Peinture avec pistolet*, publié en 1993²; ensuite, une entrevue donnée à Aline Delacretaz pour le magazine littéraire en ligne Culturactif, parue sous le titre «Jean-Luc Benoziglio: "Écriture avec pistolet"»³; enfin, le texte de la conférence donnée en 1999, intitulée «Portrait d'uncrivailleur», dont je possède une copie.

L'enfance d'un écrivain

J'ai connu Jean-Luc – qui portait encore le nom de Beno, patronyme que son père avait adopté à son arrivée en Suisse – au collège Champittet de Pully, charmante banlieue de Lausanne située sur les rives du Lac Léman, dans un magnifique parc que traverse la Vuachère, petit ruisseau dont le tracé sinueux enflammait facilement nos imaginations d'enfants. C'était en 1951. Nous avions neuf ans. Je me souviens de la photo de classe prise cette année-là: nous étions une dizaine d'élèves entourant l'abbé D., d'ailleurs truculent personnage de BD, qui, faussement débonnaire mais réellement enjoué, maniait avec férocité et dextérité une fêrule avec laquelle il aimait – mais peut-être que

j'affabule – nous faire souffrir. Beno, dans *Peinture avec pistolet*, le voit à peu près de la même manière: «C'est ainsi qu'un abbé italien, qu'on soupçonnait d'avoir fricoté dans les confessionnaux de l'entourage de Mussolini, fut un temps chargé de nous enseigner le français [...]. Sous prétexte de vérifier s'ils n'avaient pas fumé en cachette, il adorait se faire souffler dans le nez par de petits garçons en culotte courte, desquels il exigeait qu'ils s'approchent tout près, tout près de lui, plou pré, plou pré.» Mais revenons à la photo: le photographe, avec trépied et petite couverture noire sous laquelle il se cachait avant de faire sortir l'oiseau d'un immense appareil serti dans une cage en bois, nous avait placés au pied du monumental escalier qui, de la cour, mène aux bureaux du Recteur et à la chapelle, et que seuls les parents d'élèves et les visiteurs de marque étaient autorisés à emprunter. Beno, en culottes courtes (soufflait-il dans les narines de l'abbé souffrant de tabacomanie?) et veston de la même couleur – la photo était en noir et blanc –, se tenait, debout, à l'une des extrémités de la première rangée, et moi à l'autre. Le groupe était remarquablement homogène, tant par la couleur de la peau que par la tenue vestimentaire BCBG de ses membres. Tous – ou presque – avaient l'air de venir de bonnes familles helvétiques – ce qui, soit dit en passant, n'est pas nécessairement une tare. J'étais, me semblait-il alors, le seul qui, avec ses airs de faux-Chinois-pas-trop-Grec-né-en-Turquie et ses jeans venus directement des États-Unis, faisait tache. Je croyais être l'unique métèque de la classe. Ce n'est que beaucoup plus tard, lorsque notre amitié dépassa le stade des soirées dansantes et des expéditions, pas toujours couronnées de succès, de dra-

gage (ô le vilain mot) de filles à L'Escale, au City ou au Viril (le Vieil Ouchy pour les non-initiés), que je compris qu'en fait Beno pouvait, tout aussi légitimement que moi, revendiquer ce qualificatif. On peut d'ailleurs trouver dans son œuvre des références qui indiquent clairement qu'il avait conscience de cette étrangeté, lui qui se traitera plus tard, à son arrivée à Paris en 1967, de « cosmopolite péquenot »⁴. Je ne crois pas que cette altérité que nous avons en commun ait joué un rôle au début de notre amitié, mais elle a sans doute fortifié cette dernière en y ajoutant ce qu'on pourrait appeler, au risque de tomber dans un pathos ridicule, la complicité que, parfois, éprouvent les personnes qui partagent une trajectoire différente de celle de leur entourage. Bien sûr, on retrouvera, le côté « homme en dehors » (pour faire un clin d'œil à Colin Wilson, décédé, coïncidence presque troublante, également le 5 décembre 2013) de Beno dans à peu près chacun de ses romans, même, je crois, dans *Louis Capet, suite et fin*, qui, au premier abord, ne semble être qu'un détournement plaisant de l'histoire dans lequel l'auteur n'aurait rien à voir.

Au collège, il donnait l'image d'un garçon de bonne famille doublé d'un gavroche turbulent, farceur, drôle, féroce, de commerce parfois difficile, mais toujours attachant, toujours prêt à faire les quatre cents coups, souvent poliment fâché avec sa famille, dont il parlait parcimonieusement. Irrévérencieux? Certainement. Impertinent? Sans doute, parfois, servi qu'il était par un sens aigu de la répartie. Mais jamais insolent ni méprisant. Très jeune, je crois, Beno avait développé l'art de compartimenter de façon étanche les divers espaces de sa vie. Il y avait le domaine de l'amitié, celui de la famille, celui de l'école et, plus tard, celui de sa vie sentimentale et celui de son travail, et il était rare que l'un empiétât sur les autres. Ce zonage, précis comme le travail d'un arpenteur, il le respecta jusqu'à la fin de sa vie.

Le jeune adulte : entre dandysme et engagement

Le passage de l'adolescence à l'âge adulte n'est jamais facile et Beno, redevenu Benoziglio, le traversa, comme beaucoup de ses contemporains, avec des turbulences, au rythme de rites qui étaient propres à la jeunesse d'alors: le service militaire (voir le chapitre intitulé « 1961 » dans *Peinture*

avec pistolet), l'éveil de la conscience politique et sociale (conscience qu'on retrouve dans à peu près tous ses écrits), la découverte du Nouveau Roman et d'auteurs comme Claude Simon, pour lequel il eut une grande admiration, la passion du cinéma (Jean-Luc Godard, Michelangelo Antonioni, Luchino Visconti, Alain Resnais...) et du jazz (Thelonious Monk, Miles Davis, Billie Holiday...), les nuits blanches bien arrosées et les journées d'été sur les planches de la piscine de Montchoisi. Cette période vit aussi la publication de ses premiers textes (nouvelles et poèmes) dans la *Revue de Belles-Lettres*, et la parution de quelques critiques de film dans le quotidien socialiste *Le Peuple La Sentinelle*.

Quelques vignettes de cette vie pétulante me reviennent à l'esprit. Avec Roland Jaccard, autre exilé Lausannois à Paris, qui était alors responsable de la page cinématographique du *Peuple La Sentinelle*, Jean-Luc et moi étions partis un jour, caméra à l'épaule, croquer sur le vif la réaction de quidams innocents soudainement confrontés à des situations loufoques sinon surréalistes que nous mettions en scène. Nous ne faisons qu'émuler (sans le savoir d'ailleurs) un célèbre programme de télévision américain (*Candid Camera*), sauf que dans notre cas la caméra n'était pas cachée, ce qui rendait la réaction des « victimes » encore plus intéressante, inhibées qu'elles étaient par le fait de savoir qu'elles étaient filmées. Je me souviens de Benoziglio arrachant des mains d'un monsieur tranquillement assis sur un banc public un sac de cacahuètes et le vidant sur le trottoir. Le monsieur en bégayait: « Mais, mais, que, que faites-vous? », et Jean-Luc, d'un air détaché, de répondre « oh, c'est rien, je voulais juste savoir quel bruit elles faisaient en tombant par terre ». Blague de potaches attardés, mais qu'est-ce qu'on a pu rire! D'ailleurs, Roland Jaccard, qui tenait la caméra, n'a pu capter que des images tressautantes qui allaient bien au-delà des audaces les plus extrêmes du cinéma-vérité. Il y avait sans doute dans notre comportement des traces de dandysme et de narcissisme qui devaient nous rendre peu sympathiques ou même franchement insupportables aux yeux de certains, mais tout cela était fait avec une exquise politesse et un brin de savoir-vivre (nous avons offert à notre victime de la rembourser, mais cette dernière déclina avec beaucoup d'élégance).

C'était aussi l'époque des surbourns au terme desquelles, au petit matin, il arri-

vait à Benoziglio, de lancer nonchalamment, mais ostensiblement, son briquet Dupont ou Dunhill par la fenêtre et, bien sûr, de ne pas le récupérer. Geste de provocateur? De poseur? Je crois plutôt qu'il le faisait parce qu'il ressentait comme une pointe de mauvaise conscience face à cette possession. Peut-être voulait-il prouver qu'il n'était pas attaché à cet objet de luxe, ce qui ne l'empêchait pas d'avoir dans ses mains un autre briquet de marque quelques jours plus tard.

Mais nos agissements n'étaient pas toujours aussi frivoles et anecdotiques. Benoziglio, au cours de ces années, accumula un fonds très riche de connaissances historiques, politiques et philosophiques. Il acquit aussi une conscience sociale qui l'amena à épouser avec un mélange de conviction et de détachement des causes nobles, propres à enflammer notre idéalisme, qui n'était pas encore revenu de tout. C'est ainsi que nous participâmes, en 1962 je crois, à la première marche contre les armes nucléaires organisée en Suisse qui, pendant trois jours, mit à mal nos semelles et nos orteils sur les routes secondaires qui relient Lausanne à Genève (les autorités nous avaient interdit d'emprunter la route nationale du bord du lac, sauf pour les derniers kilomètres avant l'arrivée sur la place des Nations). Ironiquement, nous devions passer la première nuit à la caserne de Morges dans un vaste dortoir, sur des lits spartiates. Un ami, Jean-Marc Payot, nous invita à aller dormir dans la somptueuse maison de ses parents, à Saint-Prex, où de douilletts lits nous attendaient. Engagés, oui, mais aussi confortablement que possible.

Quelques années, plus tard, installé à Paris, il fait Tchou blanc comme employé dans une maison d'édition avant que ne fleurisse son talent avec la publication, en 1972, de *Quelqu'un bis est mort* aux Editions du Seuil. *The rest*, du point de vue littéraire, *is history*.

Les rendez-vous de la rue Cler

Notre amitié résista à la distance, Benoziglio à Paris et moi à Montréal, puis au Costa Rica. Elle se renouvelait régulièrement au rythme des rencontres, une, deux ou trois fois par an, à Paris, Lausanne, Bruxelles, Ærøskøbing, Ottawa ou Montréal. Elle avait atteint un rythme de croisière. C'était le même plaisir et les mêmes engueulades chaque fois qu'on se retrouvait, nous deux ou avec notre groupe d'amis de Lausanne, dont l'un s'était établi au Danemark.

Nous suivions avec admiration sa carrière littéraire. Je me souviens de la célébration de son cinquantième anniversaire. Nous devions tous converger à Paris, au restaurant Le Vaudeville, face à la Bourse, pour le fêter. Surchargé de travail, j'avais dû, le cœur serré, annoncer à mes amis que je ne pourrais pas faire le voyage. Cependant, Suzanne, ma femme, m'avait finalement convaincu de faire un aller-retour Ottawa-Paris de trois jours et m'avait déniché un billet «dernière minute». Plutôt que de les informer de cet heureux changement, je décidai de me rendre en catimini à Paris. De connivence avec le maître d'hôtel j'entrai à quatre pattes dans l'établissement pour ne pas être vu de mes amis déjà attablés. Le restaurant était plein et il y avait des clients qui attendaient leur table. Médusés, ils me virent passer à leurs pieds, le maître d'hôtel leur expliquant que la maison ne reculait devant rien pour satisfaire sa clientèle. Derrière une des colonnes de la salle, j'enfilai la veste d'un garçon de table et, serviette au bras et le plat d'entrée de Benoziglio à la main, je suivis un cortège de quatre ou cinq serveurs qui se dirigeaient vers la table de mes amis. Servant Jean-Luc en dernier, j'apparus tout à coup devant la tablée, en annonçant à la cantonade: «Et pour le fringuant quinquagénaire, une salade composée.» Ils restèrent tous bouche bée et Benoziglio, peut-être pour la première fois de sa vie, ne sut que dire.

Plus tard, vers la fin des années 2000, mes voyages à Paris devinrent plus fréquents. Nos rencontres, trois, quatre, sinon cinq fois par an, suivaient un rituel quasi immuable. Nous nous retrouvions en général sur la rue Cler, au café du Marché, où, de façon non moins immuable, nous commençons par refaire le monde (le café du Marché se transformant alors en café du Commerce), pour parler ensuite, sans trop entrer dans les détails, de nos activités professionnelles ou para-professionnelles respectives, de l'actualité sportive, de nos lectures et des turpitudes des grands de ce monde, sujet inépuisable s'il en est. Ancien membre des équipes junior du Lausanne Sports, j'ai toujours été frappé par l'intérêt que Benoziglio avait pour le sport. Il suivait avec passion les grandes rencontres de football ou de rugby, ne sachant pas trop pour quelle équipe tenir lorsque la Suisse affrontait la France (au football s'entend, parce que les Suisses, au rugby, même avec leurs bras nouveaux...). On retrouve des traces de cette fascination

dans certains de ses romans, en particulier dans *Le Feu au lac*⁵, où le vélo du héros (?) s'appelle Koblète⁶, et où il est question d'un match de foot entre Santa Fé et Mendoza en Argentine, et d'un conducteur italien que Benoziglio compare à Nuvolari, Farina, Ascari et *tutti quanti*.

Je crois que nous nous étions habitués à ces retrouvailles régulières, ni trop ni pas assez espacées, qui nous permettaient de nous voir vieillir à petites doses, sans avoir à nous dire qu'on avait pris un sacré coup de vieux. Sans doute, on pouvait percevoir, à l'approche de la septantaine, qu'il devenait plus mélancolique, et même désenchanté. Tout en conservant l'essentiel de son idéalisme de jeunesse, il avait développé un sens de la relativité qui lui donnait, sur le tard il est vrai, un côté zen que je ne lui connaissais pas. Nous aurions pu continuer longtemps d'avancer ainsi sur notre erre. Mais, voilà, la maladie en a décidé autrement et Benoziglio nous a quittés très vite, en l'espace de quelques semaines, discrètement, sans se plaindre, sans déranger et en nous assurant, malgré les apparences, que tout allait bien et qu'il ne fallait surtout pas s'inquiéter.

Extraits du journal de Suzanne :

Mardi, 19 novembre 2013: «Ce soir à 19h30 rendez-vous avec JL au Petit Cler, pour son anniversaire [...]. On le trouve devant le studio. Il a vraiment une petite mine! C'est inquiétant. Mangeons bien.»

Jeudi, 21 novembre: «Aujourd'hui, remise des Prix de la Fondation Chirac au Musée Branly [...]. Jean-Luc [est] là.»

Samedi, 23 novembre: «On retrouve JL à 11h30, mais comme il a beaucoup de peine à marcher, il arrive vers 11h45. De + en + inquiétant de le voir dans cet état. Allons manger à la Brasserie des PTT: huîtres, vin blanc et babas au rhum bien arrosés. On quitte JL qui a des bleus sur les mains, qui est + que maigre et qui n'arrive pas à fermer la fermeture éclair de son manteau.»

Le lendemain, jour de notre retour à Montréal, nous l'appelons de l'aéroport. Il nous répond sur son portable. Il fait le marché de La Motte-Picquet. Il répète qu'il ne faut pas s'inquiéter et qu'il verra son médecin la semaine suivante.

Le 5 décembre, après avoir essayé plusieurs jours de le rejoindre pour prendre de ses nouvelles, nous rappelons. C'est Laurence, sa compagne, qui nous répond...

Le mot des fins (snif)

Benoziglio, «escrivailleur»? Mouais..., comme il aimait bien dire et écrire, mais alors escrivailleur de génie (je l'entends rouspéter dans le néant de l'au-delà), créateur de mondes, de vie, d'atmosphères, acrobate du verbe, fil-de-fériste de l'humour, imprécateur des injustices, des ignominies et des hypocrisies. Il aura préféré, selon la célèbre expression de Jean Ricardou, l'aventure de l'écriture à l'écriture d'une aventure (bien que, en filigrane...)

Le monde des lettres a perdu un de ses représentants les plus doués, et moi j'ai perdu un ami. Nous sommes le reflet de nos amis les plus proches et lorsque nous en perdons un c'est une partie de nous-même qui disparaît.

Salut Beno. Salut Benoziglio. (Et salut partie de moi-même.)

Georges Tsai (dit Fou-Dji)

Piedades de Santa Ana (Costa Rica) et Montréal (Canada), août-septembre 2014.

Notes

1. Consulté sur www.culturactif.ch/viceversa/benoziglio.htm.
2. *Le Feu au lac*, Paris, Seuil, «Fiction&Cie», 1998, p. 62.
3. Parus, Seuil, «Fiction&Cie».
4. *Peinture avec pistolet*, p. 218.
4. Paris, Seuil, «Fiction&Cie», 1998, p. 39 et suivantes.
5. Pour ceux qui seraient nés après les années 1950: Hugo Koblet était un cycliste suisse qui avait remporté le Tour de France de 1951 et qu'on surnommait le «pédaleur de charme».

>>>

Double page suivante : en 1975, Jean-Luc Benoziglio collabora au «Spécial entraide» publié par l'Université de Lausanne. Grâce à son cousin, Jacques Giovanola, et à Laurence Krafft, compagne de Jean-Luc Benoziglio, nous avons pu exhumer ce texte. Qu'ils en soient remerciés.

Jean-Luc

Benoziglio

« Toutes les ressources les moins sages du langage, ses ferments de désordre, ses troubles... ses déductions ».

B. Poirot-Delpech
Le Monde

« L'écriture d'un virtuose, celle du plus noir humour... on salue la performance. »

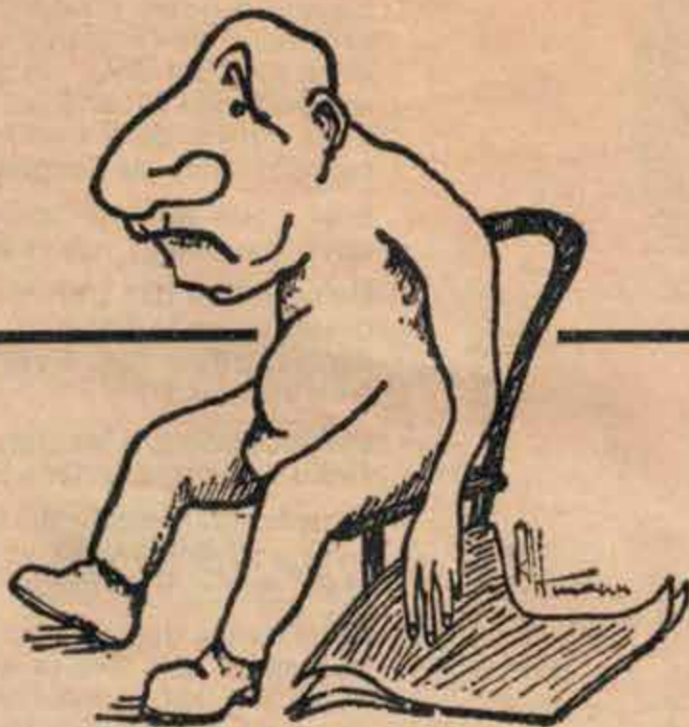
C. Mauriac - Le Figaro

« Une haute densité d'écriture qui se pare de tous les attraits d'un jeu souverain ».

J. Gaugeard
Les Lettres Françaises

Voilà comment les critiques accueillirent le premier roman de Jean-Luc Benoziglio. (*Quelqu'unbis est mort*; Seuil). Depuis, ce jeune écrivain suisse, né à Monthey, a publié deux autres romans de la même veine : « *Le Midship* » et « *La Boîte noire* » (Seuil).

Se souvenant sans doute de l'époque où lui aussi était étudiant à l'Université de Lausanne, il a bien voulu collaborer au « *Spécial-Entraide* ».



Non, sérieusement, des types comme ça on devrait les interdire de plume, comme on interdit d'antenne, ou de séjour, parce que, écoutez voir, vous lisez peinard votre journal, et le café qui embaume, c'est la période bénie des fêtes de fin d'année où les menus gastronomiques (il y en a donc qui ne le sont pas ?) prennent la place des faits divers ou, plutôt, ne serait-ce qu'à cause de leurs prix, constituent en eux-mêmes de fantastiques faits divers, tout va bien, l'Europe l'an dernier a dépensé 200 millions pour fiche en l'air les surplus de fruits qui risquaient de faire baisser les cours, la routine,

l'année meurt doucement entre deux larmes de pétrole et le petit lingot qui monte qui monte, la routine, on chuchote que l'Iran serait sur le point de prendre une forte participation dans le métro Lausanne-Ouchy, la routine, l'équipe suisse « sur le chemin du progrès » est battue 4 à 0 (vivement qu'elle cesse de progresser, histoire de gagner une fois), la routine, comme chaque année, imperturbable, devant une foule recueillie et émue, le pape a déploré la violence et prié pour la paix, tout va bien, la routine, la trêve des confiseurs, comme on dit, bat son plein, alors, béat, repu, on tourne la page et on tombe sur ce titre, en lettres hautes comme ça, qui vous fait sursauter et dissipe d'un seul coup tout bien-être, bon dieu mais c'est vrai ça, je n'y avais pas pensé, ça paraissait si loin pourtant, jusqu'ici, presque de la science-fiction, aussi lointain, mais dans l'autre sens, à l'envers, que l'époque préhistorique, et puis non, pas du tout, vu comme ça, sous cet angle c'est pour ainsi dire demain et ça me fera, ça me fera, oh ! et puis la barbe, je ne vais pas perdre mon temps à calculer, ça ne devrait pas être permis d'imprimer des titres pareils, surtout pas en période de fête, petit stagiaire débutant qui aura voulu faire le malin, on se demande comment un rédacteur en chef responsable a pu laisser passer ça, enfin bref, tournons la page. mais on a beau faire, se replonger dans la gentille routine inoffensive (une tornade

très loin qui cause des milliers de morts, une guerre très loin qui ne se décide pas à mourir, une famine très loin qui fait de son mieux, et les collisions, la pollution, et il tire sur un couple et se fait justice, et les menaces de chômage, la routine quoi) la mauvaise impression causée par ce titre idiot ne s'efface pas et le café garde un drôle de goût, et malgré soi, on revient en arrière, le titre haut comme ça est toujours là, ironique, agressif, menaçant, le plus routinier de tous pourtant, le plus banal finalement, le plus évident quand on y pense, seulement voilà, Monsieur le jeune stagiaire débutant ou qui que vous soyez, on avait préféré ne pas y penser :

« Dans 25 ans l'an 2000 »

Et cette très brève et très désagréable vision d'un très vieux monsieur (s'il vit jusque là) debout sur une chaise, le balai à la main, en train de cogner au plafond parce que dans l'appartement du dessus, un 31 décembre 1999, de jeunes excités font un boucan de tous les diables et ignorent visiblement tout de la grande peur de l'an 2000.

SPÉCIAL ENTRE -AIDE



5 février 1975

Dès

Fr. 2.-

Buot

On se retrouvera à Montchoisi, dis!

Roland Jaccard

Jean-Luc, maintenant que tu as pris congé
Je peux te dire que je t'admirais et que je t'enviais parfois
Nous avions vingt ans à Lausanne
Nous étions des copains de quartier
Nous passions nos étés à la piscine Montchoisi
Tu me filais des contes pour *Le Peuple*
Je les publiais aussitôt... tu avais déjà trop de talent
Trop d'élégance, trop d'humour, trop de pudeur.

Tu avais aussi une voiture de sport
Tu aimais le jazz
Tu avais touché un héritage qui te permettrait de vivre indépendant à Paris
Tu n'avais aucune contrainte
Tu aimais Laurence Sterne, Queneau et Perec
Et, surtout, les polars américains.

Tu pensais qu'un écrivain ne devait pas tout dire
Tu étais toujours dans l'*understatement*
Jamais tu ne te fâchais
Jamais tu ne prenais parti
Ton père était psychiatre à Monthey
Aussi secret que toi
Tu n'as appris qu'à cinquante ans que tu étais juif
Alors tu t'es mis à traduire le Deutéronome
Avant tu parlais de tes ex en jouant avec le langage et les sentiments

Je te voyais rarement à Paris
J'ignore pourquoi
La nuit de ta mort, j'ai rêvé de toi
A mon réveil, j'ai décidé qu'il était temps de se retrouver
C'était déjà trop tard
Beno s'en va-t-en guerre, c'était le titre d'un de tes romans.
A Lausanne, tout le monde t'appelait Beno
La guerre est finie pour toi, Beno
Elle le sera bientôt pour moi

On se retrouvera à la piscine Montchoisi, dis!



Roland Jaccard a publié ce texte sur son blog, www.rolandjaccard.com, en décembre 2013, suite à la mort de Jean-Luc Benoziglio. Il a accepté qu'il soit réédité dans *Le Persil*. Qu'il en soit remercié ici.

Lausanne, années 1955-1960, piscine de Montchoisi, collection Bernard Anger. Jean-Luc Benoziglio figure à droite de l'image.

<<<

Jean-Luc Benoziglio, portrait d'un lecteur

Entretien avec Louis-Philippe Ruffy,
novembre 2011

Louis-Philippe Ruffy: *J'aimerais ouvrir cette conversation avec une citation de C.F. Ramuz relative à la lecture: «Plus on avance en âge, plus au contraire on prend plaisir à s'oublier dans ses lectures». Eprouvez-vous semblable plaisir au fil des années?*

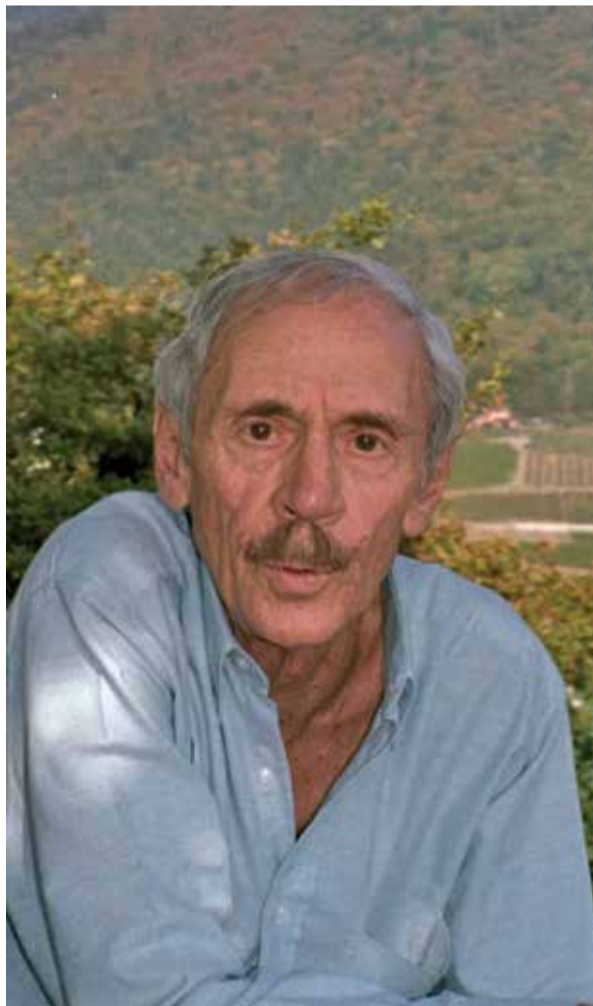
Jean-Luc Benoziglio: J'aurais tendance à dire que je me suis toujours oublié dans mes lectures. Le petit Beno lisant à l'époque *Le Lotus bleu* était ailleurs en Chine, dans une solitude complètement investie. Ce n'est pas une question d'âge.

Même si l'oubli guette toujours plus aujourd'hui...

Avec les années, hélas oui! L'avantage, d'un autre côté, c'est qu'on peut reprendre deux fois le même livre dans un assez court intervalle sans se souvenir de l'avoir déjà lu – je parle presque d'expérience [sourire]. Mais plus globalement, il faut savoir que je suis d'une génération qui n'a pas connu l'ordinateur, ni les jeux vidéo, ni le portable, ni la TV (ou même la radio) dans sa chambre d'enfant... et à peine les premiers 45 tours. Même si j'ai l'air de remonter aux dinosaures, et en dehors peut-être du sport et du Walt Disney annuel, la seule distraction pour un enfant c'était donc la lecture.

Cela dit, avez-vous constaté une tendance générale dans vos habitudes de lecture au fil des années?

La formule qui consiste à dire « Je ne lis plus, je relis » a quelque chose de vrai en ce qui me concerne. Avec l'âge, là encore, l'envie de nouveauté et de découverte s'estompe peut-être un peu, je constate cela à chaque « rentrée littéraire ». Au fil des années, je ressemble davantage à 95% (et encore, je suis optimiste!) des Français et, sans doute, des Suisses qui ne prêtent qu'un intérêt très... relatif aux nouveaux romans publiés et à leurs auteurs... Je dis aussi, par boutade, que pour tout nouveau livre entrant chez moi, il faut qu'il y en ait un qui sorte: les 50m² de mon appartement ne suffisent plus pour accueillir d'autres ouvrages. Il y a comme un risque de trop plein...



C.F. Ramuz, un auteur qui a compté pour vous?

Oui. Mon père le connaissait et c'est sans doute un des premiers écrivains dont j'ai entendu prononcer le nom... et un peu plus tard parcouru l'avenue, pour me rendre au collège de Champittet. Et j'ai toujours aimé cette phrase de son Journal: « On me demande pourquoi je vis à Paris. Je réponds que je vis à Paris parce que dans mon pays je serais isolé et ici je suis solitaire ». Je me reconnais assez dans cette nuance.

Vous faites d'ailleurs allusion à Ramuz dans Louis Capet suite et fin où Aline est une femme de chambre rattachée à l'auberge dans laquelle vient se réfugier Louis XVI en fuite. Jusqu'où vous inspirez-vous de vos lectures pour écrire? Y a-t-il une réinjection dans l'écriture de ce que vous avez récolté dans les livres?

Non, quand je lis, je ne pense jamais à ce que je vais pouvoir « récupérer » ou non pour mon propre travail, il y aurait là quelque chose de trop opportuniste qui ne me correspond pas du tout. Il n'empêche qu'au fil des pages, un petit clin d'œil, un coup de chapeau ou un *private joke* peuvent se produire, des citations comme Godard en a usé et abusé au cinéma [sourire].

Faut-il les rendre aussi perceptibles que possible pour votre lecteur?

Cela dépend, il n'y a pas de règle. Et tant pis si parfois je suis presque le seul à les comprendre, avec le côté vaguement snob ou élitiste que cela pourrait sous-entendre. Mais il arrive aussi, sûr d'être clair, aveuglant, que je me « plante » complètement. Vous citez *Aline* tout à l'heure:

eh bien, plus qu'au premier roman de Ramuz, la plupart des critiques, suisses compris, qui ont mentionné le personnage, ont cru voir là une allusion à une chanson (« et j'ai crié Aline pour qu'elle revienne ») qui il y a quelques années a connu son heure de gloire...

Deux de vos romans, espacés de près de vingt-cinq ans, évoquent la lecture, mais envisagée sous deux angles très différents: la lecture

>>>

enracinée aux toilettes dans Cabinet portrait et le « piochage » au hasard dans les rayons d'une bibliothèque dans La Voix des mauvais jours et des chagrins rentrés. Que représentent pour vous ces deux façons de se plonger dans un livre ?

Le feuilletage « au hasard » que vous signalez ne concernait, je puis bien le révéler aujourd'hui, que des écrivains qui se sont suicidés ! Autant dire (bon exemple encore du « comprenez-moi-pourra »...) que le hasard, dans mon choix, n'entraîne pas seul en ligne de compte. À part cela, il m'arrive, comme à tout le monde non ?, d'ouvrir un livre un peu au hasard et de tomber en arrêt (« rester scotché » dirait-on aujourd'hui) sur une phrase, ou un passage qui m'accrochent tout particulièrement. Cela, par exemple, s'est produit assez récemment quand dans ma bibliothèque j'ai repris, que je n'avais plus ouvert depuis longtemps, *Le Parti pris des choses* de Francis Ponge et relu « Le Cageot » : « A mi-chemin de la cage au cachot la langue française a cageot [...] »

Quant à *Cabinet portrait*, faisant des toilettes un cabinet de lecture, il y a bien sûr dans cette situation un aspect provocateur et aussi le souvenir à peine autobiographique (à quoi ça tient, la littérature !) de l'almanach Vermot, chez mes grands-parents suspendu à la poignée intérieure des WC, et dont la lecture des blagues et dessins – ne volant pas toujours très haut ! – poussait les enfants que nous étions à monopoliser les lieux bien plus longtemps que nécessaire...

Mais une phrase saisie au vol dans un livre peut donner le sujet d'un roman ?

Ou un spectacle dans la rue, ou un article de journal, un fait divers, ou l'idée d'une « scène à faire » (sans trop savoir encore ce qui la précèdera ou la suivra), ou une rupture sentimentale, ou une sonate de Schubert, un solo de Monk, un tableau de qui vous voudrez, une odeur pourquoi pas ?, tout peut donner le sujet d'un roman, tout, les situations les plus scabreuses comme les plus invraisemblables, à sans doute depuis le temps déjà donné le sujet d'un roman et la seule façon, sans nul pillage ni plagiat, de l'aborder encore et de nouveau est d'essayer de le faire avec son propre style, sa propre « petite musique »... Sinon, et si j'en ai un, où serait mon talent, mon don, d'écrivain ?

Vos personnages sont-ils à l'image de leur auteur, coupés du monde quand ils ont ouvert un livre ?

Mwoui, encore que « coupés du monde » est peut-être un peu emphatique et que par l'extrême brutalité ou les plus exquises douceurs « le monde » connaît mille ruses et façons de vous faire lever le nez de votre livre ou, ne serait-ce que par le sommeil, l'y faire retomber. Mais qu'une de mes activités principales – la lecture – se retrouve dans mes romans n'a rien de surprenant. Il s'agit là d'un procédé analogue à celui qui consiste en abîme à introduire des livres dans mes livres. Cela dit, j'évite de tomber dans une adulation béate : l'auto-ironie est souvent de mise qui me permet de garder une distance raisonnable.

Parlant de votre père, vous évoquez dans Peinture avec pistolet la bibliothèque de celui qui, arrivé de Turquie en Suisse avant la Seconde Guerre mondiale, s'était constitué une belle collection de livres. Un plaisir de bibliophile doublé, semble-t-il, du souci de paraître intégré culturellement.

« Souci de paraître » pourrait donner à penser à un manque de sincérité de sa part, à une sorte d'alibi culturel qu'il se serait donné, ce qui n'était pas le cas. Son goût des livres était réel, sa collection assez remarquable, avec ce côté inévitablement un peu maniaque des bibliophiles toujours

prêts à commettre quelques folies pour acquérir l'objet rare. Ainsi, pour les œuvres qu'il appréciait particulièrement (je pense à *Don Quichotte*, par exemple, ou aux *Mille et Une Nuits* ou aux *Fables de La Fontaine*) n'hésitait-il pas en acquérir plusieurs éditions différentes (format, reliure, illustrations, etc.). Je crois me souvenir que l'enfant que j'étais (et qu'en ce domaine je suis peut-être resté ?), confusément conscient déjà du nombre astronomique de livres encore à lire, comprenait mal qu'on puisse consacrer argent et place dans une bibliothèque à acquérir plusieurs fois le même texte... Avec cet art infailible des enfants (comment font-ils ?) de tomber pile sur l'objet défendu, je me souviens aussi dans cette bibliothèque paternelle être resté, le cœur un peu battant, la bouche un peu sèche, en contemplation devant des dessins et peintures assez... lestes (l'équivalent aujourd'hui des films dits « coquins » de la télévision ou d'internet ?) illustrant des titres de Rabelais ou des ouvrages « voltairiens » ou libertins du XVIII^e siècle.

Les Mille et Une Nuits, vous y revenez souvent, est un titre qui a marqué votre enfance ?

Oui, et pour cause : la tradition familiale (la légende ? mais vous connaissez la formule : si la légende est plus belle que la réalité, imprimez la légende !) veut que, pour se faire plaisir plus que pour me faire un cadeau, mon père m'aurait offert une édition rare de ce titre pour mon deuxième ou troisième anniversaire. La même petite histoire rapporte que, même sans son emboitage (!), l'exemplaire en question était bien plus lourd et plus grand que moi, vous voyez le genre... Cela dit, j'aime bien l'idée qu'un de mes premiers livres ait été ce récit foisonnant, buissonnier, haut en couleur où la littérature, au propre comme au figuré, s'avère indispensable à la survie de Schéhérazade. Toutes proportions gardées, et sans que ma propre existence soit aussi dramatiquement en jeu, j'aurais moi-même en effet eu de la peine à vivre sans lecture. Et parmi mes meilleurs souvenirs d'enfance, il y a ceux de maladies suffisamment graves pour me faire garder le lit (et manquer l'interro de maths) mais pas assez fiévreuses pour m'empêcher de dévorer *Les Trois Mousquetaires*...

Dumas est-il le seul auteur du XIX^e siècle qui ait bercé vos années de formation ?

Malgré ses défauts, son côté « bourrage de crâne », le système scolaire « tête bien pleine » qui fut le mien avait néanmoins l'avantage, avec le recul et une fois décanté (c'est valable également pour l'Histoire « avec une grande hache » comme disait Perec), de nous donner, modestement, la possibilité de nous constituer une « tête bien faite ». C'est pourquoi, en littérature française et siècle après siècle je crois avoir lu à peu près tous les « classiques » ou réputés tels. Parmi eux, j'ai bien sûr mes préférences et mes rejets, Villon plutôt que Ronsard, par exemple, Racine plutôt que Corneille, Diderot plutôt que Rousseau (est-il permis, à deux pas de Genève, d'écrire chose pareille ?), Flaubert plutôt que Stendhal (à propos duquel je n'ai jamais partagé l'enthousiasme quasi unanime qu'il suscite comme romancier), pour ne rien dire plus tard d'auteurs comme Gide, Camus, Giono ou Malraux. Pour en revenir à votre question sur le XIX^e, même si depuis mes goûts ont évolué et si je me « vante » aujourd'hui d'écrire des romans dont on peut raconter la fin (c'est-à-dire qui tiennent au moins autant par leur « aventure de l'écriture » que par « l'écriture d'une aventure »), je ne renie pour autant rien du plaisir que m'ont apporté dans mes années d'adolescence des auteurs « fleuves » aujourd'hui un peu démodés comme Zola, Anatole France, Roger Martin du Gard, Romain Rolland, Guy de Pourtalès (qui lit encore *La Pêche miraculeuse* ?) et tant d'autres.

En 1962, vous découvrez les livres de Claude Simon. Vous en parlez d'ailleurs dans Peinture avec pistolet. Une émotion suscitée par un ouvrage en particulier ?

La Route des Flandres, sans hésiter. Claude Simon fait partie de ces écrivains qui prennent des risques en privilégiant une écriture mouvante, vivante. Amateur de très longues phrases, il manie à merveille les parenthèses, accueille les accidents et les tangentes, exploite parfaitement les mots-carrefours, bref se rapproche selon moi le plus et le mieux de l'intensité chaotique de notre vie mentale. Il appartient ainsi à cette lignée qui va de Rabelais à Queneau et Perec en passant par Laurence Sterne et son révolutionnaire et indémodable (1767!) *Tristram Shandy*. Tous ces auteurs peu ou prou et d'une manière comme une autre ont compté pour moi.

Mais parfois au détriment du récit, non ?

Ah non, je ne crois pas. Si le lecteur veut bien se donner un peu de mal, il surmonte facilement la difficulté. Notre esprit a une souplesse qu'on ne soupçonne pas, grâce à laquelle il met en lien ce qui, spatialement, paraît disjoint. Il faut lui faire confiance!



Un art de la divagation (au sens littéral d'«avancer dans plusieurs directions») que l'on rencontre dans votre premier roman Quelqu'unbis est mort (1972). Un enterrement vous servait là d'épine dorsale dans laquelle vous insériez des intrigues parallèles incidentes. Était-il possible à l'époque d'échapper au Nouveau Roman ? Avez-vous eu envie de vous démarquer par rapport à lui ?

Ce courant, avec le Nouveau Cinéma (et *Les Cahiers*), le Free jazz (et *Jazz Mag*), le Structuralisme (et *Tel Quel*) était incontournable. Une telle vague, nouvelle ou non, a quelques années durant dans l'ambiance Mai 68 tout balayé sur son passage et fait paraître (injustement comme c'est souvent le cas dans ces phénomènes en partie de mode) vieilli, voire «ringard» tout ce qui l'avait précédée. De ce parti (pris?), sans jamais y être encarté, j'ai été quelque temps compagnon de route (et j'espère pas trop «idiot utile»!). A cette école (qui, on le sait désormais, n'en était pas vraiment une mais plutôt une excellente opération marketing réussie par les Editions de Minuit) je me suis partiellement rallié tout en me permettant des entorses à la doctrine et des déviations qui en d'autres temps (André Breton...) auraient pu me valoir une exclusion en bonne et due forme...

A vous entendre, les lectures majeures portaient essentiellement sur des auteurs de langue française. Les autres littératures n'ont-elles pas droit de cité dans votre bibliothèque ?

Elles y sont les très bienvenues, bien entendu! Avec une incontestable prédominance de l'anglo-américain, toutes les principales autres langues européennes y sont, en partie au moins, représentées en traduction par certaines ou certains de leurs meilleures romancières ou plus grands auteurs. Cette formulation un peu alambiquée (!) pour faire comprendre à quel point je suis conscient que ces malheureuses étagères ne représentent qu'une microscopique goutte d'eau dans l'océan de la littérature mondiale et qu'il me faudrait plusieurs vies pour combler le vide de domaines où j'ai et garderai toujours de graves lacunes, l'Extrême-Orient notamment.

Et je ne saurais terminer ce survol sans mentionner le fait que je lis désormais autant, sinon plus, de livres d'histoire que de fiction proprement dite et que cette bibliothèque historique (qui se trouve dans une autre pièce de l'appartement) concerne à 80% des ouvrages sur la Seconde Guerre mondiale et la Shoah.

Pour conclure ?

Pour conclure, une question qui, sans m'empêcher de dormir – après nous le déluge? – me tracasse néanmoins un peu. Il arrive déjà parfois que les enfants (petits-enfants plutôt!) de parents ou d'amis ayant l'occasion de passer à la maison désignent mes quelques centaines de 33 tours microsillons vinyles alignés dans leurs casiers et demandent ce que c'est que ces trucs? Leurs enfants à eux (petits-enfants peut-être?), montrant d'un doigt candide, la version «livre papier» de *La Recherche du temps perdu* poseront-ils un jour la même question?

Novembre 2011.

Entretien paru en avril 2012 à Lausanne dans le n°1 de la *Revue de Belles-Lettres*.

<<<

Jean-Luc Benoziglio à Vincennes, années 2000, collection Laurence Krafft.



Anne-Christel Zeiter

Petitesse du désespoir

Jean-Luc Benoziglio, Beno, est mort. On espérait l'embellie qui importe une fois encore, et ce fut l'embolie qui emporte une dernière fois. Ou autre chose, qu'importe : mauvais jours, chagrins même pas rentrés. Tsst.

Je ne sais pas combien de temps je reste comme ça à attendre que s'estompe l'onde de choc. Et si, un jour, elle ne s'estompait pas? Si ça devait durer jours et nuits? Morphine, re-morphine, et dix de der. Pour les dix derniers jours. Ainsi finit l'homme en blouse blanche. La bûche n'a pas sauté loin du tronc.¹

Vient donc le moment où il faut dire adieu, pas à beaucoup de personnages mais à un seul, et où l'on imagine, en vrac et en désordre, Thelionius Monk, un certain nombre de femmes, Claude Simon, les familles parentes et alliées, Mallarmé, quelques vieux et solides amis, une libellule, Ramuz, une femme en particulier, Laurence Sterne, un certain nombre d'hommes, Bobby Lapointe, une lointaine cousine et proche lectrice, Sébastien sous son chapeau de cow-boy, quelques vieilles sur un port grec, et même Louis Capet, branler la tête. Le personnage en question aurait peut-être aimé, tiens. Il aurait pu en profiter pour réécrire *Le Midship*².

Vient le moment, donc, où il faut écrire à la place de l'écrivain. Sur lui. Pour lui. Et où l'on ne peut s'empêcher de regretter qu'une certaine hérédité, peut-être, Quelqu'un avant lui déjà, d'un cancer. Du côlon? Ou pas : on ne se renseignera pas «sur les maladies dont il s'est cru atteint»³. (LUI : provocante tant qu'on voudra, discutable à l'infini, je sais!, je sais!, cette phrase, quand même, de Margaret Atwood (romancière canadienne) qui m'a bien fait rire : «S'intéresser à la vie d'un(e) écrivain(e) parce que l'on apprécie son œuvre, c'est un peu comme s'intéresser à un canard ou une oie parce que l'on aime le foie gras...»⁴ MOI : Dis donc, on ne va pas se refaire *L'Écrivain fantôme*, si? Et si ça me plaît, à moi, A MOI!, de me poser ces questions?). Ainsi donc, de ce qui a emporté Beno, on n'a su «que ce que chacun, tout le monde, en [a su], des choses simples, banales et quotidiennes, la radio qui un soir d'hiver avait annoncé que le monde littéraire était en deuil». Pas «Chouette!» : on nous avait quelques heures plus tôt demandé dans quelles circonstances le décès, et si on en savait plus, nous apprenant ainsi la chose. Glaçant matin de décembre, boule dans la gorge montée aux yeux. «[L]a radio n'ayant donné à sa mort aucune cause normale ou naturelle (la longue et douloureuse maladie, l'accident de voiture, l'arrêt du cœur, la cirrhose, etc.), [a-t-on] pensé que soit [il] s'était suicidé (mort d'ailleurs pour un écrivain presque aussi normale ou naturelle

que celles précédemment évoquées), soit [il] avait été victime de l'in vraisemblable malchance de mourir de cette maladie pourtant presque en voie de complète disparition grâce aux progrès fulgurants de la médecine : la vieillesse?»⁵ Pas précisément. On a, tremblotante, reniflante, incrédule, fouillé la bibliothèque, pour nous apercevoir qu'un exemplaire – celui que, dédicacé, *what else*, on cherchait pour y trouver une trace de vie – manquait. Non non, pas coincé dans la cuvette, n'exagérons pas, mais prêté à qui? On a alors pensé que le moment était venu de rendre hommage, s'excusant d'avoir fait un peu long (LUI : Ma mère me demandait si j'attendais qu'elle soit morte pour écrire sur elle... MOI : Mais, je.) et, par avance, d'être un peu courte.

L'écrivain célèbre et l'écrivain inconnu finiront bien tous deux par mourir. Et savez-vous alors ce qui se passera? Il se passera qu'on mettra sens dessus dessous la maison du premier pour retrouver – en général dans une caisse sous la cage d'escalier – le plus petit commencement d'un roman de jeunesse inachevé, et cela fera la une des gazettes et l'Université en bavera d'aise et des théories de gratteurs patentés gratteront des semaines durant la moindre correction pour mettre à jour le premier état du manuscrit. Il se passera que le manuscrit inachevé du second, bien en évidence sur sa table de travail, servira à calfeutrer les fenêtres de sa maison, en attendant qu'on la vende, pour payer ses dettes.⁶

Juste le cercueil, au passage, dans le couloir étroit...

Benoziglio Père avait rédigé sa thèse de médecine, en 1926 à Genève, sur les maladies mentales familiales⁷. Quand Beno l'avait appris, il y a de cela une dizaine d'années, il avait souri, et demandé la référence de l'œuvre en question, amusé, pour une fois, par ce père qui, avant lui, avait rencontré des questions d'hérédité et l'aventure d'une écriture. Bon. On romance, il est vrai. Il avait souri, donc, et dit que tiens, il ne savait pas ce détail. Disparu en 1966, «l'homme en blouse blanche» est le point d'interrogation qui accroche le jeune Jean-Luc. Naturalisé suisse en 1927, converti au catholicisme, Nissim, devenu à l'occasion Norbert Benoziglio, prend la direction de l'Hôpital psychiatrique de Malévoz, en Valais (Suisse), dont il fait le premier établissement psychiatrique ouvert. Il épouse un bon parti de la région qui le quitte quelque temps plus tard, peu après la naissance de Jean-Luc, et s'en va (re)faire sa vie à Lausanne. Des week-ends mensuels passés avec son père à Monthey, Beno garde le souvenir assez terne d'une relation peu construite, parfois conflictuelle, plutôt banale. C'est à la mort de son père qu'il trouve, dans ses affaires, un «cabinet portrait»

(qui figure en couverture de l'ancienne édition «Points» de *Cabinet portrait*), un passeport ottoman, un laissez-passer grec et un certificat d'études secondaires. Complètement ignorant de ces origines-là, Beno se découvre une identité inattendue qui éclaire certains souvenirs (les boîtes de loukoums et la confiture de rose que son père recevait à Noël, la photo d'une cousine), tout en ouvrant un champ de questions infini («S'ils me lisent! Cousin! Cousine!»⁸ Trop tard.) Puisque plus personne n'est là pour y répondre. La mort de ce père, déjà si peu vivant de son vivant, est un détonateur : à la découverte d'origines juives turques insoupçonnées, le silence, déjà épais, entre le père et le fils, devient un épais brouillard, qui s'insinue partout, des souvenirs éthérés des sous-sols de Vozalem-Malévoz où se préparent des plats en sauce blanche, à l'absence de souvenirs, justement.

Et quand venait le soir, quand il avait allumé la lampe rouge qui donnait à la pièce des teintes de nougat, de mandarine et de Noël, la sonnette retentissait, il y avait un silence, et des pas précipités dégringolaient l'escalier. «Va voir, disait-il, ce doit être le dîner.» Amené par la camionnette de l'hôpital. J'ouvrais la porte, ramassais le panier d'osier posé sur la dernière marche de l'escalier et le portais à la cuisine. «Qu'est-ce qu'il y a ce soir?» Soulevant les couvercles de laiton, j'énumérais des saloperies en sauce blanche. «Très bien», disait-il en soupirant.⁹

Divaguant autour de la mort et de l'enterrement du père, *Quelqu'unbis est mort*¹⁰, premier roman de Beno, donne lieu à de curieuses digressions : de la maladie (l'hôpital), de la mort (le cimetière) et de la folie (l'asile psychiatrique), il n'est point question, sinon qu'elles se croisent en autant de cortèges fantomatiques sur la route bien réelle d'une vallée valaisanne. Images issues d'un souvenir tout ce qu'il y a d'autobiographique et d'opportun, elles sont surtout ce que Jean-Luc sait de Norbert-Nissim : il a dirigé un asile psychiatrique, il a été malade et il est mort. Un peu court, en effet. Trop court pour être longuement raconté, mais espace de jeu suffisant pour une imagination qui ne cessera, en treize romans, de déborder du politiquement correct pour frayer avec le peu catholique, explorer les possibles du quotidien et en détourner le cheminement habituel.

Ce n'est pas possible, songea quelqu'un, qu'il soit vraiment et DÉFINITIVEMENT trop tard. Quelque chose, encore, peut se passer. Et la colonne qui, de l'hôpital, descendait vers Vozalem les croisa, et quelqu'un, un instant, se demanda si la folie n'était pas le seul moyen d'échapper à la mort, si un de ces hommes qui agitait, sur le bord de la route,

acculé au précipice, qui agitait la tête de cette curieuse façon saccadée, n'aurait pas pu, que de pu, que de pu, sauter dans le corbillard et secouer le bon docteur jusqu'à ce que l'autre, à bout de nerfs, se réveille (?) et lui fasse une énorme piqûre, comme au bon vieux temps. Pourquoi pas. POURQUOI PAS, cria quelqu'un, et le cortège sursauta. Pourquoi pas QUOI, d'abord, demanda tante Gudule, et le vieil oncle un peu baveux qui la soutenait dans ses voiles noirs tint à faire remarquer que, depuis qu'il assistait à des enterrements, ça devait bien faire, euh, vingt ans, jamais, au grand jamais, il ne.¹¹

Six romans plus tard, dans le médicisé *Cabinet portrait*, le thème du père silencieux sur ses origines – silencieux tout court – revient en force, comme la base d'une solitude fondamentale. A le lire de près, on s'aperçoit que l'autobiographique est à fleur de texte, la colère à fleur de lignes, et que l'intrigue (l'intrigue?) – banale à pleurer – résonne comme un règlement de comptes. L'histoire d'une rupture amoureuse forçant le héros (le héros?) à emménager dans une chambre avec toilettes communes à l'étage, où il stockera une Encyclopédie en vingt-cinq volumes, et de sa lente mais sûre descente au fond de la dépression résonne comme le récit d'une solitude fondamentale. L'absence de communication entre le père et le fils se couple à l'incompréhension : pourquoi son père n'a-t-il jamais parlé à Beno de ses origines? Pour le protéger, dans le traumatisme de la Deuxième Guerre? Ou parce qu'il ne le jugeait pas digne de perpétuer la lignée des « fils de Ben »?

Je retiens aussi que, dans la ville où habite Leila, on se bat désormais «jusque dans les cimetières». Pourquoi pas? Directement du producteur au consommateur. S'économisant le transport, comme ça. Moins de faux frais. Et puis, même en surface, il est plus normal de voir pourrir un cadavre dans un cimetière que sur les trottoirs. Le journaliste qui rapportait la nouvelle paraissait pourtant choqué. Style: «On ne respecte plus rien, alors?» Faut être jeune et en vachement bonne santé pour trouver dans la mort quoi que ce soit de respectable.

Peu après celle de l'homme en blouse blanche, à l'époque sans doute où le ver de tête se retournait tout frétilant vers ses camarades en bavant que, ça y est, il avait réussi à ménager un passage vers l'intérieur du cercueil, j'ai rêvé une nuit qu'il m'ordonnait de rapatrier son cadavre au pays natal. «La terre de mes ancêtres, je veux être inhumé dans la terre de mes...» Pour la première fois de ma vie, pour la première fois de sa mort, j'osai l'engueuler en lui faisant remarquer qu'il était bien temps d'y songer, à la terre de ses ancêtres... Et puis, d'ailleurs, quelle terre? Par sa faute, je ne savais rien de précis sur les pérégrinations de sa famille.

«Rien, tu comprends, tu ne m'as jamais rien raconté sur...»

Posthume postillonnant règlement de comptes.

– Vous me semblez bien sombre, cher ami. Qu'est-ce qui vous travaille?

– Le deuil.¹²

Si Beno a, dans le très autofictionnesque *Cabinet portrait*, réglé des comptes ouverts dans *Quelqu'un bis est mort*, et touché à pleines mains la solitude fondamentale qui habite ses personnages, quelques passifs réapparaissent dans *Le jour où naquit Kary Karinaky*¹³, qui met en scène, une fois n'est pas coutume, une toute benoziglienne jeune femme. Issue du même moule qu'Elles («tu verras, devait, vingt-ans plus tard et en d'autres circonstances, s'écrier Kary Karinaky, blanche de rage et quelques taches rouges marbrant ses joues, tu verras, on parie, tu verras qu'ils vont prétendre, ces salauds, qu'ils avaient la preuve in-cont-tes-table, photos satellites et tout, que les caves de la maternité servaient d'entrepôts d'armes»¹⁴). Et peut-être bien du même genre d'enfance que Lui.

Il venait de la faire rire trois fois de suite. C'était entre eux une manière de record qui ne serait pas battu de longtemps.

De jamais.¹⁵

Aussi brève et dépourvue de tout protocole que fût la cérémonie, les traditionnalistes de la famille estimèrent que Kary aurait pu s'y rendre dans un autre accoutrement que son éternel jean, son éternel pull informe et son éternel imperméable taché.

Et qu'elle soit ravissante ne changeait rien à la question.¹⁶

La très humaine Kary côtoie la très inhumaine Histoire de la seconde moitié du XX^e siècle sans y prendre vraiment part : Alors qu'en 1948 une petite fille meurt dans le bombardement de la maternité (israélo?-palestinienne?) où elle vient de naître, la mère de Kary meurt en lui donnant naissance – oh Tchitchornia. Alors qu'en 1953 Staline meurt, le père de Kary n'est pas là pour son premier jour de maternelle. Alors qu'assez précisément le 17 avril 1975 Kary, lessivée et seule, couche avec l'inconnu de la laverie, ce sont les Khmers rouges qui pénètrent Phnom Penh. Alors que Kary, 1 mètre 70, meurt, c'est Franco qui finit de cliniquement agoniser. Biographie d'une fictive et fictionnelle petite fille, dont le benoziglien fidèle sait, paraît-il, qu'elle a entre autres joué avec un petit bateau et parlé avec des reines de pierre. «A quoi ça tient, la littérature...» Biographie d'une vie triste et terne jalonnée par la mort de «grands hommes» : Baader, Nixon, Pinochet, Salazar, et d'autres. A quoi ça tient, l'existence.

Elle dormait. Elle ne vit pas le dernier regard

qu'il lui jeta en quittant la pièce.

Elle dormait. Elle n'entendit pas Lily dire: «Have a nice trip» à une belle-fille sidérée que belle-maman parle ne serait-ce que quatre mots d'anglais.

Elle dormait. Elle ne vit pas son père étreindre maladroitement Lily et n'entendit pas celle-ci lui chuchoter à l'oreille de prendre garde à lui, dans ce pays de fous.

Elle dormait. Elle n'entendit pas se refermer la porte d'entrée et ne vit pas sa grand-mère qui, revenue dans la salle de séjour, la contemplant avec gravité.

Elle dormait. Elle n'entendit pas retentir la sonnette et ne vit pas son père, ayant remonté les trois étages, tendre à Lily le marron qu'il n'avait cessé de tenir serré dans sa main, gauche.

Elle dormait. Elle ne sentit pas Lily la prendre dans ses bras et la transporter dans son lit. Elle ne la vit pas observer la poupée de chiffon en fronçant les sourcils puis, haussant les épaules, s'en emparer, l'asseoir à califourchon sur la chaise et la repousser dans le coin de la chambre, nez au mur. C'était joli, comme ça, les plumes, vues de dos. On aurait dit un oiseau sur son perchoir.

Elle dormait. Le marron brillait sur la table de chevet.¹⁷

L'Histoire sans sa grande hache

Au sixième étage du 8, rue d'Ouessant, à Paris, face à une tour Eiffel dont il ne manque, vu de là, que les pieds, au point qu'on (on?) se demande si, tout à coup, elle ne va pas partir en courant, la bibliothèque de Beno remplit les murs («(mini)bibliothèque, qui est à peu près à la littérature ce que les minibars (tièdes) d'hôtel sont à l'oenologie...»¹⁸ Bien sûr, bien sûr.) Sur les rayons (et non, pas le long des murs, pas à même le sol, mais rangés, alignés, classés), des histoires et de l'Histoire. Avant d'être écrivain, Beno a été lecteur, il est vrai, et n'a cessé de lire. Il trouvait, dans l'Histoire, un factuel propice à déclencher l'imagination, à fantasmer l'humain derrière les événements.

Arrivant sur le dos en ce bas monde, Kary ouvre un instant les yeux et lit (lit?) les gros titres – trêve, guerre – du journal que son père tient à l'envers : «Comme souvent dans l'existence, cette distraction devait avoir sur la suite des événements d'incalculables conséquences. Ne serait-ce que la propension de Kary à se ronger les ongles.»¹⁹ Promené en poussette en 1944, un mythe familial veut que le petit Jean-Luc ait échappé de peu au bombardement du très helvétique et frontalier village de Morgins, à l'autre extrémité de la route de la vallée (on pense alors qu'à l'une des extrémités se trouve un cimetière, à l'autre une poussette. L'existence. En effet.). Distraction bien inattendue d'une Wehrmacht sur le déclin, mais distraction qui, quand on sait ce que l'on sait

d'une identité qu'en ces temps mouvementés Il était bien loin d'imaginer, a pu avoir sur Beno certaines incalculables conséquences. Dont la propension, peut-être, à réinventer une Histoire à laquelle il aurait assez systématiquement échappé. « 1944 », le deuxième chapitre de *Peinture avec pistolet*²⁰, décrit ainsi une scène apocalyptique où un bébé dans une poussette, comme c'est étrange, frôle la mort dans l'erroné bombardement d'un village helvétique. Le roman parcourt la seconde moitié du XX^e siècle en suivant un personnage qui se trouve toujours là où se trouvait Beno dans le même temps. Non. Là où se trouvait l'Histoire, dans le même temps. Foie gras, tant qu'on voudra, mais il est vrai que l'oie, ou le canard, a vécu une période agitée. Comme d'autres autour de lui, certes, certes. Le fantôme de l'homme en blouse blanche, devenu Nissim/Norbert et par la même occasion bien plus vivant, rôde pourtant encore et continue d'avalier ses repas en sauce blanche dans une scène qui, reprise presque telle quelle de *Quelqu'unbis est mort*, se prolonge en colère mémorable (LUI: Bien dit! MOI: Fous-toi de ma gueule!) du père contre son petit con d'adolescent. Le roman se termine en 1974, à Chypre, en pleine mobilisation générale: l'histoire (d'une rupture? celle de *La Boîte noire*²¹, écrit cette année-là? ou de *Tableaux d'une ex*²², le précédent roman? ou de *Beno s'en va-t-en guerre*²³, peut-être? Décidément, on n'arrête pas de se réécrire) rencontre l'Histoire, et il est temps de choisir de la vivre ou de la laisser passer. Comme si on choisissait.

*[...] avec le sentiment d'être une fois de plus dépassé par les événements, de voir, une fois de plus, l'Histoire le rattraper en courant, lui faire un petit signe ironique et le laisser loin derrière elle, il se demandait alors si ce n'était pas cette femme, après tout, et ses semblables qui, dans leur radicale indifférence à tout ce qui ne les concernait pas directement, dans leur tranquille mépris pour les problèmes et les souffrances des autres, si ce n'était pas eux qui avaient raison, et en quoi ses propres humeurs à lui, ses propres songeries de songe-creux, avaient si peu que ce soit pesé sur le cours des choses et, à moins qu'il empoignât un fusil et rejoignît un camp ou l'autre, si peu que ce soit, désormais, l'influenceraient ou le modifieraient ?*²⁴

Le fameux « A demi français, en partie juif, à moitié suisse, pas très catholique » de la quatrième de couverture du *Feu au lac*²⁵, que Beno (avec le non moins fameux « l'écriture d'une aventure, vous savez, c'est avant tout l'aventure d'une écriture... » Tu parles, Charles! Tu l'as lu ton truc, Jean-Luc?) aimait à servir aux journalistes et autres curieux amateurs de foie gras, à ces curieux gastronomes qui, goûtant à ses « petits travaux »²⁶, cher-

chaient – et cherchent encore, semble-t-il – à en connaître la recette, annonce la dernière mouture d'une quête des origines qui aura pris vingt-six ans. Soliloquante autobiographie romanesque (qu'en dirait Lejeune?) d'un personnage antidaté, *Le Feu au lac* repasse au Moulinex, réglage fin, les facettes d'un personnage qui n'en finira jamais, entre la Suisse et la France, de se demander si, en d'autres temps, en d'autres lieux, autrement, pourquoi pas. Et finit par balancer ces cendres à la gueule d'un cygne. « Oh et puis après tout, la littérature... »²⁷ A quoi ça tient. Absolument.

*[...] vite, vite, j'ai arraché ficelle et papier, et, pour mieux dissimuler mes mouvements aux éventuels automobilistes passant dans mon dos, déboutonné mon manteau dont le vent a écarté les pans, faisait peut-être un peu comploteur, ou exhibitionniste, cette attitude, ce type tout seul comme ça sur ce quai désert, mais il fallait bien que je me cache de mon mieux, et puis là alors, dans mon plan, ma stratégie, aïe, l'imprévisible, le grain de sable: impossible, bon Dieu, de dévisser le couvercle de la boîte, j'avais beau m'escrimer dans tous les sens, rien à faire: avec les manipulations subies par le récipient, des particules de je n'osais imaginer quoi avaient d'u s'infiltrer dans les rainures et gripper le système, et, sur le système, dirait Léon, sur le fil et sur les nerfs, il commençait à me courir, Youpinowitch, et avec lui toute la clique des douze tribus, j'ai vu venir le moment, je vous jure, où j'allais flanquer la chose telle quelle dans le lac, coulerait, coulerait pas, je m'en lavais les mains, et puis, quand même, tapant dessus, tirant, poussant, forçant comme je pouvais, j'en suis malgré tout venu à bout, le couvercle a enfin fini par céder, et j'ai alors, d'une torsion du poignet, balancé le tout à la flotte, sans prendre garde, devait s'imaginer, dans sa cervelle d'oiseau, que je lui apportais du pain sec, une saute de vent a rabattu toutes les cendres sur lui, sans prendre garde à cet idiot de cygne qui s'est comme cabré, voyez?, ébroué en quelque sorte, a secoué la tête avec un petit air de dégoût et reculé, battant des ailes.*²⁸

1941-2017

On a évoqué *Le Midship*. Trop vite, on est d'accord. On n'a pas parlé de *La Boîte noire*. Il y a tout, dans cette boîte, pourtant: la peur de l'avion, la Grèce, la rupture, l'insupportable chieuse (« la main de l'une, le pied de l'autre... »)²⁹, of course! Devant des étudiants, un jour, cuisiné à l'extrême, il a pourtant lâché un prénom. Un seul (?), la mort d'un enfant, la solitude, l'Histoire. On relira.

Dans mon rond blanc je ne garde que le souvenir de la mère, bras tendus en avant, qui hurlait derrière le cercueil. Et je le garde si

bien, ce souvenir, que je n'ai pas l'intention d'en faire part à qui que ce soit. Et si la littérature y trouve à redire, qu'elle sache bien que je l'emmerde. [...]

*Je ne sais pas. J'étais là, debout, immobile, et le cortège défilait devant moi. Est-ce que vraiment je conjurais la mort à coup de jeux de mots idiots? Je ne me souviens pas. Les hurlements de la femme s'éloignaient déjà, s'estompaient. La tête du cortège devait avoir atteint l'église orthodoxe. La tête de l'enfant avait peut-être rebondi une fois sur les pavés. Et dire que pendant que cela se passait, pendant que l'enfant poussait un cri, dérapait, battait l'air de ses bras, dire qu'au plus fort de l'orage et de notre discussion j'avais éprouvé une très violente envie d'écrabouiller ta sale petite tête blonde contre le mur de la chambre. Est-ce que je n'étais pas responsable de? Est-ce que je n'aurais pas dû, moi aussi, épingle ta photographie sur ma poitrine? Trois jours que tu étais partie, et sous mes paumes les ongles de ton cadavre poussaient toujours. N'importe quoi.*³⁰

On n'a pas parlé de *Beno s'en va-t-en guerre*. Il nous est tombé des mains, avouons-le. Et pas qu'une fois. C'est Lui qui nous a appris l'expression, on ne sait plus bien à quel sujet.

On n'a pas parlé de *Tableaux d'une ex*. De ses cubes, de son escalier bleu, d'Elle et du braque Matisse. Il faudrait. Il faut. La mort n'y est pas un détonateur, un déclencheur de souvenir. Elle est déchéance physique, peur, solitude, peur d'une solitaire déchéance physique. Quand on relit ce texte en 2014, on se demande, en effet, comment on se porte ce matin. Pas très bien. Et l'on se dit que, pour ce que l'on en sait, Il n'aura pas eu à l'entendre souvent cette phrase. « Alors, comment nous portons-nous, ce matin ? »³¹ Beaucoup mieux, vieillard ronchon, vieillard grognon, de savoir que tu n'es pas parti seul, que tu avais sans doute tes lunettes pas trop loin, et qu'hormis d'une rampe d'escalier pour sortir du métro, peu de jours avant, tu n'as dépendu de personne. Pas assez vieux, pourtant: le personnage aurait dû vivre en tout cas jusqu'en 2017, d'après de fumeuses prédictions. Fistule ou pas. Mais quand on lit dans le même temps que Marcel Proust se fait arrêter dans la raffe du Vel d'Hiv, on se dit que bon, si le boulevard de Grenelle n'est pas si loin de la rue d'Ouessant, tentante proximité géographique, pour la justesse des dates, peut mieux faire.

On n'a pas parlé de *La Pyramide ronde*, où le personnage benoziglien, après avoir raté son suicide, commence à remonter la pente (sans sa chaise roulante). Drôle, pourtant. Goscinyen. Même si son auteur n'a pas trop aimé l'écrire, a-t-il dit.

On n'a pas parlé de *Louis Capet, suite et fin*³². Même si son auteur dit que c'est le livre qu'il a préféré – une descendante du pasteur Drafft aidant? – écrire. *Suite et fin*, franchement, comme dernier titre, ça ne fait rire que lui. Pour une fois.

Je ne t'ai pas dit, Beno, et ça me reste en travers du bide :

Que Sébastien me fout la larme à l'œil.

Que tes bouquins ne font pas rire que toi.

Que je ne peux pas planter un clou ou peindre un mur sans penser à tes *Tableaux*, et que ça m'a évité un certain nombre d'accidents plus ou moins graves. Comme quoi, à quoi ça tient, le bricolage !

Que derrière les peurs, la solitude, les tristesses, le soleil noir de la mélancolie (je me trompe d'auteur, je sais), le rire sans joie, il y a en négatif l'amour de la vie, la famille, l'amour tout court, le soleil, l'odeur si particulière de la Grèce et le rire des soirées entre amis. Et que ça s'entend aussi fort qu'un nez (LUI : youpin, vas-y, dis le ! MOI : Mais pas du tout) au milieu de la figure.

Que quand j'ai lu la fin de *La Voix des mauvais jours et des chagrins rentrés*³³, j'en suis restée immobile, éberluée. Et que je t'ai un peu détesté d'avoir fini de régler tes comptes.

Salut, Don Quichotte, tu vas manquer, mais ta voix continuera à chuchoter sur mon épaule.

Capuchon. Eteignoir.

Eteignons.

Dans l'obscurité revenue, il fait trois pas en direction de la fenêtre.

S'immobilise.

Bordés de... ?

Revient sur ses pas.

Rallume.

Bordés de noir ?

Qu'est-ce que... ?

Il se faufile dans l'étroit espace entre table et banquettes et, d'un index dont il parvient mal à maîtriser le tremblement, fait glisser jusqu'à lui l'un des petits cartons.

Et quand alors,

Souffle soudain court,

Gorge nouée,

Quand,

Sur le bristol où ils s'alignaient les uns au-dessous des autres,

Il a vu

De QUI

à la suite d'une citation en italique placée dans l'angle supérieur droit

Cette litanie de noms

Tant et tant

Et de prénoms

Tant et tant

Féminins et masculins

Tant et tant

Parents plus ou moins proches

Alliés amis amies relation

Condisciples

Tant et tant

Parisiens provinciaux

Etrangers

Tant et tant

Quand il a vu oui de

Qui

Cette kyrielle de noms et de prénoms

Tant et tant

Dont certains

Lui sautent aux yeux

D'autres lui semblent

Familiers

D'autres lui disent

Quelque chose encore

Vaguement

Et un au moins lui paraît

Inconnu

quand il a vu de quoi, donc, cette morne et interminable liste avait le chagrin de faire part de la soudaine et tragique disparition, il a eu ce haut-le-corps qui, dans son dos, jambes flageolantes, l'a amené à heurter la banquettes.

Sans trop savoir ce qu'il fait, il tend le bras derrière lui et appuie sur l'un des abattants qui s'abaisse en grinçant.

Il se laisse alors tomber sur le siège, remet sans y penser le capuchon sur le stylo puis demeure immobile, tête dans les mains, fixant dehors la nuit à travers ses yeux embués et percevant au loin, plus net que jamais et qui lui semble ironique, ce bruissement d'essaim d'abeilles, ou de vol d'étourneaux, ou d'ailes de moulin à vent, ou d'éolienne, ou de girouette, il ne sait pas, il ne le saura jamais.³⁴



Anne-Christel Zeiter

Notes

1. Jean-Luc Benoziglio, *Cabinet portrait*, Paris, Seuil, « Points », 1980, p. 206.
2. Jean-Luc Benoziglio, *L'Ecrivain fantôme*, Paris, Seuil, 1978.
3. *Cabinet portrait*, quatrième de couverture.
4. Lettre de Beno, 2008.
5. *L'Ecrivain fantôme*, p. 148.
6. *L'Ecrivain fantôme*, p. 222.
7. Nissim Benoziglio, *Maladies mentales familiales: étude statistique*, thèse en médecine de l'Université de Genève, Bâle, Schwabe, 1926 (Méd. 1191).
8. *Cabinet portrait*, p. 97.
9. Jean-Luc Benoziglio, *Quelqu'unbis est mort*, Paris, Seuil, « Points », 1972, p. 96.
10. *Quelqu'unbis est mort*.
11. *Quelqu'unbis est mort*, p. 189
12. *Cabinet portrait*, pp. 251-252.
13. Jean-Luc Benoziglio, *Le jour où naquit Kary Karinaky*, Paris, Seuil, « Fiction&Cie », 1986.
14. *Le jour où naquit Kary Karinaky*, p. 13.
15. *Le jour où naquit Kary Karinaky*, p.194.
16. *Le jour où naquit Kary Karinaky*, p. 214.
17. *Le jour où naquit Kary Karinaky*, p. 47.
18. Courriel de Beno, 10 juin 2006.
19. *Le jour où naquit Kary Karinaky*, p. 36.
20. Jean-Luc Benoziglio, *Peinture avec pistolet*, Paris, Seuil, « Fiction&Cie », 1993.
21. Jean-Benoziglio, *La Boîte noire*, Paris, Seuil, « Points », 1974.
22. Jean-Luc Benoziglio, *Tableaux d'une ex*, Paris, Seuil, « Points », 1998.
23. Jean-Luc Benoziglio, *Beno s'en va-t-en guerre*, Paris, Seuil, « Points », 1975.
24. *Peinture avec pistolet*, p. 236.
25. Jean-Luc Benoziglio, *Le Feu au lac*, Paris, Seuil, « Fiction&Cie », 1998.
26. Dédicace à *Cabinet portrait*, août 2003.
27. LittéraTour de Suisse, Jean-Luc Benoziglio, RTS, 21 janvier 2000, réalisation Marcel Schüpbach.
28. *Le Feu au lac*, p. 335.
29. Entretien privé, août 2003.
30. *La Boîte noire*, pp. 229-230.
31. *Tableaux d'une ex*, p. 137-153.
32. Jean-Luc Benoziglio, *Louis Capet, suite et fin*, Paris, Seuil, « Fiction&Cie », 2007.
33. Jean-Luc Benoziglio, *La Voix des mauvais jours et des chagrins rentrés*, Paris, Seuil, « Fiction&Cie », 2004.
34. *La Voix des mauvais jours et des chagrins rentrés*, p. 245-246.

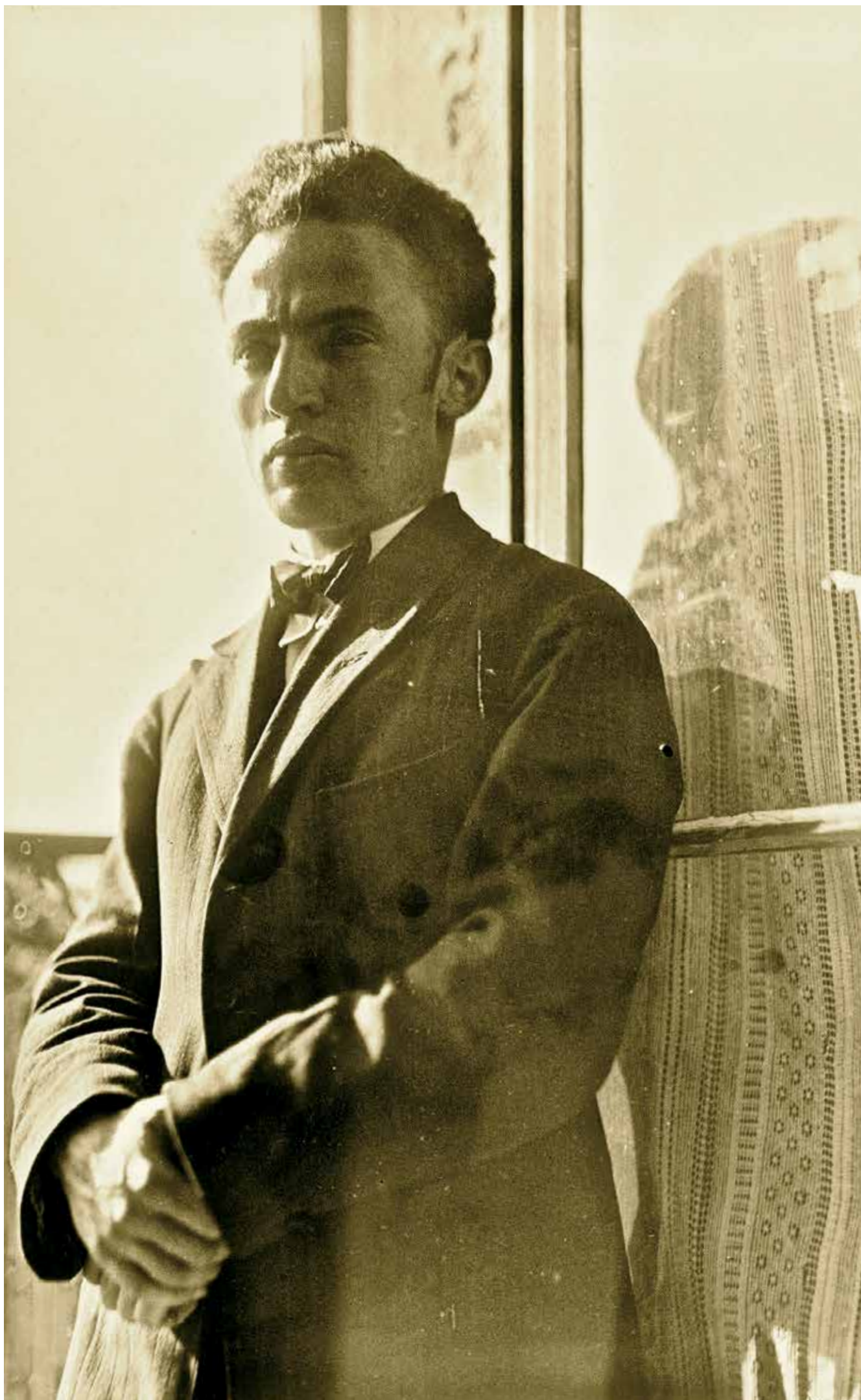
Photo de la page 14 : vue depuis l'appartement de Jean-Luc Benoziglio, date inconnue, Fonds Jean-Luc Benoziglio, Archives littéraires suisse, Bibliothèque nationale suisse, Berne.

<<<

Jean-Luc Benoziglio et son père Nissim, date inconnue, Fonds Jean-Luc Benoziglio, Archives littéraires suisse, Bibliothèque nationale suisse, Berne.

>>>

Nissim Benoziglio, père de l'auteur, date inconnue, Fonds Jean-Luc Benoziglio, Archives littéraires suisse, Bibliothèque nationale suisse, Berne.



Albéniz, García Lorca, Arrabal, Julio Iglesias, Goya, Vélazquez, Cervantès, le Greco, Buñuel, Montalbán, Gaudí : onze noms, onze bonnes raisons (et ne parlons pas des remplaçants sur le banc de touche...) pour justifier qu'à l'étranger l'Espagne inaugure un nouveau Centre culturel.

Sans vouloir faire dans l'auto-flagellation ou le dénigrement systématique, pas si sûre que la diplomatie suisse, à Reykjavik, Vaduz ou au Cap, puisse aligner l'équivalent d'une aussi fine équipe...

Or donc, rue de l'Union, juste en dessous de chez moi, un tel Centre ibérique venait d'ouvrir ses portes.

Qu'on ne s'imagine pas que je suis une indémodable naïve idéaliste : par les temps qui courent, mondialisation, nivellement des valeurs, truffe du Périgord valant bien tragédie de Racine, internet, tout ça, je me doutais bien que les visiteurs occasionnels de ce nouveau Centre dans une petite cité vaudoise allaient y passer plus de temps à boire des coups qu'à gloser sur les mérites comparés de la *Conquista* arabe et de l'Inquisition, à évoquer davantage le coup de jarret de Carlos Sastre dans les étapes du Tour de France que la méthode du garrot sous le général Franco, et à vanter les charmes respectifs des demoiselles des environs plutôt que les qualités picturales de celles d'Avignon.

Mais quand même, quand même, non, à ça, je ne m'attendais pas...

Vers six heures de l'après-midi, tout a commencé par ce qui, à une autre époque ou en un autre pays, aurait pu passer pour un début d'émeute populaire. C'est-à-dire qu'à une heure anormale, en un jour anormal, un nombre anormalement élevé de personnes de tous âges, de tous sexes et de toutes conditions s'étaient, ô combien bruyamment!, réunies en ce lieu que jusqu'alors je croyais normalement, au pire, consacré à l'éclusage de bières et, au mieux, au flamenco grattage de guitare. S'agissait-il, me suis-je *in petto* demandée, de quelque manifestation pour réclamer une hausse de salaires ? D'un mouvement de protestation contre une discrimination dont aurait été victime l'un des membres de la communauté et toute la foule surexcitée n'allait-elle pas bientôt s'ébranler en direction de l'hôtel de ville, à une portée d'arbalète, d'où ne tarderaient pas à voler par la fenêtres documents divers et fonctionnaires ébahis ?

Mais non, bien sûr.

On aura peut-être deviné déjà qu'en matière de sport je suis plutôt béotienne. À entendre, pourtant, un certain nombre de noms propres qui, dans les conversations au-dessous de moi, par la fenêtre remontaient en rafales, à percevoir aussi supputations, pronostics, et paris divers échangés à tue-tête, à deviner enfin en deux langues (*j'habla* un peu l'espagnol) des commentaires très peu amènes concernant l'Allemagne en général et onze Germains en particulier, je me suis souvenue que, mais oui, mais c'est bien sûr : le foot, le foot, le foot, la finale de la Coupe d'Europe !

Jusqu'à-là, j'avais de très loin et distraitement suivi (peut-on y échapper ?) les 200^e, 100^e, 50^e, 25^e, 12.5^e de finale et je savais (on ne peut pas faire autrement) que le meilleur joueur de l'équipe nationale avait très tôt dû quitter la compétition pour cause de blessure aux adducteurs, piquure de guêpe à l'oreille droite ou peine de cœur au ventricule gauche, un truc dans ce genre.

Là, en gros, s'arrêtaient mes connaissances. En quelques heures, croyez-moi, elles devaient faire des progrès... con-si-dé-ra-bles.

Déjà un peu ivre des vapeurs de sangria, déjà à peine assourdie par le vacarme qui de minute en minute allait croissant, j'ai tout d'abord songé à fermer fenêtres et volets. Mais va te faire fiche : c'était comme essayer de se boucher les oreilles le long d'une piste d'aéroport sur laquelle décolleraient trois 747... En plus, à l'intérieur, la température montait d'à peu près autant de degrés...

Du match lui-même, je ne dirai rien : les amateurs le connaissent par cœur et les autres s'en moquent comme de l'an 40. Nous noterons simplement que le mot « goal », en espagnol (la rumeur, fondée ou non, voulait que le Centre ait fait placer sur le toit de notre immeuble une parabole spéciale afin de capter les chaînes ibériques), se prononce comme en français mais demande environ dix-sept fois plus de temps pour être articulé de la première à la dernière des quatre lettres...

Le lendemain, on m'a doctement expliqué que, « l'Espagne menant d'un but dans le temps réglementaire », j'avais coupé aux prolongations et éventuels tirs au but. Seigneur : qu'est-ce que ça aurait été s'il y *avait eu* de telles prolongations...

Raz-de-marée de drapeaux rouge et or ondulant en tous sens (patriotique inondation à laquelle des enfants, et même de *grands*

enfants, tentaient d'échapper en sautant à pieds joints sur le toit ou le capot des voitures garées dans ma rue, klaxons déchaînés, tous phares et clignotants allumés), sifflets divers, beuglements de trompinettes en plastique à faire se retourner dans leur tombe Miles Davis ou Boris Vian, crécelles, facétieuses fusées folles de la foule fusant fulgurantes au firmament, le jour se levait quand enfin, épuisés, hors d'haleine, aphones, brisés, moulus et ayant peut-être à peine forcé sur les *botellones*, ils décidèrent toutes et tous que cela suffisait comme ça et qu'ils avaient désormais convaincu la ville entière et ses environs immédiats que CESC (*con estos seramos campiones*) était

désormais un dicton aussi crédible que celui voulant que « le foot soit un jeu qui se joue à onze et à la fin, CTAG, *c'est toujours l'Allemagne qui gagne.* »

En ce petit matin, comme lui-même abasourdi par son propre silence, en cette aube naissante où, après tout ce bastringue et les déchaînements de notre monde tel qu'il va, le chant des oiseaux tentait timidement de reprendre sa place et ses trilles, Pékin, ses héros, ses biscotos, son EPO, ses podiums et ses drapeaux me semblaient très loin encore à l'horizon des Jeux. Serait-il possible d'y échapper ? J'en doutais.

Mais d'une chose, au moins, j'étais certaine : si l'on avait décidé d'y attribuer une médaille d'or des décibels, la rue de l'Union, pour ses exploits nocturnes, l'aurait haut la main obtenue, toutes catégories.

Jean-Luc Benoziglio a écrit et envoyé ce texte en 2008 au concours littéraire d'été d'un grand journal de Suisse romande. Envoyé sous pseudonyme, il ne remporta pas le concours. Grâce à Laurence Krafft, compagne de l'auteur – qu'elle en soit ici remerciée – nous le publions pour une première fois dans ce *Persil* et en reproduisons le manuscrit.

Au voisinage de l'arène d'Espagne

Jean-Luc Benoziglio

Inédit

le persil journal le persil journal le persil journal le persil journal le persil journal le persil journal le persil journal le persil journal le persil

Soya, Velazquez, Cervantes, Le rera, Picasso, Montelban, Charlot, Brecht, Brecht, Brecht etc. ^{avec de belles réserves} M non sans compter les remplaçants, pour expliq./judif. que l'Espagne, à l'étranger, ouvre un C. culturel.

Sous l'angle d'un auto-fleqell. / d'empirent, pas sûre que la Suisse, au Cap ou à Rey ^{très} puisse aligner l'équivalent d'être aussi fine équipe...

Or donc, jule au dessus de chez moi, no de 7, un tel Centre venait de voir le jour. ^{construit} Qu'en ne fesse pas de moi une mardollèle naïve idéaliste : per les temps que ^{très} vivons, le marchandisat, Internet, tout se je ne doute bien que les participants elle est y passer plus de temps ^{de la corçete arde de die} y ^{boite colonne 55} ^{refl coups} ~~accepter~~ ~~des bières~~ qu'à gloser sur les médias comparés de l'Inquis, non, a évoquer le rap de jerrit de X. ds. cols Alpes du Tau de Franco plutôt que le méthode du garrot sous Franco, les crimes respectifs des deux siècles du quatorzième plutôt que les qualités ^{picardes} de ces d'Aragon.

Mais quand on, qd. un, on, à sa, ce dit de te, je ne m'attends pas...

Il a commencé, vers 6h de la nuit, par ce qui, à ne être épagne à un autre pays, avait pu passer par un début d'écrite populaire. A une heure énorme, c'est à dire un nombre énorme mais il eut de personnes de tous âges, sexes et cordons, ^{bruyamment} réunies au lieu que, jusque là, je croyais normalement cadavre à pne à l'échange de bières, au mieux à flamenco ^{s'étaient à combi} quelque de quiter. [s'op, ssait-il de qq. motif par réclamer une hausse de selive, d'une protestation contre un acte de racisme dont avait été victime un des membres de la communauté hispanique, et (bin-tô), He le boupe n'ellat-elle ^{se briser au dessus de} pas ^{merchandise} sur l'hôtel de ville, à ne parler d'arbete et d'ouvallant voleter par les fenêtres papiers divers et farichieuses éboulées?

Mais non, bien sûr.

On aura peut-être deviné que, le sport de moi, se fait deux. Mais, à l'heure un certain nombre de nous papées qui, ds. les conversations au dessus de moi, per la fenêtre tentaient en rafales, à entendre aussi supposées, pronostics et paris divers, cines à gorges déployées, à entendre enfin en 2 langues (j'hoste un peu l'espagnol) les commentaires peu amènes concernant les Pays Bas en général et M. Velazquez en particulier, je me suis souvenue que mais oui, mais c'est bien sûr: le fait, le fait de la coupe d'Europe! Jusque-là, j'étais de très loin distraite (par ce faraband?) sur les 20ème, 100ème, 50ème, 25ème de finale et je savais (on ne peut pas faraband) que le meilleur joueur de l'équipe nationale avait de même été exclu de la compétition pour cause de blessure aux aducteurs, pique de quèpe à l'échelle au chaque dénou, bref: un truc comme ça.

Djà un peu me repens cinqnille, dj-à peine essentie per le verre, lebr de fermer me fenêtres. Mais ve le faire fiche: c'est à peu près comme tenter de se bacher les voilles le long d'une piste sur laquelle décolle 3 747 ou A 224. Et, à l'instar le température est venue d'entra de dequis...

J'avais en jusqu'ici qu'il n'y avait rien de plus insupportable que le bruit des belles frappé d'une main molle per un ado ^{au rythme de} ^{il machélik ses cheveux gum} ~~disait~~ des heures d'ent sur les puits de ma nolle. Eh bien si, il ya plus supportable: les commentaires hystériques d'un reporter relatant les aventures d'un ballon à Liège redoublant sur le gaz on

Il n'y eut pu de prolongations officielles. Ouf, si-je songe in petto. J'étais fort: officieuses, ds. ne me,

Beno et ces dames

Isabelle Rüf

Dans le train Expo.02 ICN 500 022-9 qui longe le Jura, mes yeux tombent sur cette phrase de Jean-Luc Benoziglio : « Cent fois, l'observant à la dérobee, il avait retourné cent phrases, et puis il avait été temps qu'il descende. » Elle est là depuis bientôt dix ans et je ne l'avais jamais remarquée. C'est tout Beno, me dis-je : cette fascination pour les belles inconnues, l'indécision du timide, la maladresse à la Woody Allen. Le goût de ce qui aurait pu, mais qu'il valait mieux que non : « Ô toi que j'eusse aimée, ô toi qui le savais », etc.

Beno et les femmes : une poétique de l'échec. Comme il est écrit en exergue de *Tableaux d'une ex* : « Or donc est-il scénario plus classique ? L'une en a de l'un assez, alors que l'un n'est point de l'une las encore. » Au cours de cette tragi-comédie, l'une et l'autre vont passer beaucoup de temps à repeindre de vieux murs aux couleurs d'un avenir radieux. D'abord en Grèce puis en ville, et à la campagne : où que le couple se trouve réuni, ce ne sont que brosses, pinceaux, rouleaux trempés dans du blanc, du bleu, du jaune. L'une se fatigue très vite de ce Buster Keaton qui se prend les pieds dans l'escabeau. Plus elle est fâchée, plus il la trouve ravissante, c'est sa croix, il part vaincu : « A l'idée qu'il pourrait la perdre, à l'idée qu'il allait la perdre, il sentit une boule dure se former dans son estomac... » On n'est qu'au tiers de leur histoire, mais déjà il sait. Il a toujours su. « Les histoires d'amour dureraient bien plus longtemps si elles s'arrêtaient toutes au début. » Faute d'avoir su mettre le juste terme à celle-ci, le peintre barbouillé se voit signifier sa disgrâce : « Allons, casse-toi maintenant, dégage. » Il ne lui reste plus, dans le studio sordide, mal repeint en blanc solitude, qu'à se souvenir, sur des pages et des pages nostalgiques, de tout ce qui a été « un jour », et ne sera plus. Qu'à rêver, « vieil imbécile » que, derrière la porte dont la sonnette a retenti, c'est elle, ruisselante de pluie, transie, repentante. Mais du livre acheté ensemble ne tombent sur le congédié que « des myriades de brindilles de tabac, des bribes en pagaille de papier à cigarettes et suffisamment de cendres pour tous les mercredis à venir ».

Tableaux des ex

Tableaux d'une ex affiche dans son titre la séparation à venir. Mais déjà dans le merveilleux *Cabinet portrait*, une Stérile amère ne trouve plus drôles depuis longtemps les plaisanteries du père de son enfant. Lui, dans sa chambre de bonne, n'a plus qu'à rêver de « Jeussépaki », vahiné nue dans le soleil crétois, chargée de coquillages et de pierres ponceuses. Et si *Le Feu au lac* résonne surtout des bruits de la Seconde Guerre, encore proches (le héros a vingt ans de plus que l'auteur, né en 1941), du rôle peu glorieux de la Suisse, et de l'antisémitisme – thèmes récurrents chez Beno, « à demi français, en partie juif, à moitié suisse, pas très catho-

lique » – l'amour est là aussi, sous les espèces d'une belle altiste, Edith : « Obstinée. Rebelle. Ravissante. Rendant muet ses condisciples de maternelle, empressés ceux de sixième, fous les lycéens, ridicules les hommes mûrs et rêveurs les autres. » Il la surnomme Saisonnière, elle s'y conformera, hélas : *nomen est omen*. Mais dès le départ, le dialogue est compromis :

« Bonsoir, répète-t-il. Nous nous connaissons.

– Bonsoir, si vous y tenez absolument, répond-elle sans tourner la tête. Nous ne nous connaissons absolument pas. »

Lointaine, inatteignable, chargée de l'héritage des camps, elle quittera bientôt ce flûtiste atrabilaire. Mais Benoziglio ne saurait être grave tout le temps, la dérision est toujours aux avant-postes. Au début du *Feu au lac*, une scène délicieuse décrit les stratégies calamiteuses d'un adolescent qui cherche à monter sur le même fauteuil de télésiège que la jolie fille en jaune qui lui a tapé dans l'œil. Et la libellule qui survole le récit, et le filme, n'est-elle pas, elle aussi, une figure de femme, élégante et fuyante ?

Dans *La Voix des mauvais jours et des chagrins rentrés*, l'avant-dernier roman de Benoziglio, les personnages ont vieilli eux aussi, la mort se rapproche. Au début, les malentendus entre amants se règlent comme toujours sur des divans qui couinent, « dans un grand bruit de rires et de papiers froissés ». Mais quand Julie, charmante grand-mère inconséquente, prend la voix qui donne son beau titre au livre, c'est qu'ils sont « bien loin désormais, les temps où ils la faisaient rire », les gags éculés de son amoureux. Comme tous les autres, il est répudié après nombre de scènes épiques. Mais cette fois, en plus, il perd toute une tribu. Et tout au bout, la dérision se fait discrète, et le chagrin rentré prend un son funèbre.

De Louis Capet, lamentable héros du dernier roman de Benoziglio, on ne pouvait attendre de grands élans de désir pas plus que d'envolées lyriques ; nous connaissions déjà l'ataraxie de Louis XVI. Mais quelque chose comme un frémissement agite l'exilé quand il regarde la douce Aline froter son parquet à quatre pattes. « Une vraie fée du foyer », c'est tout ce que le maladroit trouve à lui dire. C'est déjà miracle qu'il ait retenu son prénom. Et si la colère l'emporte quand elle le quitte, il n'est, comme tous les personnages mâles de Beno, qu'un malheureux ridicule.

Quand j'ai remarqué la citation du wagon des CFF, j'ai tapé la phrase sur mon téléphone. Et Benoziglio m'a répondu dans la minute : « J'ai toujours rêvé de monter dans ce wagon. » Il ne l'aura sans doute pas fait. Il a ensuite très vite été pour lui le moment de descendre définitivement.

I.R.

Un jour tu m'as dit

Laurence Krafft

Un jour tu m'as dit « Madame je vous aime. Il faut que tu m'épouses ».

Un jour tu as passé ton bras autour de mes épaules alors que nous rentrions à pied du parc Citroën.

Un jour tu as chanté Bécaud et Aznavour en traversant Lausanne à pied par une belle journée d'hiver.

Un jour tu m'as montré la cour de ton école primaire.

Un jour tu m'as téléphoné pour avoir la recette de l'omelette.

Un jour tu n'as apporté un petit bouquet du marché avec mon premier café.

Un jour tu lisais en public dans un gare désaffectée de Loèche-les-Bains, je te trouvais tellement... que j'en avais les larmes aux yeux.

Un jour au Jardin des Plantes tu avais l'air d'un étudiant avec ta casquette de toile et ton sac en bandoulière.

Un jour tu m'attendais au bout du quai, gare de Lyon, tremblant d'émotion.

Un jour, dans la cour du château de Vincennes, je t'ai parlé de mon arrière grand-mère.

Un jour nous avons passé des heures à choisir des cadeaux pour tes petits-enfants de cœur.

Un jour tu as insisté pour que je prenne des photos de toi, tu ne voulais plus de photographes professionnels.

Un jour nous avons joué aux devinettes avec la littérature suisse.

Un jour, pour nous amuser, nous avons écrit chacun une nouvelle pour un concours littéraire tout public d'un journal local.

Un jour tu as essayé de m'apprendre à jouer au yass.

Un jour tu t'es ému devant la vitrine d'un magasin de chaussures pour enfants.

Un jour nous avons bu des bières dans l'Eurostar qui nous emmenait en Angleterre.

Un jour nous avons teint les lacets de tes chaussures de marche en marron.

Un jour tu m'as dit: « Je n'avais jamais dit ça à personne. »

Un jour tu m'as fait croire qu'une cabine téléphonique avait été installée en bas de chez moi: tu inaugurerais ton premier portable.

Un jour tu m'as montré de la rue l'appartement qu'occupait ton père jusqu'à sa mort.

Un jour au téléphone tu m'as dit que cela faisait une semaine que tu n'avais pas fumé, par respect pour le personnel de l'hôpital qui t'avait soigné.

Un jour tu as posé ta main sur ma cuisse alors que je conduisais.

Un jour tu as coupé le son de la télé pour faire tes propres commentaires à propos du match de tennis, tu savais que cela me ferait rire.

Un jour nous avons nettoyé le tableau de Maurice avec des tranches de pommes de terre crues.

Un jour tu as passé un temps fou à nettoyer la voiture de toute la neige tombée durant la nuit.

Un jour nous avons chanté sur de vieux vinyles de chansons québécoises.

Un jour tu m'as montré le chalet qui appartenait à tes grands parents.

Un jour nous avons regardé *Habemus Papam*.

Un jour assis au bord d'un étang, tu as chanté « Le nombril des femmes d'agents de police » de Brassens.

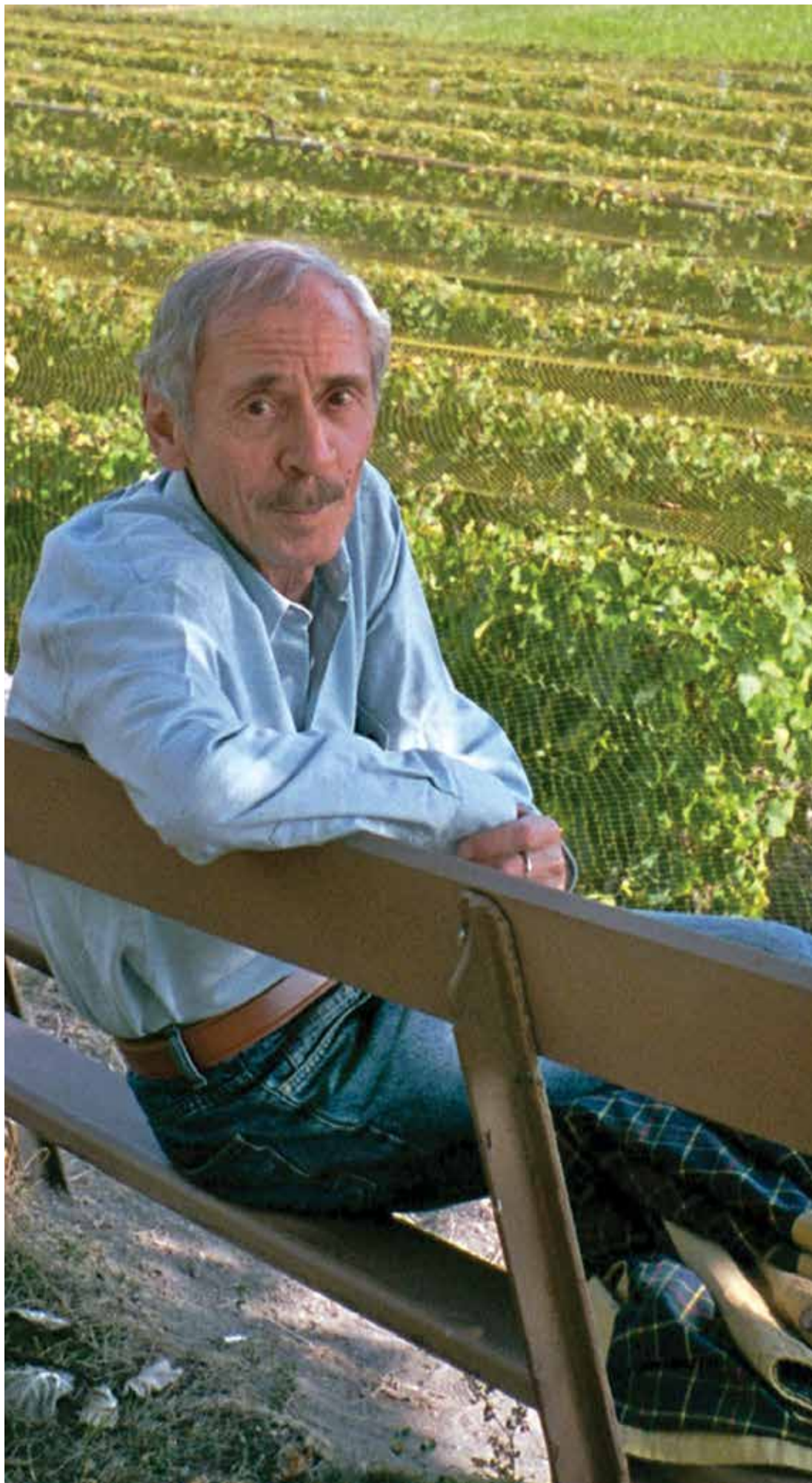
Un jour nous nous sommes promenés le long du canal St-Martin et avons pris des photos.

Un jour tu m'as dit « je t'aime » par téléphone, j'ai compris que ça devait être grave et que tu le devinais.

L.K.



>>>



De quarante-cinq à cinquante : Louis XVI à Saint- Saphorien

Jean Kaempfer

Entre encyclopédie et burlesque

Était-ce la description des déboires amoureux du narrateur avec l'exquise Stérile, ou l'évocation des exploits alcoolisés de celui-ci en compagnie de deux déménageurs soiffards dont l'un, nonobstant, est d'une érudition extrême ; ou encore, le récit des nombreuses stations studieuses du héros, à toute heure du jour et de la nuit, dans les toilettes à l'étage où il compulse une Encyclopédie en vingt-trois tomes malgré l'insistance de l'odieux couple Sbritzky à vouloir le déloger de ces lieux ? Toujours est-il que pour un petit groupe de lettrés genevois, *Cabinet portrait* devint, à sa parution en 1980, une sorte de laissez-passer qui fournissait en preuve de complicité tout un répertoire de citations et de situations. Ce cénacle, aimant la littérature et le vin indistinctement, et jugeant de ces deux ébriétés l'une par l'autre, faisait là l'épreuve d'un mélange des genres très aimable, dont la scène récurrente de l'encyclopédisme au WC lui fournissait un emblème éloquent.

Ce rapprochement des toilettes et de la bibliothèque, dans son incongruité apparente, n'est pas sans exemple. Sans remonter à Gargantua, qui coule (ou moule) ses « propos torcheculatifs » dans le bronze d'impeccables syllogismes scolastiques, on peut rappeler que le mélange du sublime et du commun, du noble et du trivial, a gagné ses lettres de noblesse littéraire dès le premier XVII^e siècle, avec Scarron en particulier, qui en a fait un genre en propre, le travestissement burlesque. Comme *Cabinet portrait* et bien d'autres récits de Benoziglio, *Louis Capet, suite et fin* peut être placé dans cette filiation, où le sérieux encyclopédique se marie sans complexe avec l'enjouement burlesque.

Un roman historique ?

Ainsi *Louis Capet, suite et fin* peut-il se lire, entre autres manières, comme un roman historique, basé sur une documentation abondante et précise.

Ce texte constitue la version complète du discours que Jean Kaempfer prononça lors de la remise du Prix Dentan à Jean-Luc Benoziglio pour *Louis Capet, suite et fin*, en 2005. Une version raccourcie et légèrement remaniée avait déjà paru cette année dans la revue *Domaine public*. Nous en publions ici la version intégrale.

^ Jean-Luc Benoziglio à
^ Saint-Saphorien, collec-
^ tion Laurence Krafft.

L'action est en Suisse, sur les rives du Léman, à Saint-Saphorien (une bourgade que les cartes topographiques connaissent sous le nom de Saint-Saphorin) et se déroule sur une trentaine de mois, de l'automne 1795 à fin janvier 1798. Voilà un mois – janvier 98 – lourd d'histoire pour les Vaudois, puisqu'en date du 24, la République lémanique est proclamée. Comment en est-on arrivé là? Le roman de Benoziglio nous l'apprend: tandis que les armées de la République, au cours de ces années, multiplient les marches et les contre-marches, occupent, annexent et libèrent «les peuples les uns après les autres, leur apportant la Liberté, l'Égalité, la Fraternité», l'*Alleingang* helvétique paraît soudain bien impertinent:

en plein milieu, au centre presque géographique, de cet intense bouillonnement, au cœur même de cette nouvelle Europe en train de s'édifier,

seuls, alors, treize minuscules cantons suisses seraient restés sur leur quant-à-soi, auraient délibérément décidé de manquer, qui passait là, juste à leur porte, cette étape décisive pour l'histoire de l'humanité?

Allons donc...

Outre l'anachronisme, ou du moins la double lecture (historique et contemporaine) que ces lignes permettent, on aura goûté au passage le soulignement parodique de la rhétorique républicaine. A vrai dire, ce n'est pas tant dans cet idéalisme emphatique, mais plutôt entre les lignes, dans le cynisme des considérations de rapine et de butin, qu'il faut chercher la cause de l'irrésistible marche des armées de la République: entre les lignes, ou dans ces brefs passages en italiques – «*trésor de Berne réputé fabuleux... Richesses de Zurich et de Bâle... Nombreuses industries de pointe à Genève...*» – qui résument les pensées de Bonaparte tandis qu'il planifie l'instauration de la République helvétique.

Mais dès lors qu'à l'horizon du récit historique, la boursoufflure est sûre, autant y aller carrément, et réinventer l'Histoire! Ce que fait Benoziglio dans *Louis Capet, suite et fin*: ce roman est une uchronie. Voyez ainsi, au présent historique, «la funeste nuit du 31 janvier», qui vit la mort – parfaitement apocryphe et romanesque – de Marie-Antoinette:

un coup part, peu importe de quel côté, et c'est la fusillade, un cri s'élève, et c'est la clameur, un corps s'affaisse, et c'est l'hécatombe, [...] une porte vole en éclats, et c'est la déforestation, une potiche se brise, et c'est le champ de ruines, une femme paraît, qui se tord les mains, et c'est l'autrichienne, on lui porte au flanc un coup qui tache de sang sa robe de coutil blanc.

Et c'est la curée.

La reine est morte, vive le roi!

En réalité, Marie-Antoinette est morte plus tard au cours de cette même année 93: non pas le 31 janvier, mais le 16 octobre, et guillotinée... Vidé de sa substance historique, le récit fictif de la mort de l'Autrichienne se réduit à une pure coquille rhétorique; c'est l'exhibition burlesque d'une vaine et venteuse défroque de mots grandiloquents. Mais si cette mort d'invention, par le prestige réflexe du présent historique, n'est pas moins vraie que d'autres, parfaitement avérées, pourquoi s'arrêter en si bon chemin? Et s'il n'est pas trop dérangeant de faire mourir la reine avant terme, pourquoi n'accorderait-on pas au roi, à l'inverse, un sursis compensatoire? Et c'est ainsi que dans le roman de Benoziglio, une autre nuit, celle du 21 janvier 93 (dont Michelet par exemple, et quelques autres après lui, veut qu'elle ait été celle de l'exécution du roi), connaît l'action d'une providence discrète qui permet à Louis Capet, seizième du nom, de fuir en berline «dans un lieu resté secret et qui devait à jamais le rester». La grâce qui lui est ainsi accordée permet au roi de vivre quelques années encore au-delà de celles qui lui ont été comptées par la vulgate historique, à Saint-Saphorien – le lieu

secret de son exil, où il avait été débarqué «revêtu d'une sorte de large manteau de taffetas qui, s'évasant vers le bas, donnait à sa silhouette quelque chose de pyramidal». La ressemblance esquissée avec le père Ubu se confirme puisqu'il porte – «en guise de pyramidion, pour filer la métaphore» – «un peu de guingois et bientôt détrempeé, [...] cette perruque dont on devait apprendre que, comme d'autres d'un banal suroît, d'une vulgaire capuche, il avait l'habitude de s'en coiffer sous la pluie, ajoutant qu'il tenait cette relique de son arrière-arrière-arrière-grand-père, Quatorzième du nom.»

Un roi à Saint-Saphorien

L'invention de la survie de Louis XVI à Saint-Saphorien incarne dans un personnage, dans un contexte, la coexistence des contraires propre à l'inspiration burlesque; ainsi la perruque-capuche de Louis Capet est un emblème, elle résume matériellement l'appartenance simultanée de son propriétaire à deux univers antagonistes: les fastes versaillais du Grand Siècle et le désarroi des «personnes déplacées». Quant au contexte – l'exil du roi déchu dans un village vaudois –, il offre à la cohabitation improbable du haut et du bas, du sublime et du trivial, mille occasions de se dramatiser.

L'arrivée du roi à Saint-Saphorien, c'est d'abord l'occasion de revisiter les vieux clichés qui balisent les relations de la Suisse romande avec la France. Jaccoud par exemple, un Vaudois endémique, interpelle Louis Capet sur la façon française de compter: «Eh, Capet [...] veux-tu bien expliquer, à moi et à la noble assistance ici présente, pourquoi tu dis soixante-dix pour septante, quatre-vingt-dix pour nonante et pas vingt-douze pour trente-deux, par exemple, ou quarante-dix pour cinquante? C'était son leitmotiv, son dada sa marotte.» A l'inverse (ethnocentrisme en miroir), lorsque Louis Capet voit arriver sur la table une fondue – «dans le poêlon une masse liquide, spongieuse et jaunâtre qui lui sembla luisante de graisse et à la surface de laquelle s'en venaient crever de grosses pustules» – il rappelle avec une ampleur rhétorique proprement royale toutes les choses qu'il a déjà été conduit à avaler dans son existence (cela prend deux pages), pour conclure que «ça, il en était navré, qu'elle veuille bien, / madame, / lui pardonner, / mais ça, / l'avalier, / a-va-ler ça, / il ne pouvait tout simplement pas: / *non possumus.*»

A ce burlesque ethnographique, qui naît de la confrontation de deux folklores, s'en ajoute un autre, sociologique celui-là, qui surgit de la rencontre entre des évidences quotidiennes, des habitudes culturelles incompatibles. Ainsi, à La Pomme de Pin, le jour de son arrivée à Saint-Saphorien, Capet, sans y penser autrement, parce qu'il a faim, «réclama l'entremets de six œufs, et aux truffes.» Le texte, à la ligne, continue ainsi: «Et l'obtint de trois. / A la fine herbe.» De même, il s'étonne que «la nourriture, le blanchissage, l'habillement, le bois pour l'hiver...» – «ces choses-là se monnoient [*sic*] en argent.» Enfermé dans les réflexes héréditaires de sa caste, réduit à boire (trop) de bière et de kirsch parce qu'il n'aime pas le blanc local, Capet s'isole peu à peu, sans y pouvoir mais, parce que l'hétérogénéité de son univers de référence est sans recours. Aussi la rencontre burlesque de deux mondes sans dehors, clos sur leurs évidences indiscutées – le monde artificiel et raffiné de la Cour de France et le monde «normal» d'un village vaudois –, cette confrontation, parce qu'elle oppose un homme seul à une communauté, prend un tour grave. Louis Capet, à la faveur d'un anachronisme et d'une généralisation que le texte n'interdit pas, est devenu au fil des pages une figure émouvante de l'exilé, du requérant d'asile, de toutes ces non-personnes que la joviale satisfaction d'être soi, entre nous, à Saint-Saphorien et ailleurs, suscite et secrète comme une humeur, ou comme une bave.

J.K.

Uchronie d'une mort annoncée

Colin Pahlisch

Tout recours à la majuscule entraîne son lot de glose. Le geste du scripteur témoigne souvent d'une volonté de promouvoir le mot qui s'en voit affublé au niveau supérieur, au statut de concept, au rang d'institution. C'est un enjeu d'égo. Ainsi, de l'Homme, de la Justice ou du Savoir. Ainsi encore de l'Histoire.

Accorder à la majuscule une confiance aveugle, cependant, c'est oublier la leçon de Foucault, c'est omettre que toute langue est pouvoir, que le discours a un ordre et que la culture guigne sans trêve du côté de la pourpre. Cette leçon, pourtant, Jean-Luc Benoziglio ne l'a jamais oubliée. Emigré depuis 1967 à Paris, du côté « dominant » (pour mieux égratigner sans doute le cuir des Voltaire, la corne des Hugo), le trublion montheysan la fredonnait comme une comptine. On la trouve, cette leçon, disséminée dans ses romans sous des formes multiples. Tantôt elle éclate avec panache, tantôt elle transparait avec candeur. S'en allant en guerre, « Beno » a su confectionner ses munitions à l'ombre du vécu parisien, quand bien même celui-ci avait vaincu Ramuz... mais le pont de lettres romandes, c'est bien connu, manquait d'humour. L'humour, justement, l'auteur de *Cabinet portrait* en promulgue à l'envi. Grinçant, piquant, mordant, c'est par le rire que son œuvre pourfend savamment les majuscules. Parfois austères, les outils de la littérature pouvaient revêtir sous sa plume et pour le lecteur acquis à la cause la finesse d'armes de jets, ou acheminer le récit à travers les contrées du cerveau comme des canons. Ces images décapantes pourraient par exemple s'appliquer à la lecture de son dernier roman : *Louis Capet, suite et fin*¹.

Benoziglio y use d'uchronie, processus bien connu de détournement historique, qu'il met au profit de Louis Capet, autrement appelé Louis XVI, dernier-né de la lignée des Capétiens et ultime monarque de l'Ancien Régime. Par ce biais, l'auteur fausse l'histoire suisse, et de même celle de nos voisins. En truquant dans son récit les votes de l'Assemblée constituante (qui, en 1793, s'est en réalité prononcée en faveur de la peine de mort et contre le bannissement du souverain) il ménage à son protagoniste une autre porte de sortie et, accessoirement, lui sauve la vie. Ce ne sera que partie remise, on s'en doute. La fin l'attend bien, le titre l'annonce, mais laquelle? Le roi se trouve exilé sur les bords du Léman à Saint-Saphorien, petit village de pêcheurs dont le nom, s'il joue d'une certaine homophonie avec une localité connue,

révèle par son suffixe un caractère virtuel en même temps qu'il annonce le néant qu'y trouvera logiquement le souverain. Le récit ne cesse de laisser entendre, pourtant, que rien n'est joué. Et c'est en cela, dans cette fêlure entre l'histoire sacrée et celle, profane, entrebâillée par l'uchronie, que le roman justement révèle son jeu. Jeu de voix narratives, tout d'abord. Le récit est soit assumé par des personnages du roman, Aline, serveuse primesautière de l'auberge locale, M^{me} Meillierie, bourgeoise confite de bonnes volontés, soit par un narrateur extradiégétique qui se présente sous les traits d'un historien compilant les faits ou les relatant tandis qu'ils ont lieu. Cette convocation burlesque et protéiforme de la parole narratrice creuse une béance dans le récit. Frénétique, comme le Charlot des *Temps modernes*, le narrateur tente sans cesse de la combler à grands renforts de « sources » ou de « documents » pseudo historiques, s'embrouille, se noie dans ses fiches. Peine perdue! « Beno » nous nargue. Il moque la tentation peureuse d'endiguer cette spontanéité dans laquelle les événements, au fil d'un temps surtout pas linéaire, adviennent aux hommes.

Réflexion sur la stérilité de l'histoire avec sa grande « H », pour citer Perec, Louis Capet est aussi le terrain caustique d'une confrontation, d'un jeu de langages. Ce lieu creux car fictif que le narrateur/historien essaie de combler, c'est celui où, le temps que celui-ci mette ordonne ses papiers, les pêcheurs suisses et le roi de France sont contraints de vivre ensemble. On peut le deviner ça ne se passe pas très bien. D'abord Louis n'aime ni la fondue, ni le blanc. Ensuite il étonne tout le monde, ou plutôt détonne, à porter par tous les temps une perruque immaculée que finiront par ruiner les trombes de Lavaux. De surcroît il ne sait rien faire, même pas bon malgré ses promesses à rafistoler les serrures. Alors il boit du kirsch, seul, à l'auberge. Discute avec Aline. Contemple avec langueur la Savoie depuis son balcon...

Si le sillon tracé par l'uchronie creuse des lacunes dans notre appréhension des faits historiques, il souligne également un malaise, un temps mort : celui, langagier et culturel, qui saisit parfois les relations franco-suisses. Comme autant d'essais maladroits et pétillants, les tentatives des villageois pour intégrer « Capet » aux coutumes du village se cognent sans cesse à cette barrière symbolique. La dislocation historique qui structure le récit répond ainsi à la disjonction relationnelle qui court-circuite les rapports humains. Restent, alors, comme des cahots sur la

route, les étapes comiques qui marquent la lente décrépitude du roi : un scandale lors d'un souper bourgeois, une confrontation scabreuse avec la faune locale (bovine, en l'occurrence), un pèlerinage raté... Autant d'incitations à découvrir l'ouvrage. L'humour qui enveloppe ces diverses étapes puise son éclat dans un phénomène bien connu de l'histoire de la littérature en Suisse romande : le régionalisme dont on a taxé les pionniers, et en premier lieu, C.F. Ramuz. Revanchard malicieux, Benoziglio inverse ici la tendance et fait du roi, garant d'un « vrai Français » au prestige écaillé, le prisonnier des barbares romands. Les impossibilités de communication se multiplient et l'auteur en profite pour nous faire goûter aux crudités de « son » parler romand. Un exemple nous en est donné lorsqu'Aviollat, personnage truculent, rentre chez lui dépité de n'avoir pu faire réparer sa serrure auprès du royal captif... faute de vocabulaire adéquat.

M'a tenu tout un beau discours de Parisien, savez bien comment c'est quand il commencent à ouvrir leurs grandes gueules pour vous embobiner, tout un blabla sur les variures à ève saillante, les bénardes à canon plein, les pènes demi-tour à 32 degrés, la bouterolle qui lui faudrait peut-être remplacé, le fouillot qui lui semblait fort rouillé et toute sorte d'autres trucs, paillettes de gorge et mentonnet que j'avais jamais entendus et auxquels je n'ai compris que dalle.²

Aux jeux de régionalisme vient s'ajouter un aspect complémentaire qui concourent au comique du récit, touchant au statut de Louis XVI : celui d'une dédramatisation. Les rapports du roi aux habitudes et aux ressources du village lémanique le renvoient constamment à sa destitution symbolique. Un exemple significatif en inaugure le récit. Louis, détrempé par sa traversée du lac, se tient dans l'entrée de l'auberge.

Regardant sans les voir les deux têtes de chevreuils empaillées accrochées au mur, une trompe de chasse suspendue en leur milieu, il réclama l'entremets de six œufs, et aux truffes. Et l'obtint de trois. A la fine herbe.³

Le séjour du roi à Saint-Saphorien suivra ainsi une longue dégradation. Ses phrases précieuses agacent, sa morgue le ridiculise : c'est un acteur has been exilé en province. Les conditions simples et frugales qui ordonnent le quotidien du hameau côtier fournissent, de même, les occasions de malmener son « corps symbolique ». Ces situations de désillusion successives attisent la perspective critique du lecteur. Chacune alimente la dérision que le récit enchaîne au statut du roi. Sa réclusion dans le lieu paisible de Lavaux expose ce dernier à un processus général de relativisation, d'autant plus impitoyable que chaque illustration en est risible. Au gré du texte, la chute apparaît inéluctable. La composition stylistique, d'ailleurs, imite ou annonce tout au long du roman cette dégression languissante. Le retour à la ligne systématique auquel l'auteur a recours (et que reflète l'exemple ci-dessus), non content de contribuer à l'effet de suspense, fournit à la déchéance du souverain une image patente. A contrario des fables grandiloquentes à prétention historiques (au sens institutionnel du mot), le roi trouvera la mort, non au haut d'un échafaud face

à une foule coléreuse, mais au bas d'un escalier, la nuque brisée, la perruque couchée sur le visage, le dernier souffle imbibé encore du doigt de kirsch matinal. Le protagoniste a trouvé sa fin, l'écriture l'a accompagné jusqu'à la dernière marche.

L'intrigue de l'ultime roman de Benoziglio est articulée par une série de dissonances qui trouvent leur point de convergence dans la confrontation entre histoire « sacrée » (celle que l'on a retenue) et histoire « profane » (celle qui meut le roman). Le recours à l'uchronie comme élément de composition permet l'improbable mise en parallèle de deux mondes antagonistes et ouvre à l'effusion du comique. En filant l'étymologie du mot « dissonant », on rejoint celui d'« absurde », dont l'humour éponyme est fondé justement sur une improbabilité de rapports, naît d'une irréductible mésentente des genres. Le dernier roman du malin montheysan nous ramène de plein fouet à la tâche fondamentale qu'il tenait pour celle de tout auteur. En 1981, dans une interview accordé à la RTS, on lui pose la question de l'utilité de l'écrivain dans une société. « Beno » répond alors : « Je sais pas, à distraire ? A distraire le lecteur, qui s'est trouvé souvent par hasard, au gré de l'errance dans une librairie. »

Dans un autre roman, *Peinture avec Pistolet*⁴, le récit débute par un promeneur cherchant inlassablement sur une plage un galet parfait. On comprend que la tâche a duré des années. Lorsqu'il le trouve, enfin, il réintègre ses pénates et, fébrile, inspecte le caillou. Il y remarque un trou, seule imperfection sur la surface minérale et, intrigué, entreprend de le curer au moyen d'une brindille. Il en retire un petit ver blanc, encore ensommeillé, dont les globes opaques viennent refléter la perplexité de l'homme. Au-delà de la satire politique ou d'une la critique par la bande du pouvoir monarchique dans Louis Capet, Benoziglio a légué aux lettres romandes une suggestion plus menue, aussi légère qu'existentielle. Quand les fiches viennent à manquer, le rire est ce qui vient combler le trouble abyssal ouvert par cette mise en regard où s'inscrit la littérature. Il réconcilie le monde du ver blanc et celui du promeneur.

C.P.

Notes

1. Jean-Luc Benoziglio, *Louis Capet, suite et fin*, Paris, Seuil, « Fiction&Cie », 2007.
2. *Louis Capet, suite et fin*, p. 68.
3. *Louis Capet, suite et fin*, p. 26.
4. Jean-Luc Benoziglio, *Peinture avec pistolet*, Paris, Seuil, « Fiction&Cie », 1993.

Pully, retour

Daniel Maggetti

Nous nous sommes rencontrés quelquefois, dans les coulisses de telle ou telle manifestation littéraire à laquelle il était invité, et que j'avais contribué à organiser. Je le lisais depuis longtemps – depuis mes débuts à la rédaction de la revue *Écriture*, dans laquelle Françoise Fornerod rendait compte de chacun de ses romans, ou presque. J'aimais son élégance veinée de tristesse, la qualité de ses propos, d'autant plus incisifs qu'ils étaient rares, son humour à toute épreuve, sa modestie. A Soleure, à Francfort, au Monte Verità, on s'est ainsi croisés, au milieu de collègues, de traducteurs, de critiques: l'occasion ne s'est jamais présentée de devenir plus proches, et nous ne l'avons pas vraiment cherchée. En ce qui me concernait, la cordialité de nos échanges me suffisait, et l'agréable impression que nous pouvions toujours nous parler de plain-pied. Quant à ses livres, il n'avaient acquis que plus de relief à mes yeux après que je l'avais rencontré, tellement j'y retrouvais l'esprit et la «patte» que sa conversation laissait deviner.

En 2010, Jean-Luc Benoziglio a été désigné lauréat du Grand Prix Ramuz – une des distinctions qui, en Suisse romande, possèdent le plus fort pouvoir de consécration. Je faisais partie du jury, et ce choix – unanime – m'avait fait très plaisir: voilà que l'on saluait enfin la valeur d'une œuvre cohérente et originale, qui ne me semblait pas suffisamment connue du public helvétique. A l'approche du jour J – le 13 mars 2010 –, je me réjouissais à l'avance des articles qui ne manqueraient pas de présenter l'écrivain, des applaudissements du public, forcément nombreux, qui assisterait à la cérémonie à l'Octogone de Pully, de la *laudatio* que mon collègue Alain Corbellari allait prononcer, de la réponse – qui serait drôle, il ne pouvait en être autrement – du lauréat. Si les discours ont en effet été à la hauteur de mes attentes, la manifestation en tant que telle, et les échos qu'elle a suscités, ont été dignes d'un roman de Benoziglio, avec son lot d'incidents, de cocasseries et de quiproquos. La presse, non alertée ou peu réactive, n'était pas au rendez-vous: hormis quelques mentions repérables uniquement si on s'était muni d'une loupe, il n'y eut qu'un article, publié... le lendemain de la remise de prix. Nul étonnement, dès lors, à ce que l'assistance fût clairsemée, dans ce théâtre pullièran qui n'en paraissait que plus vide et plus froid. En écoutant le remerciement de Benoziglio, qui demeure à mes yeux un des meilleurs discours de circonstance que j'ai entendus, je me consolais en me disant que son maigre public était composé de connaisseurs à même de mesurer le privilège qu'ils étaient en train de vivre – et surtout, je tentais de me persuader que l'allure presque intime de la manifestation rendrait éminemment sympathique l'apéritif qui suivrait. Las, à la sortie de la

salle, on constata, non sans stupéfaction, que l'apéritif n'était pas là... suite à un couac dans l'organisation. Le héros du jour, fidèle à lui-même, prit la chose avec beaucoup d'humour: on n'ose pas imaginer comment auraient réagi certains de ses confrères, dont la susceptibilité n'est pas un secret. Benoziglio s'amusa, même, de cette situation, et s'accommoda de tout ce qu'on lui fit subir ensuite, puisqu'on l'obligea notamment à rejoindre à pied, à l'autre bout de Pully, le caveau qu'on réussit par miracle à se faire ouvrir, et où on improvisa un rafraîchissement à grand renfort de vin local et de cacahuètes salées. (J'allais ajouter qu'il pleuvait et qu'il faisait froid, mais peut-être que ma mémoire est encline à noircir ce qui n'a pas besoin de l'être.)

De ce Grand Prix Ramuz mémorable, il reste, outre ce souvenir à la fois honteux (à cause des ratés de l'organisation) et chargé d'admiration (devant la bonne humeur de celui qui en était la victime), le très beau texte intitulé «Pully, notes d'un Parisien», véritable morceau de bravoure de Benoziglio, publié dans le bulletin de la Fondation Ramuz qui nous a autorisés à le reprendre dans ce numéro du *Persil*. Ce discours condense magistralement plusieurs des éléments qui font la singularité de son auteur: la figure et le parcours de Ramuz lui servent à la fois d'espaces de projection et de prétextes de mise au point, dans un habile mélange d'humour, de parodie, d'autobiographie et de critique. Grâce à la pâte de ce style qui n'est qu'à lui, d'allusion en association d'idées, Benoziglio réussit à tout faire entrer, ou presque, dans cet hommage (moins paradoxal qu'il n'y paraît) à l'auteur de *Derborence*: les clichés que les Français entretiennent sur les Suisses, et vice-versa; les amis de Ramuz, sa réception critique, sa conception de la langue; Rilke, Claude Simon, Albert Cohen, Perec, Queneau, Umberto Eco et bien d'autres, dont le chanteur Christophe; le collègue Montolivet, Pully dans les années 1950, la rue Boissonnade; et un petit Suisse monté à Paris dans les années 1960, et même ce docteur valaisan qui hante maint autre texte de son fils. Comme si, à l'occasion de ce Grand Prix, Benoziglio s'était livré à une sorte de bilan de sa vie d'écrivain, voire de sa vie tout court, caractérisée par la tension, parfois inconfortable, mais toujours féconde, entre différentes identités, que le pouvoir de la langue parvient à faire exister simultanément – dans un mouvement toujours recommencé. Mais courez-y, ce texte vous attend!

D.M.



Jean-Luc Benoziglio

Pully, notes d'un Parisien

Discours du Grand Prix Ramuz 2010

Et déjà, ayant à peine ouvert la bouche, déjà, en guise si l'on veut d'introduction liminaire, disons que quelque chose ne sonne pas juste puisque le vrai Parisien qu'on prétend être aurait sans doute prononcé non pas : « Pully » mais, plus... chinoisement peut-être, quelque chose comme : « Pu-li » et qu'en dépit de la prononciation locale à ses oreilles mille fois répétée, rien ni personne n'aurait pu l'en faire démordre... Mais ici encore, ici à nouveau, quelque chose ne va pas dans cette sorte d'entrée en matière, car voilà qu'en guise peut-être de *captatio benevolentiae*, figure de rhétorique dont on faisait usage quand Lausanne ne se disait encore ni : « Lôôôzanne » ni : « Looosane » mais : « Lousonna », voilà donc d'emblée, dès les premiers mots, on s'est piégé soi-même, on s'est jeté tête baissée dans l'écueil qu'on s'était pourtant bien jurée aujourd'hui d'éviter à tout prix : l'évocation, c'est-à-dire, de l'inextricable, récurrente, insoluble et, au risque cette fois de faire se froncer quelques sourcils, pour nous très agaçante et stérile querelle opposant de toute éternité aux provincialismes régionaux ce fichu impérialisme à la française. Il n'empêche que l'on croit bien se souvenir avoir un jour cité que, dans son *Journal*, revendiquant à Paris le droit de parler sa langue « maternelle », il regrettait l'oubli de l'expression « esprit-de-vin » qui, il est vrai, signifié, signifiant, Saussure ou non, peut paraître pleine de bouquet, étincelles et vapeurs, qu'il déplorait donc cet abandon au profit du très froid, scientifique et clinique : « alcool éthylique », en quoi il avait d'ailleurs selon nous parfaitement raison. Comme il n'avait pas tort non plus de préférer « cornet » à « poche en papier », ce qui, attendant notre métro sur le quai, nous a fait songer au Cornette Christophe

Rilke et, au passage, rappelé qu'on croyait bien avoir lu quelque part qu'ils avaient tous deux à Sierre, et à des époques bien sûr différentes, habité le même château de Muzot.

Quoi qu'il en soit, Montparnasse nous ayant peut-être, qui sait ?, remémoré Montchoisi, c'est dans la ligne 6 nous menant sur notre théâtre d'opérations que l'on s'est soudain avisé d'avoir pendant des années plusieurs fois par jour emprunté à pied l'avenue qui porte son nom. Comme il s'agissait, à deux pas d'ici dans l'espace, à des lustres d'ici dans le temps, de nous rendre au collège de Champittet, alors sous la férule des chanoines du Grand-Saint-Bernard, on voudrait penser que cette coïncidence déjà nous avait frappé entre son nom, le Valais et la montagne, nous y reviendrons. Mais soyons honnête et reconnaissons que, plus qu'à dissenter sur ce genre de rapprochement, notre curiosité à cette époque consistait surtout, dans le parc de Montolivet que nous longions en chemin, à tenter d'apercevoir, encadrées de bonnes sœurs toutes cornettes au vent, les gracieuses, les virevoltantes, jupes d'uniforme des pensionnaires.

Bringuebalé dans ce même métro, ce qui est peut-être plus propre à secouer les idées qu'à les remettre en place, songeant aussi entre deux stations à la démarche à laquelle on s'apprêtait, on s'est souvenu d'avoir un jour cité son souhait que son style à lui ait celle, démarche donc, de ses personnages. Sans trop nous lancer dans des théories et querelles littéraires qui ne sont peut-être plus aujourd'hui de saison, la justesse d'une telle aspiration nous avait paru renforcer notre sentiment qu'entre « aventure de l'écriture » ou « écriture d'une aventure » la balance se devrait d'être au moins égale.

Utilisés uniquement pour raconter une histoire dont-s'il-vous-plaît-ne-révérons-surtout-pas-la-fin (et si peu pour ce qu'ils représentent en eux-mêmes, leur sonorité par exemple, leur filiation, les associations d'idée qu'ils peuvent susciter, les carrefours qu'ils ouvrent à l'écriture), les mots nous avaient souvent paru semblables à ces figurants de cinéma auxquels, pour donner à la scène un semblant de vie et de naturel, on fait en arrière-plan traverser la rue, acheter un journal au kiosque, pousser un landau, promener leur chien ou hélér un taxi. La bonne volonté de tels figurants n'est pas en cause, ni même le talent du metteur en scène, mais il y a le plus souvent dans de telles attitudes, de telles façons d'être (*Raison d'être?*), quelque chose d'artificiel et de maladroit qui rend presque immédiatement perceptible leur inauthenticité, pour ne pas dire leur fausseté. Et cette irruption ici du 7^e Art, pour imprévue qu'elle soit, ne tombe pas tout à fait hors de notre propos puisque le cinéma (et ouvrant la parenthèse qui n'est peut-être pas le signe typographique que l'on déteste le plus, on pense en particulier à l'un des deux Jean-Luc célèbres : pas le Persécuté, l'autre, et parce que, comme cet autre, on aime bien par-là émailler nos petits travaux de citations tombant plus ou moins bien, nous revient en mémoire l'auteur qui disait de lui-même qu'il se jugeait «notoirement méconnu»...), puisque le cinéma, donc, avec le jazz peut-être, furent pour nous une source d'inspiration au moins aussi importante que l'ont été, pour d'autres, des musiciens plus classiques, ou des peintres comme, citons au hasard, Albert Muret ou Aimé Pache que l'on croit bien se rappeler avoir un jour cité, ou Auberjonois, et à propos de celui-ci, quoique ce ne soit pas le propos – mais quel est donc le propos? –, on se souvient avoir lu qu'ils s'étaient tous deux rencontrés chez Edouard Rod et l'on ne peut s'empêcher de sourire en se rappelant que de mauvaises langues parisiennes avaient surnommé ce dernier l'«Anatole Suisse»...

Mais que reste-t-il de notre résolution de ne pas verser d'huile sur ce feu-là?...

On s'était, donc, dans notre rame, fait tout un cinéma sur la façon dont, une fois sur place, on allait procéder, s'inspirer des lieux pour commencer de telle ou telle manière et, si tout se passait comme prévu, si la matière voulait bien ne pas trop, à la Flaubert, nous résister, trouver le début de la phrase suivante avant même d'avoir fini de rédiger la précédente, de la même façon que («comme quand» aurait-il peut-être écrit, lui, se souciant peu des criaileries académiques) sur un disque très souvent écouté, on peut avoir la sensation, tandis que s'achève une chanson, d'entendre déjà le début de la suivante, tandis que se termine l'*allegro* de percevoir déjà les premières mesures de l'*adagio*...

Mais on aura été mal renseigné car, entre le 22 et le 26 de la rue, le 24 n'existe pas. Ou plus? On croyait pourtant avoir lu qu'après de nombreux déménagements (tous semble-t-il sur la rive gauche, ce qui permettrait entre lui et nous un modeste rapprochement – et aujourd'hui encore c'est tout juste si on ne se munit pas de son passeport pour traverser la Seine et passer sur la rive droite) qu'après, donc, de nombreux changements de domicile, c'est là qu'il s'était le plus longuement établi avant son retour en Suisse en 1914 muni de ce viatique qu'on croit bien avoir un jour cité: «Je dois tout à Paris, je lui dois d'avoir vu mon petit pays d'en dehors et d'au-dessus, c'est-à-dire d'avoir pu me l'inventer.» Quoi qu'il en soit, à l'endroit où aurait dû se trouver ce numéro 24, s'élève aujourd'hui, donnant sur ne sorte de venelle qui, à l'autre extrémité, débouche dans la rue Campagne-Première, un grillage qui ressemble un peu à celui entourant les courts de tennis en ces temps qu'il connut et où l'on y jouait encore en pantalons blancs et jupettes à mi-mollets. Et voilà alors (même si de nos jours une très

ancienne *Voile latine* reprend peut-être quelques couleurs face aux récents déboires d'Alinghi), voilà qui nous fait évoquer un *Besoin de grandeur* que, vaille que vaille, Hingis et Federer sont, depuis, venus largement combler: «Viens te mettre à côté de moi sur la chaise d'arbitre, Martina, c'est bien ton droit: il va y avoir quarante tournois que...», passage presque obligé qu'on jurerait avoir un jour, mais plus scrupuleusement, plus pieusement, cité.

La question, pourtant, n'est pas là et, concernant un pèlerinage et l'inspiration qu'on espérait bien trouver en ces lieux, *Découverte du monde* à notre petite échelle, les choses commencent plutôt mal... Nous est revenu du coup en mémoire que Claude Simon (dont, entre autres, le rapprocherait peut-être l'immuable, le farouche, rôle cyclique que la nature joue dans l'histoire et aussi ce goût commun pour Cézanne, peintre que l'on oubliait de mentionner à l'instant) que Claude Simon, donc, qu'on a eu le plaisir de connaître un peu et de rencontrer quelques fois, nous a un jour confié qu'il avait été heureux, certes (comment ne pas l'être?) de recevoir le Nobel de littérature mais, avait-il ajouté avec un soupir et un sourire, mais pendant les quelques mois qui en avaient précédé à Stockholm l'attribution, le discours, ah!, les difficultés d'élaboration du discours...

En pénétrant dans la rue, on a pourtant lu tout à l'heure, inscrit sur la plaque bleue, le nom de Jean-François Boissonade (1774-1857), sobrement suivi de la profession du personnage: «helléniste». Et l'on a presque dans la même seconde songé à deux choses à la fois, ce qui, par écrit, est hélas impossible à rendre. Songé tout d'abord, sans être autrement superstitieux, que cela pourrait bien, pour notre entreprise, s'avérer un signe encourageant. On croit savoir, en effet, que lui-même était féru de grec, et il nous semble bien aussi avoir un jour cité la phrase où il s'interrogeait sur ce que, né dans le Lavaux, aurait écrit tel grand classique ancien. Songé à cela, donc, et, dans le même temps, pensé qu'«helléniste», rien que ça, «helléniste» en toute simplicité, comme «ébéniste» alors, «fleuriste», «dentiste» ou «caviste» et qu'il fut donc une époque où cela seul suffisait à vous définir et poser votre homme. Nous est à ce moment-là revenue à l'esprit l'histoire du jeune prof enthousiaste tout frais émoulu de l'école normale qui, rêvant à Platon, Sophocle, Euripide, Eschyle, Thucydide, s'adresse à la classe qu'il découvre pour la première fois: «Si je vous dis "le grec", ça vous fait penser à quoi?» Et l'un des élèves: «Fastoche, m'sieur: l'marchand de sandwiches!»

En tout cas, et en de telles circonstances, pas question bien sûr en ce lieu de la moindre plaque commémorative. Et voilà qui nous rappelle qu'à Paris, devant l'hôpital Pompidou, une esplanade porte le nom et les dates d'Albert Cohen avec cette fois sur la plaque la mention: «Ecrivain suisse d'expression française». «Ah les braves gens!» n'a-t-on pu s'empêcher de nous dire à propos de ceux avec lesquels nous fêtons aussi le 14 juillet, «ah les braves gens! et, décidément, on ne les changera jamais»... Et pourquoi pas alors, tant qu'à faire, inventer le sous-genre: «Ecrivain français d'expression suisse»? Et puis on s'est souvenu qu'il y a une dizaine d'années, quand cette même Suisse avait été invitée d'honneur à la Foire du livre de Francfort (et c'était dans les bacs et sur les présentoirs des centaines et des centaines d'auteurs, tous leurs livres, au nom d'une neutralité peut-être à peine... nivelante ou réductrice, emballés sous un identique, démocratique, papier kraft et, s'incluant bien entendu soi-même dans cette fort délicate question, on s'était demandé si pour un petit pays ça ne faisait peut-être pas beaucoup d'écrivains quand même et puis une situation en amenant une autre, une citation également, on s'était demandé si pour un petit pays ça ne faisait peut-être pas beaucoup d'écrivains quand même

et puis une situation en amenant une autre, une citation également, on s'était rappelé Montaigne dans ses *Essais* écrivant déjà que «l'escrivallerie semble être quelque symptôme d'un siècle débordé...») qu'à cette Foire de Francfort, donc, la plaquette suisse fédérale officielle, dans sa notice bio-bibliographique faisait de nous, peut-être parce que depuis si longtemps nous avons rendu notre fusil d'assaut à l'arsenal de Morges, le récipiendaire du Prix Médicis étranger, récompense qui, chacun le sait, en plus d'un roman écrit en français, distingue la traduction d'un livre venu d'une autre langue. Et c'était comme si, alors, sur la page du titre avait été inscrit à notre sujet : «Roman traduit du suisse français (et, entre parenthèse, "vaudois", par exemple, ou "valaisan" ou "fribourgeois") par M. X ou M^{me} Y». Pour la petite histoire, c'est Umberto Eco qui, ce prix «étranger», l'avait obtenu cette année-là pour la traduction du *Nom de la rose* et voici qu'à nouveau tout s'accélère, se précipite et s'embrouille dans les rapprochements qui nous saisissent sur ce bout de trottoir. On s'interrogeait à l'instant sur la définition et la pérennité du statut d'écrivain et voilà qu'on se souvient que le même Eco dans un essai récent intitulé *N'espérez pas vous débarrasser des livres* remarque que, dans sa *Poétique*, Aristote, parmi ses illustres contemporains ou prédécesseurs, ne mentionne jamais ni Euripide, ni Sophocle ni Eschyle...

Alors, emporté par la foule qui s'élance et qui danse (et l'on n'a pas pu s'empêcher, c'est ainsi, on l'aura compris, que l'on fonctionne, de songer dans la foulée à la célèbre chanson de Piaf et à celle qui, sur le disque, lui succédait, et c'était *Les Trois Cloches* qu'aujourd'hui encore on ne peut entendre sans un

petit frisson et voyez, voyez comme sont les choses et voyez comme elles vont, on s'est alors, et alors seulement souvenu (confirmant une fois de plus que ce n'est pour nous qu'en écrivant que quelque chose se produit, au sens propre comme au figuré) que Gilles avait vécu dans cette rue Campagne-Première que l'on mentionnait à l'instant et que, comme Auberjonois en avait été le décorateur, il avait été le premier diable de l'*Histoire du soldat*, alors, emporté par les badauds, on a fait sur le trottoir quelques pas indécis et voilà qu'au n°12 de cette même rue Boissonade qui nous posait tant de problèmes on est tombé sur une plaque indiquant qu'ici se trouvait le local du Club alpin français, section Ile de France (*non è ben trovato: è vero*) et, dans la vitrine, une affichette offrait aux adhérents «un accès préférentiel sur les murs d'escalade de Paris et de la région parisienne» et devant cette montagne en quelque sorte au petit pied, cette montagne, comment dire? de neige artificielle, cette patinoire au Qatar, cette piste de ski à Tombouctou, on a décidé de faire fi de toute référence chronologique, de toute vérité historique ou littéraire et de se référer au fameux «mentir vrai» romanesque pour inventer que c'était là, sortant de chez lui, aussi loin qu'il était possible des «glaciers sublimes» dont on croit bien

avoir un jour cité à quel point il détestait le spiritualisme de bazar, c'est là qu'en proie à on ne sait trop quel *Heimweh* ou *Sehnsucht* (comme jamais il ne l'aurait dit, écrit ou peut-être même pensé) il aurait trouvé l'inspiration pour *Farinet* ou *La Grande Peur* ou *Derborence* ou tant d'autres livres.

Non sans une certaine mélancolie, voici qui nous a alors ramené à cette photographie prise dans le parc de l'hôpital psychiatrique de Malévoz à Monthey, ville valaisanne qui n'est peut-être pas la plus montagnarde de toutes et où l'on a été longtemps partagé entre le sec riz oriental paternel et, choses les plus «braves» comme on a un jour cité qu'il aimait à les nommer, le succulent rizotto à l'italienne et sa montagne de parmesan que mijotait notre grand-mère maternelle. *Sur le document, ils se tiennent tous deux côte à côte, un peu figés, un peu guindés, comme c'était souvent le cas lorsque les photos (pour ne pas dire... daguerréotypes) avaient encore ce format timbre-poste, aux bords dentelés et à la couleur bistre.* Quelques dames les entourent dont le papillonnement général, l'habillement aussi, le chapeutage en particulier, peuvent

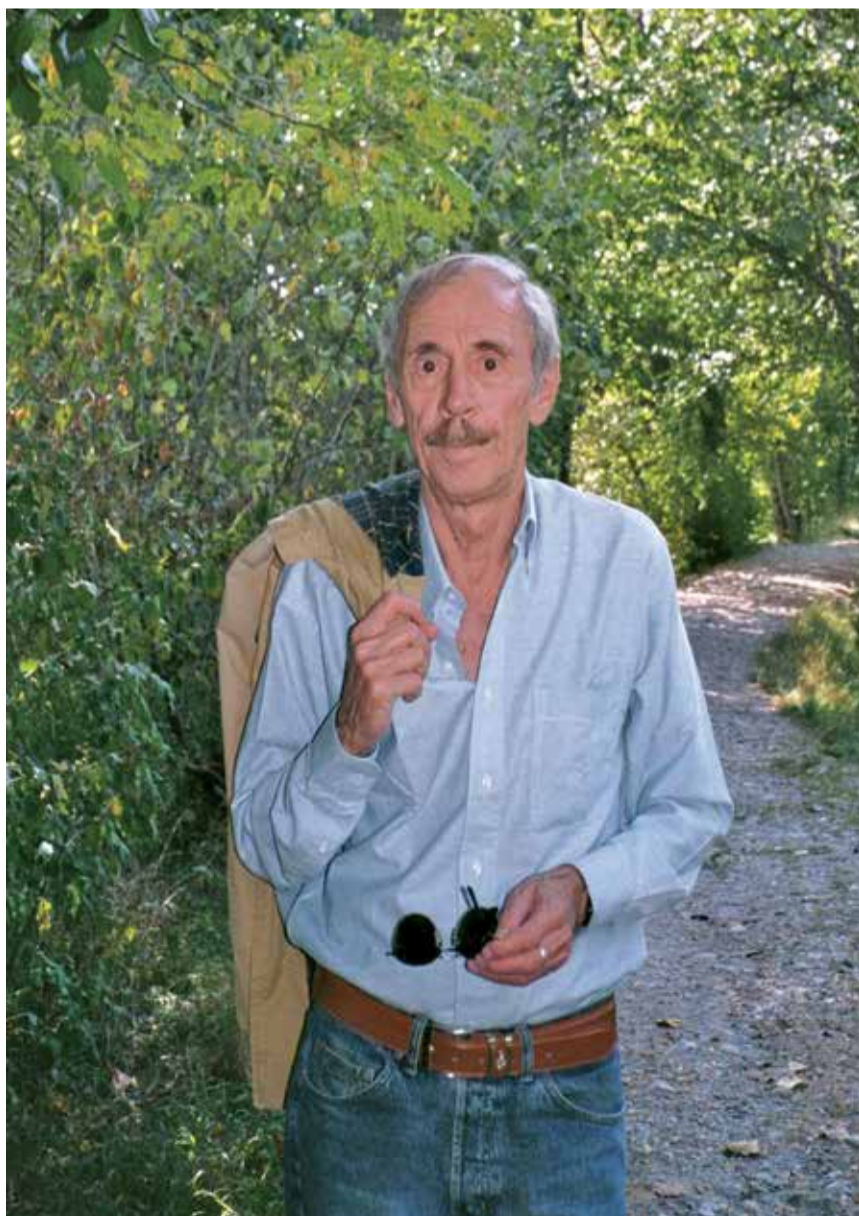


faire penser qu'elles appartiennent à la bonne bourgeoisie locale et tout ceci serait sans le moindre intérêt si l'on ne croyait se souvenir que ce petit document a inspiré un passage de notre tout premier roman et peut-être bien aussi le titre de son dernier chapitre: *Adieu à beaucoup de personnages*. Mais pour se montrer tout à fait franc et ne pas tomber dans la flagornerie, peut-être au moins autant qu'un coup de chapeau à l'auteur s'agissait-il, pour le plaisir, de citer ce qui est pour nous l'un des plus beaux titres de la littérature contemporaine.

De tels titres, et parce que dans une tradition qui va de Rabelais à Perec en passant par Laurence Sterne, Roussel, Joyce et Queneau, on apprécie beaucoup les listes et les énumérations, on pourrait en mentionner de nombreux autres mais, craignant de lasser votre patience, on s'en abstiendra et se contentera de relever qu'un même titre (la belle découverte!) peut recouvrir des réalités bien différentes et qu'autant de paysages autant de source d'inspiration, puisque la scène en ce qui nous concerne ne se déroulait pas à Sasseneire, par exemple, ni aux Ormonts mais, beaucoup plus au niveau de la mer, sur une île de Méditerranée où nos personnages, beckettians sans le savoir, attendaient un autocar qui n'en finissait pas de ne pas arriver. A l'autre extrémité de cette chaîne, une bonne douzaine de livres et quelque trente ans plus tard, on notera que ce n'est peut-être pas non plus pure coïncidence si, dans notre tout dernier roman paru, Aline est le prénom que porte l'une des... héroïnes. De toute façon, s'il y avait là un clin d'œil, il fut presque complètement perdu puisque, suisses comme français, la plupart des commentateurs mentionnant ce fait n'y virent qu'une allusion à une chanson («et j'ai crié Aline pour qu'elle revienne») qui, il y a quelques années, avait eu son heure de gloire...

Dédicace sans doute rédigée le même jour où a été prise la photo, sur la page de garde des *Circonstances de la vie* (Librairie Académique Perrin, 1907), de cette écriture carrée (au propre comme, peut-être, au figuré), presque cunéiforme, qui était la sienne, on lit encore aujourd'hui (*scripta manent*, certes, mais, dans le même roman n'a-t-il pas aussi écrit, mais ne croit-on pas avoir un jour également cité: «C'est à cause que tout doit finir que tout est si beau?»), on lit donc, datée du 14 juillet 1938, la dédicace suivante: «Au docteur Nissim Beno avec son meilleur hommage». Bien qu'une fois de plus la question ne soit pas là, on ne peut s'empêcher de songer, l'exil, l'émigration, l'acculturation, l'assimilation, l'antisémitisme peut-être aussi, l'apocope tout bêtement, ces sortes de choses, que le véritable prénom dudit docteur était en fait Nissim et son patronyme d'origine Benoziglio, de «Ben», «fils de», et d'«Ouziel», croit-on savoir, nom d'un oncle de Moïse, comme on le lit entre autres dans *Exode* (6:18), et comme, peut-être, lui à qui, Dieu sait!, la Bible n'était pas étrangère, il l'avait appris à l'École du dimanche...

Mais, se souvenant à cet instant qu'on rapporte à quel point il s'est toujours montré discret, pour ne pas dire secret, sur tout ce qui touchait à sa vie privée (La Muette n'est pas seulement le nom d'une station de métro à Paris...), faisant aussi le rapprochement avec le *Contre Sainte-Beuve*, parce qu'il est difficile dans ce genre de communication de ne pas citer Proust au moins une fois, on se rappelle dans la foulée avoir lu un jour sous la plume de l'auteure canadienne Margaret Atwood que s'intéresser à la vie d'une écri-



vaine ou d'un écrivain parce que l'on apprécie son œuvre c'est un peu comme s'intéresser à une oie ou à un canard parce que l'on aime le foie gras, et à propos de canard et parce que l'on ne déteste pas ce genre sous-lacien de jeu sur les mots, on a pensé en la lisant que, tiens !. en supprimant deux lettres à Margaret c'est «magret» que l'on obtiendrait...

Et ça encore, alors, quand même, ça encore, alors, qu'il faut ajouter pour terminer, quitte à se contredire et pour nous faire pardonner ce que cette dernière boutade pourrait avoir d'exagéré ou de provocant, afin d'illustrer aussi ce que Conrad ou Faulkner, on ne sait plus, appelait le «*delayed decoding*», quelque chose comme le «*décodage retardé*» ou la «*révélation différée*», ça :

On était peu avant Mai 68 et, chez l'un des éditeurs où, bien avant d'avoir soi-même publié quoi que ce soit, on avait pris nos toutes premières fonctions de modeste stagiaire, deux ouvrages, entre autres, étaient en préparation. D'une part les *Œuvres complètes* de Jean Paulhan, grise éminence *N.R.F.* dont nous ignorions à l'époque à peu près tout de leurs Correspondances à tous deux et à tous les sens du terme et, d'autre part, un *Dictionnaire de citations françaises* à propos duquel, peu avant sa parution, nous avons eu l'occasion de consulter la liste des auteurs retenus et de nous apercevoir qu'entre Radiguet et Rapin, Nicolas (poète du XVI^e siècle), il n'y avait rien ni personne. Alors, timidement mais fermement, j'ai suggéré son nom, et on m'a dit «Qui?», alors, sans chauvinisme, mais avec la conscience aiguë de quelque erreur ou injustice littéraire, j'ai dit et redit son nom, articulant nettement les deux syllabes, et s'est enfin dissipée la perplexité qui, devant mon éclat, s'était peinte sur le visage de mes interlocuteurs et on m'a dit «Ah ! Ramuze tu veux dire?», et j'ai dit, agacé (mais ne reprenons pas la polémique...) d'être contraint, pour défendre quelqu'un, de devoir écorcher un peu son nom et j'ai dit «Oui, bon, si vous voulez...» Et on a bien voulu nous concéder qu'en effet, on pourrait pourquoi pas?, l'ajouter aux auteurs déjà retenus. Et s'est passé ce qui devait se passer, et le p'tit Suisse de service a été bombardé régional de l'étape et, comme souvent dans ce métier, le bon à tirer était pour hier et à l'imprimerie tournaient déjà les rotatives, et on possédait à l'époque les vingt et quelque tomes de l'édition Mermod, et on a eu, quoi?, trois jours, une semaine au plus, pour censément tout lire ou relire et choisir les quelques citations qu'on voulait bien dans ce dictionnaire lui consacrer... Extraite du *Journal* en date, comme le temps passe, du 7 décembre 1911: «On me demande pourquoi je vis à Paris. Je réponds: Je vis à Paris parce que dans mon pays je serais isolé et ici je suis solitaire» est l'une de celles, même si on ne la reprendrait pas entièrement à notre compte, que nous n'avons jamais oubliée, comme nous est toujours resté en mémoire et prend aujourd'hui, devant vous, la dimension que vous devinerez, le fait que ce soit en une telle occasion que pour la première fois en France (en caractères certes proportionnels à notre collaboration à cet ouvrage, c'est-à-dire minuscules...) notre patronyme est apparu dans un ouvrage imprimé, pour de notre mieux tenter de faire reconnaître et d'illustrer son nom à lui: Ramuz, Charles Ferdinand.

Jean-Luc Benoziglio

Photo de la page 28 : vue de Paris depuis l'appartement de Jean-Luc Benoziglio, rue d'Ouessant 8, photo prise par l'auteur, Fonds Jean-Luc Benoziglio, Archives littéraires suisses, Bibliothèque nationale suisse, Berne.

<<<

Jean-Luc Benoziglio, collection Laurence Krafft.

Beno au miroir de ses archives

Humour, mémoire et modestie

Fabien Dubosson

Il semble entendu que l'archiviste n'est pas une figure romanesque. Des gestes trop consciencieux, amortis par la prudence professionnelle, et qui ne s'accordent qu'avec sa démarche feutrée; une silhouette discrète parmi les rayonnages infinis et monotones, au service de la Mémoire et d'autres noms à majuscule, un peu couverts de poussière noble – comme on parle, pour la vigne, de pourriture noble; le patient et minutieux travail de classement d'un entomologiste des textes, qui répertorie les moirures manuscrites comment autant de troublants élytres: voilà qui ne devrait pas fournir matière à grandes péripéties, et encore moins à digression.

Il arrive pourtant à l'archiviste de ces aventures minuscules qui lui donnent l'envie de se prendre pour un personnage de roman – ou plus précisément: pour un personnage benoziglien. Quand par exemple il découvre, pour la première fois, les archives de l'auteur de *Cabinet portrait*, déposées dans la respectable institution fédérale pour laquelle il travaille, il ne peut tout à fait résister à l'attrait de ce transfert et aux vertiges de la mise en abyme – matière, il s'en doute, à de multiples et onéreuses séances de psychanalyse. Il succombe là à son bovarysme intermittent – mal sourd de l'archiviste, et hélas jamais répertorié dans les maladies professionnelles. Et pourtant, dans notre cas précis, il pourrait se croire soudain le surgeon fictionnel d'un texte inédit de Benoziglio, où celui-ci se serait représenté en narrateur post-mortem surgissant d'un empilement de boîtes d'archives comme un éfrit malicieux, pour enrôler dans un vaudeville chaplinesque son serviteur confédéral. Mais livré à ces rêveries, ce dernier n'oublie pas que l'ironie benoziglienne – l'une des meilleures prophylaxies contemporaines contre la Littérature avec sa grande aile – aurait tôt fait de renverser son petit château de cartes mentales. L'éfrit dissiperait bien vite ces nuées divagantes, pour aussitôt retourner dans son fragile coffre des *Mille et Une Nuits*.

A défaut donc de fantasmagorie, c'est cette ironie qui saisira le bienveillant catalogueur au moment de dépouiller, avec application et un peu de terreur sacrée, les archives d'écrivain de Benoziglio. Ironie du geste archivistique qui, devant ces quelques cartons où se résumant à la fois une vie et une création, fait inmanquablement écho aux affres du déménagement décrites par l'auteur dans plusieurs de ses récits, et notamment dans *Cabinet portrait*. Dans ce dernier texte, le narrateur rappelait, avec un sourire où affleurerait le dépit, qu'une existence entière peut parfois se réduire à quelques traces pour le moins dérisoires: celles laissées, entre autres, par un mobilier devenu spectral dans une pièce vidée de tout contenu. L'archiviste lui aussi, littéralement et à sa manière, fait et défait les cartons, et ce qu'il découvre à l'état brut cause parfois un désarroi assez semblable à celui qu'éprouve le narrateur benoziglien dans les déménagements sans ménagement. En effet – et la comparaison est prosaïque à dessein – l'archive ne se distingue pas toujours des marques d'appui laissées, sur une moquette élimée, par le vieux canapé familial, embarqué vers un exil incertain. Face aux livres aimés, elle paraît à la fois trop contingente et trop indicielle, comme les marques de ladite moquette, et trouée en outre de béances multiples, comme sans doute le vieux canapé. Elle reste ainsi un peu court quand elle veut rendre sensible, à elle seule, le magnétisme d'une œuvre. En même temps – et c'est sa consolation – ce sont ces lacunes mêmes qui justifient la tâche de l'archiviste, son patient travail de régénération, de revivification de ce qui semblerait, autrement, lettre morte. Paradoxalement, ce travail peut s'appuyer sur la modestie même des monuments mémoriels qu'il a parfois à disposition: les plus révélateurs sont souvent les plus humbles, les plus discrets, les plus retranchés dans leur mutisme apparent, qui est en fait un mode constitutif de leur ironie. Il est donc temps d'en venir enfin à ces témoins, car

tout ce préambule se veut un prétexte pour passer en revue quelques pièces particulièrement significatives du fonds Benoziglio, et pour retraduire si possible l'émotion qu'elles ont causée chez celui qui a eu la chance de les redécouvrir.

S'il fallait attribuer une devise à cette œuvre, sans doute trouverait-elle à se formuler dans ces deux mots peu souvent appariés: humour et mémoire. Une bannière faussement paradoxale sous laquelle peuvent aussi se placer les archives de l'écrivain. Nombre d'objets et de documents personnels trahissent, bien entendu, la volonté de garder trace d'un passé labile. Celui d'abord d'un auteur suisse qui a choisi, en s'installant à Paris, la prise de distance salvatrice avec les lieux de naissance et de formation, mais qui, dans le déracinement volontaire, conserve les preuves ténues – un permis de conduire, un diplôme, quelques photographies d'enfance et d'adolescence – d'une vie passée quelques années loin des bords de la Seine. Il y a ensuite le passé familial, notamment celui du père, Nissim, né à Andrinople dans l'Empire ottoman, et devenu médecin-psychiatre en chef dans une petite ville du Valais. Ce passé paternel n'a cessé de solliciter chez le fils un patient travail généalogique, autour d'une origine longtemps occultée, comme le montre encore une fois *Cabinet portrait*. Or, les archives comptent de nombreuses photos de ce père énigmatique, prises à différentes étapes de sa vie: de l'enfant en tenue du dimanche près de son propre père coiffé du fez officiel, à l'élégant étudiant en médecine en blouse blanche, et jusqu'au psychiatre au doux sourire ironique des années 1950, dont la silhouette un peu voûtée se détache sur des paysages alpestres. Autant de photos qui scandent muettement le roman paternel, et révèlent un parcours sinueux, marqué lui aussi par les aléas historiques et géographiques. En témoignent d'ailleurs le passeport turc de Nissim, délivré par «Sa Majesté impériale le

Sultan» et constellé de cachets douaniers, et son acte de naturalisation, lui conférant, au milieu des années 1930, le statut de «citoyen valaisan». Si la mémoire familiale et les documents qui l'étayaient laissent parfois apparaître, en filigrane, les douleurs de l'exil – et ceux de tous les exils, souvent tragiques, du XX^e siècle, dont cette mémoire serait l'écho atténué, car somme toute heureux –, elle n'est jamais exprimée pesamment chez Benoziglio, qui préfère la distance de l'humour – juif, comme il tient à le préciser – aux plaintes attendues.

Cet humour se confond sans doute avec la politesse du désespoir, mais il montre aussi un sens aigu du burlesque latent recélé en chaque chose. Dans les récits benozigliens, le monde matériel résiste plus souvent qu'à son tour : à l'instar de ces coriaces pots de peinture jaune que le narrateur de *Tableaux d'une ex* ne parvient à ouvrir qu'à force de simagrées humiliantes, et après maintes mini-catastrophes, tel un Buster Keaton du Ripolin. Il en va un peu de même pour les objets d'archives, qui résistent aux reconstructions de la mémoire individuelle, aux réappropriations, pour tout dire au langage, en persistant un peu trop dans leur être-en-soi mutique. Et cependant avec quelque chose de vaguement narquois dans leur allure, dans leur orgueil de choses, comme si elles souriaient du tour pendable qu'elles préméditaient contre la mémoire. Il s'agira alors moins de jouer au plus malin avec elles, de redoubler d'ironie à leur égard – que d'être à l'écoute de leurs bonnes blagues, ou plutôt du triste murmure qui en constitue la note de fond.

Le burlesque benoziglien est la conscience aiguë de ce qui, dans le quotidien le plus prosaïque, fait obstacle à nos affabulations narcissiques ; il est un rappel souvent caustique de nos petits défaites accumulées, qui constituent peut-être l'essentiel de notre condition d'homme – mais sans que l'écrivain laisse jamais la grandiloquence se mêler à ces dramacules. Benoziglio n'aime pas la pose et l'esbrouffe de l'écrivain, et sa modestie a su en conjurer les tentations. Ses archives témoignent qu'il n'a jamais cherché à jouer à l'écrivain plus qu'il ne faut, à participer avec trop de sérieux à sa mythologie convenue. Certes, on y trouve quelques insignes de la profession : les lunettes de travail, l'inévitable machine à écrire, les paquets de clopes avidement consommées, et Alfred Jarry en «Pléiade». Mais ce sont là les modestes auxiliaires d'un écrivain-artisan, qui fuit la singularisation forcée et les forfanteries de l'inspiré. Même la pipe, symbole du méditatif qui écrit, et qu'il arbora un temps sur les quatrièmes de couverture, ne paraît chez lui qu'un prolongement du malicieux jouet d'enfant qu'il porte en bouche sur certaines photos de prime ado-

lescence : Beno serait-il, au fond, devenu écrivain pour afficher avec plus de légitimité cet attribut incandescent, ce calumet de la paix des verts pâturages enfantins ?

Chez Benoziglio, c'est Paris même qui perd de sa superbe, alors qu'il s'agit, par excellence, du lieu où devenir «grantécrivain». La Ville Lumière matérialise pour lui un lieu de retrait et d'effacement – où être solitaire, mais non isolé, comme il le précisa lors d'un entretien télévisé. Ce n'est plus la ville balzacienne à laquelle on lance des défis depuis les cimetières haut perchés, mais un prolongement presque anecdotique du lieu de travail. On trouve dans les archives de l'écrivain quelques photos de Paris, prises du balcon de son appartement du XV^e arrondissement, qui prouvent ce déplacement : la capitale y est à la fois banale et intrigante, un morceau de la perspective visible depuis l'écritoire ; elle est, en quelque sorte, un objet de plus dans le giron de l'écrivain, et presque aussi modeste qu'un taille-crayon. Prise en photo depuis le même discret belvédère, la tour Eiffel ne paraît qu'une grue parmi d'autres – une grue un peu plus fin-de-siècle que les autres, et qui fait la maligne –, dans un ciel traversé par les avions indifférents, et qui tracent pourtant l'épure d'un Mondrian.

D'autres objets, dans ces archives, attirent l'attention par la même conjointure de modestie et d'ironie. Deux petits soldats de plomb et de plastique – l'un suisse, marchant au pas cadencé, l'autre américain, arme au poing et sur ses gardes – font ainsi escorte à la figurine qui illustre la couverture de *Peinture avec pistolet* : dérisoires jouets en apparence, mais qui rappellent toutefois qu'on n'a jamais été dupe des guerres apprivoisées de l'enfance, et des refoulements plus tardifs qu'elles autorisent. L'œuvre elle-même, en son laboratoire, déjoue les solennités de l'acte créateur. Les manuscrits relèvent du brouillon permanent, du «brouillonement» : d'un chaos de notations au crayon papier – citations d'auteur, essais de titres, notules sur les personnages – et couchées sur des paperolles de feuilles déchirées, naissent miraculeusement la fiction, le roman, le livre. Les «exemplaires de travail» réutilisent les premiers tirages des romans pour les étoffer d'une documentation personnelle : entre les feuillets sont glissées photos, coupures de journal, recensions, qui serviront – qui sait ? – à relancer le processus créatif pour de nouvelles fictions. Bref, l'avant-texte obéit à un recyclage continu, et semble suivre ce principe anti-lavoisien : rien ne se perd, tout se crée. Mais surtout, ne jamais sacrifier le texte : au revers d'un projet de titre pour le roman à venir ou d'une description, il n'est pas rare de lire la liste des courses et l'heure du relevé EDF.

A l'appui de ces noces de l'ironie et de la modestie, il faudrait enfin citer tous les documents qui, dans ce fonds, illustrent chez Benoziglio la patiente (auto-)ethnologie d'*homo turisticus* – retraduction en mode mineur et burlesque des mésaventures subies par des pèlerins beaucoup moins volontaires. A l'image de ses personnages, l'écrivain, là encore, est un arpenteur modeste, contempteur certes, dans ses romans, des dérives du tourisme et de ses cocasseries plus ou moins supportables, mais qui ne regrette pas pour autant le Grand Tour. Beno avait encore besoin de cartes : celles des villes où on l'invitait ; celles de quelques lieux magnétiques : la Suisse malgré tout, et l'Orient, de l'Égypte à Israël – vieux tropisme d'écrivain dira-t-on, mais qui chez lui ne pouvait manquer de se doubler d'une quête personnelle. Un Orient qui, sitôt découvert, se révèle d'ailleurs aussi banal que la rue d'en face : les tours du Caire ne sont, à tout prendre et comme le montre une photo prise sur place, pas très différentes de celles du XV^e arrondissement. Enfin, si Beno aime la Grèce, ce n'est pas celle, embaumée comme une momie, du génie des lieux antiques, mais la Grèce des petites maisons ombragées, rêveuses et un peu malcommodes, celle des îles où chaque promenade peut se muer en minuscule déroute. Une Grèce qui ne s'approche qu'avec une méthode Assimil, culottée par les années de pratique, et que rythment les chansons populaires du rebétiko, dont l'écrivain possédait une petite collection de 45 tours. D'ailleurs, Beno aurait pu être un nom de chanteur grec – de bluesman du Pirée : il en avait aussi, un peu, la dégaine mélancolique.

On l'a compris, les archives de Beno, comme ses romans, refusent le spectaculaire des mots à majuscule, même ceux de la Mémoire et de l'Œuvre, tous les clichés pesants de la grande culture, fût-elle lettrée. Mais c'est précisément par là qu'il nous est un romancier précieux dans le paysage littéraire contemporain : refusant aussi bien le prosaïsme desséchant que les manifestes emphatiques, mais avec un goût de l'expérimentation scripturale qui fait toujours bon ménage avec l'humour, Beno a tout de l'agitateur modeste – de l'agitateur par modestie –, et par là d'autant plus radical : un Bartleby lémanique, explorant sur les toits de Paris les potentialités subversives du préférer ne pas.

Fabien Dubosson

Archives littéraires suisses,
Bibliothèque nationale suisse, Berne

A) Il allait, à se fesa
 à lui, fapfame, toniwant,
 Metamora, abettere le roi de
^{pique}
~~Coeur~~ qu'il tenait en cave
 entre le parca et l'index⁰⁰⁰

Il allait, imprimant à la
 carte de rapides ascillets
 de gawac à droite, come
 un, sûr de son cap et
 d'avance sevant son
 trianple 4.3.03

quand s'ouvrit la porte
 de l'Arberge (cf. C: 000)

* Il allait, ds. un geste où
 non sentit le trandat de sa
 main vers son amb-bred fast*

>>>

Relire Cabinet portrait

Françoise Fornerod

On devrait toujours relire les livres qu'on avait aimés. L'impression, devenue floue comme les visages sur les vieilles photos de famille, laissait le souvenir d'une tonalité dans laquelle se fondaient les réminiscences d'autres ouvrages lus plus tard. Si l'œuvre n'a pas changé, les modes littéraires et les goûts artistiques ont évolué, ce qui permet de mesurer son originalité. Par ailleurs, les tribulations de l'existence ont apporté au lecteur un regard plus critique et plus nuancé.

Oui, il faut avoir passé par des déménagements successifs pour comprendre le sentiment d'arrachement du narrateur, ses doutes face à l'impéritie des transporteurs, son inquiétude quant aux dimensions de ses bibliothèques, son déchirement à devoir se séparer de certains objets et, finalement, son soulagement exténué à partager un verre et des plaisanteries douteuses avec des forts-à-bras cachant de surprenantes délicatesses sous leurs rudes dehors. Rétrospectivement, le lecteur s'identifie au personnage et se délecte de cette mise à distance par l'humour qui, seul, s'avère capable de traverser les hauts et surtout les bas de ces tsunamis existentiels que sont les changements de domicile.

Oui, il faut avoir vécu les séparations successives que la vie inflige pour souffrir, comme le paumé de l'histoire, de n'avoir pas su dire à temps ce qui était essentiel dans la relation aux autres, de n'avoir pas interrogé le père pour percer les secrets de famille au moment où il aurait encore pu répondre. On est toujours en retard d'une question, d'une parole de sympathie, d'un geste de tendresse.

En relisant la notice faite pour *Écriture* au moment de la parution du livre, je me rends compte que j'avais été sensible à la drôlerie de certaines situations, au jeu de mots, à cet humour juif dont le narrateur lui-même sourit, à cette manière de mettre en rapport les minuscules conflits de voisinage avec les guerres de l'Histoire – thème récurrent dans l'œuvre de Jean-Luc Benoziglio – à cet art de mêler des

éléments autobiographiques à l'histoire du personnage, de camoufler le désespoir sous l'ironie. J'avais trouvé un plaisir tout intellectuel aux tribulations de cet intello marginal.

Une génération plus tard, tout fait écho, la fiction se nourrit du reflet de mon vécu, mon moi perd son originalité pour devenir, à travers le roman, parcelle de l'expérience universelle. La qualité particulière de l'écriture mêlant le familier et le raffiné, que les ouvrages ultérieurs ont confirmée, met le romancier au rang de ces libérateurs du récit qui ont marqué la fin du siècle dernier.

Se mêlent à ces réflexions deux souvenirs de rencontres. La première aux Journées littéraires de Soleure, où Jean-Luc Benoziglio avait été invité. Je devais l'attendre sur le quai et l'installer dans son hôtel. M'avaient frappée tout de suite la courtoisie de l'homme, sa modestie, peut-être une certaine timidité en même temps que sa disponibilité au dialogue. La seconde au moment de la parution de la nouvelle traduction de la Bible: l'écrivain avait été invité à la librairie de l'Ale pour parler de sa collaboration à cette entreprise de décapage. Nous nous étions rendus à la manifestation, dont l'intérêt me paraissait susceptible de réunir un nombreux public, pour nous y retrouver quatre membres de l'Église vaudoise et trois laïcs dans un huis clos où l'auteur s'était expliqué sur les défis de l'entre-

prise et avait lu quelques extraits de sa traduction. La froide politesse de l'écoute m'avait fait comprendre que l'on ne touche pas à certains textes...

Oui, il faut relire les livres qu'on a aimés, « de peur que vienne l'oubli »...

FF.



Rencontre avec l'adepte de la chaussette unique

Dominique Brand

L'histoire avait commencé il y a fort longtemps. La première rencontre remonte aux années quatre-vingt, à la sortie de *Cabinet portrait*. Une délicieuse lecture qu'on avait partagée avec quelques compagnons d'université. On avait même fait découvrir Benoziglio à l'occasion d'un séminaire de l'Université de Lausanne consacré à l'ironie dans la littérature. Vu l'intitulé du cours, on avait proposé *Cabinet portrait*, bien évidemment inconnu de l'Alma Mater, un écrivain vivant, vous pensez! Pas si sûr, du reste, que l'ironie soit la fibre de Benoziglio, dit Beno, mais tant qu'à passer du temps à traquer une hypothétique ironie chez quelques auteurs, autant le faire en compagnie de cet écrivain d'origine romande, le rire serait garanti.

Puis, au fond, il y avait quand même un questionnement, entre nous, copains d'étude, c'était de se poser la question de l'humour dans la littérature. On avait d'autorité redéfini le cadre du séminaire, histoire d'y inscrire le malicieux Beno qui manipule avec excellence ce registre, tout au moins celui qu'on qualifie de noir.

La deuxième rencontre, quant à elle, fut réelle. A Morges, en 2009, Jean-Luc Benoziglio est venu parler aux jeunes étudiants du gymnase de son presque récent *Louis Capet, suite et fin*. J'avais envie d'une lecture d'auteur romand, je tenais à faire découvrir des chemins peu balisés aux élèves, et de me demander si cet humour singulier aurait un impact sur de jeunes lecteurs. J'ai eu rapidement la réponse. Certains d'entre eux se sont rendus à La Librairie (l'unique de Morges) pour acheter d'autres titres, ce que m'a confié Sylviane quelques jours plus tard. Donc tout va bien, ils ont mordu à l'hameçon, je vais pouvoir dévoiler la suite de mon projet, faire venir l'écrivain grâce à la complicité de la radio romande. Et d'inviter mes jeunes étudiants de se faire à l'idée qu'ils passeraient à la radio pour parler d'un roman.

Quelques regards inquiets me sont lancés. Pas rassurés du tout. L'idée ne les enchante guère. Toutefois le temps n'est pas à la négociation, les démarches sont déjà entreprises. Au fond, j'étais sûr que cette aventure allait leur plaire et que, très vite, ils se prendraient au jeu. Il est de bon ton, à l'adolescence, de faire sentir un peu de réticence à la nouveauté. L'avenir m'a donné raison, ils ont lu avec appétit et n'ont

pas regimbé à poser leurs questions à l'auteur le moment venu.

Pour moi, au-delà d'un peu d'administration, il y avait aussi un rendez-vous inquiétant avec Benoziglio. J'appréciais énormément l'écrivain, son style, ses romans, alors le rencontrer... c'est une dimension redoutable que je devais aussi moi-même affronter. On ne voudrait pas être déçu, ni décevoir non plus. Les premiers échanges de courriels ont été courtois, reste à affronter LA RENCONTRE avec l'homme.

Elle a eu lieu devant la gare de Morges en compagnie de Louis-Philippe Ruffy qui avait déjà eu par le passé la possibilité de rencontrer l'auteur à l'occasion de la réception d'un des nombreux prix littéraires récoltés pour l'un des quatorze ouvrages publiés au cours de sa carrière. A deux pour l'accueillir, je serai tout à mon aise pour l'observer attentivement.

Nous l'attendons donc. Son train arrive. Je n'avais aucun portrait de Benoziglio, je ne l'avais jamais imaginé. Je ne sais pas vous, mais moi, je me fais des portraits des personnages de roman et je ne me préoccupe pas du portrait de l'auteur. Comme Louis-Philippe l'a rencontré, le souci de le reconnaître est balayé. Et quand l'homme de radio s'agite, je me retourne et je rencontre l'écrivain. Un visage tout rond, assez grand de taille, l'œil, tout rond aussi, comme un objectif grand angulaire. A croire qu'il capte tous les environs d'un seul coup d'œil. Nous nous serrons la main, rapides échanges de propos sur le voyage, nous montons tous les trois dans la voiture de la radio et prenons la route pour le gymnase sur les hauts de la ville.

Enthousiasmé par cette nouvelle expérience, j'évoque mes étudiants avec Benoziglio, me réjouis de lui dire à quel point il va être bien reçu par de jeunes gens séduits par son dernier roman, qu'ils sont prêts à lui poser plein de questions, qu'il est difficile d'imaginer qu'ils ne sont pas contents de lire *Louis Capet, suite et fin*, et pourtant, ils en ont lu bien plus, *Cabinet portrait*, *Tableaux d'une ex*, phénomène suffisamment rare à pareille époque pour le souligner. Donc de se réjouir, les questions vont fusser, pas le temps de s'ennuyer. Il m'écoute attentivement. Prudent, il préférerait quand même mieux ne devoir parler que de *Capet*, parce qu'il n'est plus très sûr de bien maîtriser les autres romans. Je le rassure, l'essentiel du propos por-

tera sur son dernier texte, mais qu'il est néanmoins possible qu'une ou l'autre des questions fera appel à d'autres œuvres, mais trois fois rien. On ressent comme une légère méfiance tout de même. La dernière rencontre avec des classes ne semble pas l'avoir particulièrement enchanté. Pas de souci!

Un léger sourire sous sa moustache m'indique qu'il est satisfait. Tout est ainsi avec Benoziglio. Un léger sourire, un frémissement de moustache, un regard à peine plus appuyé, un hochement à peine perceptible de la tête, tout est feutré, même la démarche. Il se déplace comme s'il était sur un tapis roulant, il glisse plus qu'il ne marche. Et à pas mesurés. On entre dans le gymnase, l'ascenseur nous conduit aux étages supérieurs avant de gravir une volée de marches pour accéder à l'espace qui nous est réservé. Les techniciens de la radio y ont déjà installé leur matériel.

Les étudiants arrivent. Ma seule hantise, qu'ils ne prennent pas la parole, non par esprit de sabotage (qu'ils n'ont pas!) mais le trac, la radio, être enregistré et diffusé. Rien de tout cela. Le regard bienveillant, la voix douce et posée de Jean-Luc Benoziglio les a tôt rassurés, interpellé aussi, et ils se sont lancés à l'eau. Avec une petite boule au ventre, ils craignaient un peu son humour féroce et dévastateur, et s'il se moquait d'une de nos questions, hein!

Eh bien l'écrivain qu'ils avaient devant eux ne les effrayait plus que moindrement. Et qui plus est, oui, l'auteur de *Louis Capet* s'est pris au jeu, prenant son temps pour répondre longuement à chaque question, mettant par là même en valeur l'interlocuteur. L'entretien se déroule rondement et l'émission «Entre les lignes» du 11 et 12 février 2009 est bientôt sous toit. Une dernière question qui tourne autour de la relation qu'entretient l'écrivain avec ses personnages.

D'un élève probablement déconcerté, car, celui qui lui fait face, derrière son micro, ne lui est apparu nullement maladroit, ni féroce pas plus que cynique, nous n'avions traversé aucune situation loufoque, de celle qui émaille les textes, alors?

Ben, oui, Beno a besoin d'un narrateur un peu décalé, un peu paumé, qui est capable d'autodérision comme on peut en trouver notamment en Suisse. Mais de rappeler, en

citant Margaret Atwood (écrivaine canadienne) « s'intéresser à un écrivain parce qu'on aime son oeuvre, à savoir ce qu'il a vécu, ses voyages, ses goûts, c'est un peu comme s'intéresser à une oie ou un canard parce qu'on aime le foie gras ».

Donc, non! L'écrivain n'est pas le narrateur, mais il y a bien un air de famille, l'humour est ravageur. L'entretien se termine sur une note caustique et méditative. La réflexion est ouverte et le micro s'éteint. L'assemblée se lève.

Et une étudiante de se diriger, à ma grande surprise vers l'écrivain.

Vous voulez bien le dédicacer ?

Totalement imprévu. Benoziglio ouvrit de grands yeux, surpris largement, effarouché un peu, mais bon, il se laisse aller à dire, oui!, avec un timide sourire. Et vlan, la ruée! Les jeunes filles d'abord prennent d'assaut la table,

comme de vraies midinettes. Je regarde notre auteur, soulève les épaules, désolé, je n'y suis pour rien, pas vu venir l'événement. Beno s'en va-t-il en guerre??? Non. Il signe les uns après les autres les ouvrages tendus, tendus parfois timidement, parfois gaillardement. Une solide demi-heure, pas moins.

Aucune complaisance de sa part, juste de la bienveillance, comme tout au long de cette journée. Il a répondu longuement aux questions des étudiants, témoignant un véritable intérêt à leurs interrogations. Malicieux parfois, patient et volontiers disert, rigoureux et précis, sans jamais devenir pédant. Il s'est prêté à cet entretien avec une élégante belle humeur.

Pour finir la journée dignement, nous nous sommes rendus à La Librairie de Morges. Sylviane se réjouissait de revoir Beno, et de pro-

poser un verre de vin pour conclure sur une note cordiale. On évoque la rencontre, la qualité des interventions des jeunes lecteurs, l'écriture, un nouveau roman à venir?

La réponse a été vague. L'homme reste secret. Il y a bien quelque ébauche, mais la fatigue, un manque d'appétit, l'envie de se reposer un peu. On n'en saura pas plus. C'est ainsi que nous sommes parvenus à l'automne de cette journée comme si « les histoires d'amour dureraient toujours plus longtemps si elles s'arrêtaient toutes au début ». Il nous quitte et reprend le train pour passer quelques jours de repos à Aigle chez ses amis.

Dominique Brand

Jean-Luc Benoziglio et l'art d'écrire sur le monde

Anna Ursi Aeschbacher, Verlag die Brotesuppe

J'ai fait la connaissance de Jean-Luc Benoziglio en 2005 à Bienne. A l'époque, l'Institut littéraire suisse était encore à l'état de projet et Benoziglio avait été invité à participer à un séminaire de traduction autour de son livre *Louis Capet, suite et fin*. Je ne connaissais pas cette écriture, qui résonne comme du langage parlé et où, en même temps, s'entrelacent autant de couches de sens qu'une simple écoute ne suffit pas à la saisir: elle m'entraîna, me fascina d'emblée, cette langue d'une telle fluidité qu'on perçoit tout d'abord sa sonorité avant qu'elle ne fasse mouche de façon tout à fait inattendue et ne suscite la réflexion dans son sillage. On y trouvait, jetées en vrac, la banalité quotidienne, les complications des relations humaines, un hasardeux vacarme apparemment désordonné derrière lequel transparaissait par contraste la tranquillité de la réflexion. Les hommes et les circonstances de leurs vies, et peu importe leur degré de banalité, Benoziglio les transpose dans des situations qui les éclaire sous un jour inattendu. Je fus tout de suite sensible à un humour qui, loin d'immuniser contre les horreurs et les injustices, agit plutôt comme un clou qui perfore le cerveau et diffuse ainsi l'éclairage de la raison sur ces histoires.

Cela m'avait touchée, et j'ai lu ensuite tout ce que j'ai pu trouver de lui. A ma grande surprise, ni *Le Feu au lac* ni *Louis Capet, suite et fin* n'avaient paru en traduction allemande. Quelle chance pour une petite maison d'édition! Une chance, et aussi un devoir, assurément. Je trouvais la traductrice idéale en la personne de Gabriela Zehnder. Elle aussi voulait se lancer elle dans l'aventure. Ce terme n'est pas usurpé, il nous fut expliqué à plusieurs reprises que ces livres étaient extrêmement difficiles à traduire. La « Collection CH » voulait bien nous soutenir, malgré une légère réserve initiale, due à une méconnaissance de la maison d'édition et de la traductrice. Je ne sais plus comment nous parvînmes à dissiper ces hésitations, mais cela marcha.

Me frotter à un texte écrit dans une langue étrangère est pour un phénomène très particulier. D'abord, je me concentre pleinement sur le

« pourquoi » et le « comment ». Je lis, je comprends, je suppute, je spéculé. A la deuxième lecture, il m'arrive de cerner l'un ou l'autre mystère, de reconnaître ici ou là ce qui n'est pas formulé explicitement. La chose est difficile à décrire. Puis quand je lis la traduction, et qu'elle est réussie, une porte s'ouvre alors toute grande sur un autre monde. Grandie à Bienne, j'avais déjà fait comme petite fille cette expérience inoubliable, avec mes amies francophones ou italophones, de me mouvoir dans un monde à la fois semblable et radicalement autre.

J'ai fini par connaître Beno personnellement. D'abord à Bienne autour d'une cigarette devant la porte, puis aux Journées littéraires de Soleure, quand un homme que je ne connaissais pas mais dont Benoziglio m'expliqua par la suite qu'il était un important du monde littéraire lui demanda – je me trouvais à ses côtés – comment il se faisait qu'il soit passé des prestigieuses éditions Rowohlt à la modeste soupe aux croûtons (« Verlag die Brotesuppe », littéralement) et si cela ne risquait pas de ternir son image. Beno lui expliqua alors qu'il préférait la *Brotesuppe* au caviar, que cette question ne le préoccupait pas et que ses lecteurs et lectrices ne pensaient sans doute pas différemment. Tout cela sur un ton calme et posé. Je l'ai toujours connu comme un homme très attentif et disponible, calme mais nullement indifférent. Il revenait souvent sur cette question qui le taraudait: est-ce que la Suisse avait vraiment fait tout son possible contre le régime hitlérien ou s'était-elle trop peu engagée?

Gabriela Zehnder s'est finalement décidée à traduire aussi *Le Feu au lac*. Un roman qui passait pour intraduisible, ou presque. La joie fut grande.

C'est précisément dans ce roman que l'art de Jean-Luc Benoziglio parvient à son apogée, et que ces questions qui ne le laissèrent jamais en paix sont posées de la manière la plus saisissante. Le livre conte l'histoire d'un « demi-juif suisse » qui, parce que demi et suisse, parvient à échapper aux persécutions nazies tout en ne se sentant pas différent de ses parents ou amis exterminés. Après la guerre, il se retire comme un

marginal sur une île girondin. Il a ses habitudes dans un village voisin, où il ne sera respecté que tant qu'il aura suffisamment d'argent pour y faire exécuter des mandats. A l'aide de nombreux personnages, d'une façon très diverse et souvent surprenante, Beno explique comment l'atmosphère d'une communauté peut soudainement basculer et comment elle peut fabriquer un bouc émissaire. Et tout ceci sans forcer sur le clou, sans donner de leçons ni délivrer de message trop apparent, mais avec un point de vue très clair. Du grand art donc. Qui reste toujours en phase avec la vie quotidienne, dont il restitue la complexité comme

aucun autre. Et qui laisse imperceptiblement se nouer des réalités complexes, se transformer des êtres humains sous nos yeux, révéler leurs côtés les plus étranges, les dissimuler ensuite pour à nouveau se conformer à leur rôle : seule la libellule qui revient en tête de chaque chapitre est en mesure de survoler les frontières à sa guise.

Il me manque.

U.A.

Traduit de l'allemand par Ivan Farron

Traduire Benoziglio, une aventure passionnante

Gabriela Zehnder

Quand Anna Ursi Aeschbacher de la maison d'édition biennoise Verlag die Brotsuppe m'a proposé de traduire en allemand *Louis Capet, suite et fin*, je ne savais pas ce qui m'attendait. De Benoziglio, je n'avais lu que *Tableaux d'une ex*. Un style très particulier, un humour plus noir que noir, c'est ce dont je me souvenais. J'ai donc lu *Louis Capet* et ce fut d'emblée clair : oui, bien sûr, j'étais partante. A quoi je m'engageais je ne tardai pas à le découvrir. Ce qui, à la lecture, semblait évident, se montrait assez rebelle à la traduction. Très vite, j'eus une longue liste de questions à poser à l'auteur, qui se montrait très disponible. Il m'accordait le temps nécessaire, m'expliquait les passages qui me semblaient obscurs, proposait parfois lui-même des solutions ou me mettait sur des pistes.

Notre premier échange de mails date de mai 2006 ; et le 15 septembre 2013, après la traduction d'un deuxième livre, *Le Feu au lac*, j'ai reçu de Beno, comme il aimait qu'on l'appelle, un dernier message électronique : ... Quoi qu'on en ait dit (pas sûr du tout de l'orthographe de tout ça !), me manquent un peu à moi aussi nos plongées annuelles dans la Suisse allemande profonde !... En ces sept années et demie, nous avons échangé une centaine de mails pour discuter de problèmes de traduction, de l'organisation d'ateliers, de lectures ou précisément de nos nombreuses visites dans des écoles en Suisse alémanique. Ses messages étaient écrits dans son style inimitable, plein d'humour, souvent émaillés de *post-scriptum* : « Ici aussi il fait un temps à ne pas mettre un président de la République dehors, mais bon... » ; « T'embête pas pour horaires Confitures Hero – Lausanne je sais désormais faire plus ou moins ça sur internet ! » (à propos de notre lecture à Lenzburg) ; ou : « La découverte de l'Amérique par Colomb, à côté

ça n'est rien... » (à propos de l'organisation de notre dernier périple dans les écoles de Schwyz et de Schüpflheim).

Je lui ai plusieurs fois rendu visite dans son charmant appartement parisien de la rue d'Ouessant, avec vue sur la tour Eiffel, dont il n'était pas peu fier (il n'avait en tout cas pas du tout apprécié lorsqu'une journaliste parla de « minuscule appartement... »). Il y travaillait tous les jours, surtout le matin, ne sortant que rarement, voyageant plus rarement encore. Ces petits voyages en Suisse à l'occasion de manifestations autour des deux traductions allemandes ne lui étaient pas désagréables, je crois. Ils le ramenaient à la vie publique et offraient une alternative sympathique à sa vie parisienne, sa solitude choisie. Il ne s'agissait pour lui pas seulement d'un devoir, mais aussi d'un acte social et de moments plaisants à passer en compagnie de gens qui l'estimaient et l'admiraient. Il appréciait également les « après-manifestations », une discussion, une bière, une bonne bouteille de vin. Au cours de ces soirées, il lui arrivait de me raconter des épisodes de sa biographie, lui qui était d'une discrétion absolue en ce qui concernait sa vie privée.

Je me souviens d'une belle soirée à Soleure, lors des Journées littéraires, où il était invité avec trois de ses traductrices – Patrizia Balmelli (qui a traduit *Louis Capet* en italien), Tess Lewis (qui a traduit *Cabinet portrait* en anglais) et moi-même. Après le dîner organisé pour les participants, j'accompagnai Tess, Beno et une amie qui s'était jointe à nous faire une petite promenade : nous avons bu, ri et bavardé jusqu'à une heure avancée sur les terrasses de la vieille ville.

Dans le cadre de la « Collection CH », Jean-Luc Benoziglio s'est rendu en ma compa-

gnie dans je ne sais combien d'écoles au cours de ces années – de Bâle à Zurich, en passant par Winterthur, jusqu'à Vaduz et même en Engadine. Avec les élèves, il faisait preuve d'une patience remarquable et répondait à chacun avec le plus grand sérieux, même quand il s'agissait de questions comme : « Ecrivez-vous le matin ou le soir ? », « Pourquoi écrivez-vous des phrases si longues ? », et bien d'autres encore. C'est seulement en février 2013, durant une visite dans les écoles de Schwyz et de Schüpflheim, que je sentis qu'il commençait à en avoir assez. Les élèves étaient mal préparés et ne comprenaient de toute évidence pas grand-chose au *Feu au lac* : nous avons donc décidé de nous en tenir là. J'ai rencontré Beno une dernière fois en mai 2013. Il était invité par le festival littéraire de Chiasso, où je l'ai rejoint. J'ai gardé de cette rencontre un de ses fameux SMS : il était déjà à Chiasso, et nous avions convenu que j'allais lui écrire un message à mon arrivée pour savoir où il se trouvait. A peine parqué la voiture, je lui écrit donc : je suis à Chiasso. Sa réponse, immédiate : Bienvenue !

Beno était un écrivain hors norme, dont j'aime l'intelligence, l'esprit, la fantaisie, l'originalité, l'humour noir – et il était un homme d'une grande modestie et d'une grande générosité. Traduire ses livres, son style si particulier, fut un vrai défi. Il m'avait confié une fois que ses manuscrits avaient été publiés sans qu'on y ait modifié quoi que ce soit. C'est dire qu'il fallait le suivre à la lettre, tout en trouvant une musique propre, un style propre, des équivalences pertinentes... Un défi, oui, mais, surtout : quel plaisir ! Une aventure passionnante.

G.Z.



La mélancolie littéraire comme ressort esthétique

L'holocauste dans les romans
de Jean-Luc Benoziglio

Steffen Richter

^
^
^
Vue du Caire, photo de Jean-Luc Benoziglio, date inconnue. Fonds Jean-Luc Benoziglio, Archives littéraires suisses, Bibliothèque nationale Suisse, Berne.

Un bien fade « retour au récit »

Au milieu des années 1990, un gros soupir de soulagement parcourut les suppléments littéraires des journaux allemands : « Enfin, ils racontent à nouveau des histoires ! » Il était temps, autrement dit, d'en finir avec l'expérimentation. Tout ce qui faisait penser à la « modernité », voire à « l'avant-garde », termes injurieux durant ces années, devait être banni du champ littéraire. La chose était d'autant plus étonnante qu'il n'y avait eu ni à l'Est ni à l'Ouest de l'Allemagne de sérieuses avant-gardes d'après-guerre, comme le Nouveau Roman, *Tel Quel* et l'Oulipo en France ou le groupe 63 en Italie. Il n'empêche que la littérature des années 1960 et 1970 passait désormais pour ennuyeuse, éloignée de la vie, repliée narcissiquement sur elle-même, ayant pour seul horizon l'Allemagne et son histoire. De la nouvelle génération censée la supplanter, on louait l'ouverture au monde et les vertus divertissantes, propices à susciter un nouveau « plaisir du texte ». Et en effet, divertissants, il leur arrivait souvent de l'être, les livres de ces auteur(e)s, jeunes pour la plupart d'entre eux. Les parents, le premier amour, l'arrivée dans la Berlin réunifiée, la musique, les marques de fringues préférées, voici les thèmes que ces livres abordaient. Bravement, souvent sans aucun apprêt, plusieurs de ces auteurs s'attelèrent au récit autobiographique de vies encore relativement courtes et dépourvues d'expériences fondatrices. Cette situation, ressentie par certains comme un renouveau libérateur, eut aussi des effets angoissants. La jeune littérature allemande se réduisait-elle à une prose déclinant à l'infini

la surabondance de la société de consommation et se souciant peu de critères esthétiques ? Mais comment aurait-il pu en aller autrement vu qu'elle n'en connaissait aucun ? Hormis quelques grandes exceptions (Felicitas Hoppe, Georg Klein) le paysage littéraire allemand présentait un aspect désolé, quasi fantomatique, ne revendiquait aucun présupposé théorique et affectait de n'avoir aucune mémoire, au risque de se priver ainsi de beaucoup de ses ressources insoupçonnées.

La solution française

Mais quand la détresse allemande est à son comble, il peut être utile de jeter un œil vers la France. Insatisfait de ce dilemme, je cherchais une littérature située entre l'« ancien » et le « nouveau ». Existait-il des textes qui se seraient confrontés aux avant-gardes de l'après-guerre sans en être pour autant restés là ? Une littérature qui se serait heurtée aux apories de ces avant-gardes mais n'aurait pas pour autant jeté toutes ses anciennes convictions par-dessus bord ? Et qui serait donc ressortie non pas plus bête mais plus intelligente de ces quelques impasses expérimentales ? En France, le changement de paradigme avait déjà eu lieu. Le « retour au récit » des avant-gardes s'y opéra en effet vers 1980, une année de césure pour toute la littérature française de l'après-guerre. Avec la mort de Sartre, et surtout celle de Roland Barthes, point d'ancrage secret de beaucoup d'aventures intellectuelles et littéraires inaugurées dans les années 1950, une époque sembla parvenue à son dénouement. Plusieurs anciens hérauts de l'avant-garde, comme Philippe Sollers ou Alain Robbe-Grillet, se penchèrent sur la genèse de leurs propres textes : les Nouveaux Romanciers se firent chantres de la Nouvelle Autobiographie. Après l'Ere du soupçon sartrautienne, l'incertitude barthesienne sur la transitivité du verbe « écrire », la présence ricardolienne de l'aventure de l'écriture sur l'écriture d'une aventure, un

«retour à» aux mille facettes fut diagnostiqué. Retour au personnage et retour à l'histoire, autrefois mise à mal par la description. Ce fut aussi en 1980, comme par hasard, que Jean-Luc Benoziglio, avec *Cabinet portrait*, fit paraître son plus grand succès de librairie.

Benoziglio : le plaisir du texte et l'exigence moderniste

Ce texte rusé me semblait précisément être ce que je cherchais à lire : une histoire délirante doublée d'un grand plaisir de lecture ; un livre qui ne taisait pas sa dette à l'égard d'une avant-garde sceptique et joueuse à l'égard de la langue ; un livre très au fait des possibilités techniques de la littérature et qui cependant racontait une histoire riche en émotions et en rebondissements. Mais je ne saisisais pas encore le cœur vivant des blessures, de l'humour noir et de la mélancolie qui affleuraient dans ce roman. Plus tard, bien plus tard seulement, cette forme originale me révéla sa propre histoire.

Ce qu'il en était des qualités formelles du romancier Jean-Luc Benoziglio, j'aurais pu déjà l'apprendre en lisant une recension signée par une des stars d'alors de la critique littéraire, Bertrand Poirot-Delpech. Sur le livre qui précéda *Cabinet portrait*, *L'Écrivain fantôme*, paru en 1978, Poirot-Delpech avait écrit dans *Le Monde* que si Benoziglio continuait sur sa lancée, il n'éblouirait bientôt plus grand monde, hormis Saint-Germain-des-prés et éventuellement lui-même. Ces reproches se fondaient d'abord sur l'élitisme supposé de « jeux pour initiés », le maintien vaille que vaille d'une écriture autoréférentielle (« l'aventurier de la plume, qui risque quelque chose en ne se refusant rien ») incapable d'établir une quelconque communication avec un lecteur situé « au-delà de la petite famille ». Quid du bon vieux pot-au-feu du roman réaliste que le public prétendument réclamait ?

Après avoir lu les premiers romans de Benoziglio, j'ai su ce que Poirot-Delpech avait voulu dire. Les messages clairs et les livres susceptibles d'obtenir le scrutin de la majorité n'avaient jamais été le fort de celui qui se tint toujours à distance du *main stream* littéraire. Dès le début, empruntant des sentiers peu orthodoxes, il obéit à sa fascination pour le Nouveau Roman et la combinatoire ludique de l'Oulipo, rassemblé autour de Raymond Queneau et Georges Perec. Lui aussi, il avait lu et approuvé le questionnement sans précédent auquel les avant-gardes soumièrent la pratique littéraire. Oui, il maîtrisait bien son instrument, le langage, et il savait, en bon élève de ces années, qu'il constitue un mensonger système de signes auquel on ne peut pas absolument se fier. Pour éprouver ce qu'elle concède tout de même à la communication, il pourchassa la langue jusque dans ses derniers retranchements, pillant, comme il se devait, plusieurs lexiques et se servant dans tous les registres stylistiques, de la « grande littérature » à l'argot de banlieue. Il ne se refusa aucune répétition à effet rythmique, aucun jeu de mot, aucune contrepèterie, se souciant comme d'une guigne de la ponctuation : sans point ni virgule, ses phrases se transportèrent sur plusieurs pages d'une histoire à l'autre, comme s'il avait voulu embrasser le monde entier en une seule fois.

Cette esthétique anarchique fut toujours réfractaire aux gros tirages. Qu'à la fin des années 1970 d'aigres recensions de critiques par ailleurs bienveillants se soient ajoutées à ce durable insuccès économique dut certainement l'alarmer. Sur le « prière d'insérer » de *Cabinet portrait* il promettait de faire allégeance à cette sourde injonction, jurait d'écrire enfin des livres aux phrases courtes, aux paragraphes aérés, de ne pas abuser de la parenthèse et de mettre les signes de ponctuation plus ou moins à la bonne place. Autre façon de dire qu'il renonçait programmatiquement à une partie de son arsenal d'écriture expérimentale. La même année, par retour du courrier pour ainsi dire, on lui décernait le renommé Prix Médicis. Succès critique et succès commercial allèrent pour une fois de pair. Mais est-ce que les choses avaient vraiment changé dans *Cabinet portrait* ? Pas vraiment. Derrière la façade d'un écha-

faudage narratif plus stable, avec un protagoniste aussi bien en proie au trouble sentimental et identitaire qu'à une encyclopédie entreposée sur des toilettes à l'étage, le spectre des avant-gardes se mouvait comme un vent frais à travers le texte. La feinte marcha à merveille.

Le Feu au lac, chef-d'œuvre de la maturité

A la fin des années 1980, Benoziglio avait expliqué dans une interview allemande qu'il était en train d'écrire le livre qu'il se devait d'écrire et que, naturellement, il n'écrirait jamais. Dix ans plus tard, en 1998, paraissait *Le Feu au lac*, dans lequel il y a de bonnes raisons de voir ce livre annoncé sur un ton à moitié sérieux. Un des personnages du roman, la juive française Edith y fait à son amant un reproche incroyable : lui, qui n'est juif que par son père, a voulu l'épouser pour enfin devenir un juif « complet » aux yeux de tous. Il pourra ainsi obtenir la nationalité française et restituer son passeport suisse, ce passeport honni qui lui sauva toutefois la vie enfant, quand, au point du jour, les « *Einsatzkommandos* » vinrent arrêter sa famille juive tout entière. Son amour à lui, pense-t-elle, ne serait dès lors rien d'autre qu'une tentative attardée de se donner bonne conscience et de se soulager de la culpabilité d'avoir échappé à la déportation :

[...] et elle a lui encore crié que ce n'était pas elle, pas du tout, qu'il insistait tellement pour épouser, pas elle, en chair et en os, telle qu'elle était, non : devenant français au travers de cet éventuel mariage [...] ce qu'il recherchait [...] c'était, vingt ans trop tard, de rejoindre le maquis [...] devenant ainsi, par cette union, juif à part entière aux yeux d'un futur maréchal bicentenaire ou dictateur fasciste monocléaire, de pouvoir atteindre, fier et tremblotant, sans nulle chance cette fois de passer entre les gouttes, qu'à l'heure du laitier, l'on s'en vienne défoncer leur porte et qu'il s'en aille mourir.

Et tout est à l'avenant, raconté dans un style étincelant que parsèment des pointes d'humour noir.

La critique célébra le livre mais sans comprendre que l'auteur le couvait déjà depuis plus d'un quart de siècle. Pour cela, il lui aurait fallu reprendre les romans expérimentaux des années soixante-dix, déceler, derrière les morceaux de bravoure virtuoses, cet « infracassable noyau de nuit » (André Breton) qui le distingue de tant de petits maîtres avant-gardistes. Derrière les énoncés délirants en cascade, le lecteur perspicace peut dénicher des images archétypiques de la perte et du deuil. Dans le premier roman de l'auteur, *Quelqu'un bis est mort* (1972), une vieille femme se suicide après que son dernier plaisir, une promenade quotidienne, lui a été interdit. Et le petit garçon de *La Boîte noire* (1974) tombe du toit d'une maison, tentant vainement de s'accrocher à la gouttière. Un sérieux solennel se diffuse subtilement de toutes parts. Mais qui avait remarqué que, dès le début de son œuvre, Benoziglio s'était préoccupé de la catastrophe du XX^e siècle européen : l'extermination des juifs durant l'holocauste ?

La mémoire de l'holocauste

Même si dans les romans de cet anarchiste réfractaire à toute convention littéraire se superposent souvent une demi-douzaine de voix, un examen rétrospectif donne l'impression d'un seul et unique narrateur qui aurait opiniâtement travaillé au même projet. Ce qui se tramait de façon souterraine dans les années soixante-dix se montre ainsi de plus en plus au grand jour dans les années quatre-vingts, finissant par prendre l'ascendant sur l'histoire racontée, même s'il faut le flair d'un philologue chevronné pour découvrir le réseau tissé secrètement par Benoziglio de livre en livre. On se frotte les yeux en tombant, à la lecture des premiers romans, sur des phrases à moitié

incompréhensible qui semblent détachées de tout contexte. Dans *Le Midship* (1973), la musique de Mozart est assimilée à « une musique de chambre à gaz » avant que le narrateur en délire ne se mette à aboyer : « Mein Führer, mes laboratoires sont très fiers d'avoir mis au point un produit qui permet de brûler les corps en gardant les os absolu intacts, ach ja ! » Dans *La Boîte noire*, le comportement inamical d'une marchande parisienne de souvenirs incite le narrateur à penser que « toute sa famille était morte en déportation ». Et pendant qu'il attend impatiemment qu'une cabine téléphonique se libère, l'écrivain fantôme du roman éponyme imagine ainsi l'interminable propos tenu par son occupant :

[...] et quand il a bien voulu mettre fin à son récit sur l'errance de vingt-cinq générations de la tribu de Ben et de fils Ben et de petit-fils de Ben et d'arrière-petit-fils de Ben, quand enfin, de pogroms en chambres à gaz, il en est arrivé à ces petits matins blêmes de Nuremberg où quelques frères humains firent leur ultime ballade.

Maigre aperçu, au demeurant, de tout un ensemble d'allusions, qui, très régulièrement, forent les textes de Benoziglio. Dans *Cabinet portrait*, la question de l'identité juive du narrateur est au centre du récit. A l'aide d'entrées encyclopédiques, le narrateur surfe sur les événements de l'histoire mondiale qui ont déterminé le destin de sa famille. On apprend ainsi que les ancêtres de son père étaient des juifs sépharades qui trouvèrent refuge dans l'ottomane Andrinople (aujourd'hui Edirne) après avoir été chassés d'Espagne par l'inquisition espagnole au XV^e siècle. Le père lui-même vint en Suisse après la Première Guerre mondiale faire sa médecine et se spécialiser en psychiatre. Quatre documents – un passeport turc, un laissez-passer bulgare, un certificat de l'école hébraïque et un acte de naturalisation suisse, dont trois desquels sont écrits dans d'« indéchiffrables caractères turcs/cyrrilliques/hébreux » écrivent le nom du père de quatre manières différentes, témoignage métaphorique d'une origine indéchiffrable. Du côté du fils se juxtapose à cette généalogie complexe une ascendance maternelle italienne et sa propre décision de vivre en France.

Cette identité hybride fait fi de tout rêve unitaire. Le narrateur maudit ses propres « composants » quand il les présente isolément : « sales Français » (brocardés à cause de leur comportement à l'égard des immigrants), « sales Turcs » (ils ont déporté les Arméniens sous Kemal Atatürk), « sales Suisses » (à la restrictive politique d'asile durant la Seconde Guerre mondiale). Mais c'est « sale juif » qu'un des usagers, en proie à un soubresaut de haine raciste, inscrit au mur des toilettes palières. Ce patchwork identitaire paralyse le protagoniste,

également concerné par tous les conflits politiques existants, le rend incapable de toute action. L'élément juif perturbe également sa vie privée. La relation du narrateur avec sa compagne Stérile échouera, entre autres, pour cause d'incessantes palabres sur la circoncision de leur fils éventuel. Pendant que Stérile, « chrétienne et aryenne depuis la nuit des temps » plaide paradoxalement pour la circoncision, préférée parce que plus hygiénique, il s'exprime tout aussi paradoxalement contre elle : « Si tout devait recommencer, disais-je, mieux vaut donner à nos enfants le maximum de chances de passer inaperçus. » Quand un employé de la maison de déménagement jette un coup d'œil sur l'appartement, le narrateur imagine l'entendre dire « Safez ce que ça goûte moquer Bolice allemande ? » Autre allusion explicite : « Pardon de vous déranger, monsieur l'Obersturmbannführer, mais je me suis égaré. Le chemin de Dachau, c'est bien par là ? » Ou encore le « coup d'œil méfiant sur le pommeau de la douche », décrit par le narrateur comme un « vieil atavisme ».

Le jour où naquit Kary Karinaky (1986) approfondit cette thématique : Benoziglio y mentionne le « plan de Madagascar » national-socialiste et y donne, en rapport avec le procès Eichmann, un exemple typique de son humour noir : le nombre de victimes du Zyklon B, les Français le comptent d'abord en « anciens morts »,

assimilés aux anciens francs antérieurs à la dévaluation : « Pour qu'ils comprennent bien, on dut alors leur expliquer que cela équivalait à six cents millions de morts-centimes. » Dans *Tableaux d'une ex* (1989), autre histoire d'amour racontée après une rupture, le narrateur au père juif ne trouve, parmi les Français de gauche et les sympathisants pro-arabes, aucune position claire à l'égard de la politique d'Israël. Anti-impérialisme et antisémitisme lui semblent se confondre de façon dangereuse. Relatant une dispute sur la

politique israélienne à l'égard des Palestiniens, le narrateur critique sa compagne : « Après leur avoir reproché d'être là où ils étaient et d'être là comme ils étaient elle finirait un jour par leur reprocher d'être tout court, et ça avait un nom. » S'ensuit le récit d'une prémonition hallucinatoire : en 2017, l'écrivain juif Marcel Proust est arrêté par la police française et transféré au tristement célèbre Vel' d'hiv. Le narrateur du roman suivant, *Peinture avec pistolet* (1993) subit également la crainte anachronique de la déportation lorsqu'il se retrouve par accident dans un panier à salade à l'occasion d'une manifestation en mai 1968. Un peu plus tard, devant le responsable de la maison d'édition pour laquelle il travaille, il se livrera au calcul suivant : dans un livre consacré au destin des juifs pendant la Seconde Guerre mondiale, il faut compter sept cadavres pour chacun de ses 720 000 mots.

Mais c'est avec *Le Feu au lac*, paru en 1998, que Benoziglio s'approprie enfin ce thème, autrefois contourné ou évoqué seule-



ment à demi, des torturants conflits identitaires de la deuxième génération des survivants de l'holocauste. Les techniques et les procédés de l'avant-garde sont ici incontestablement au service d'une histoire à raconter; cela fait longtemps qu'on ne peut plus les ranger au magasin des accessoires d'un auteur en mal d'expérimentation! Même si, ici aussi, il met à mal le tissu narratif, le désagrège en multiples morceaux, c'est pour refléter ainsi la conscience effilochée de la modernité, en mal d'horizon de signification à valeur universelle: l'horreur, qu'il ne faut taire à aucun prix, ne parvient pas à s'organiser en totalité cohérente. Tantôt les phrases en méandres s'interrompent brutalement, tantôt il manque un mot, ou quelques lettres. Or il ne s'agit pas ici de se livrer à un exercice de style mais de parler des disparus et des déportés. Les phrases ou les mots interrompus témoignent du mutisme à l'égard de l'indicible, l'abominable, la mort dans les camps d'extermination. Les jeux de mots ne provoquent plus qu'un rire sans joie: pour échapper à la «fureur du führer», le gouvernement suisse aurait refoulé de nombreux réfugiés juifs à ses frontières. Le bégaiement du narrateur «demi-juif» achoppe et s'agrippe à la «voix du sang»: «S'il existe une voix du sang, ou, en ce qui me concerne, du sa, du ng, du demi-sang je veux dire.» L'antisémitisme de la commune girondine où se déroule le roman, le rejet des étrangers commun à tous ses habitants culmine dans l'extraordinaire expression de «sale Juisse».

Dans une mémorable diatribe – Pour la littérature, paru en 1999 – Cécile Wajsbrot a reproché aux avant-gardes expérimentales telles que le Nouveau Roman d'avoir occulté les thèmes qui étaient vraiment d'actualité en privilégiant obsessionnellement l'aspect technique et structurel de l'écriture au détriment de la narration. Mais cette ignorance n'aurait été que le symptôme d'une amnésie générale, du déni collectif d'un passé sombre et du rôle que put y jouer la France. Ce reproche, Benoziglio y échappe, tant la «forme» et le «fond» participent chez lui du même engagement, la technique littéraire la plus avancée servant à exprimer une souffrance très réelle. On ne peut qu'admirer l'obstination et l'endurance qu'il lui a fallu déployer pour construire un roman tout entier à partir de ce dynamitage de la langue.

Naturellement, d'autres motifs ont toujours recouvert cette motivation souterraine de l'écriture. *Boy meets girl*, ce scénario éprouvé, Benoziglio l'a usé jusqu'à la corde. Il en a résulté régulièrement des histoires d'amour déchirantes dont les décombres renvoyaient les protagonistes à une solitude inexorable. Tous ces personnages incapables d'oubli sont les jouets d'un souvenir tout-puissant qui, bien loin d'être surmonté par le présent, l'envahit complètement. La douleur reste cachée derrière le masque du clown. Mais l'amour, rétrospectivement, pourrait bien s'avérer un phénomène secondaire, une sorte de souvenir-écran recouvrant celui d'un autre passé qui

ne veut pas disparaître. Au milieu des années 1990, le romaniste Wolfgang Asholt a défini la littérature française contemporaine comme un «travail de deuil de la modernité». Avec cette formule éclairante, il avait en vue une écriture témoignant des blessures infligées aux vivants par la civilisation moderne tout en maintenant une exigence formelle. Benoziglio est obsessionnellement attaché aux souffrances subies. La propension parfois absurde de ses protagonistes à se «victimiser», leur incapacité à accomplir pleinement un travail de deuil et à recouvrer la «*seelische Gesundheit*» chère à Freud font de Benoziglio un mélancolique de la modernité. Cette mélancolie-là ne ressortit pas à la pathologie mais à un état d'esprit littéraire aux effets très bénéfiques. Elle rend présent ce qui, littéralement, ne passe pas.

Dans *Le Juif imaginaire*, paru la même année que *Cabinet portrait*, Alain Finkielkraut invoquait la nécessité d'une prise de distance pour les juifs nés après la guerre. Leur attention politique à l'avenir aurait été détournée par le passé. L'engagement juif n'aurait dès lors plus été au service d'Israël ou de la Révolution mais aurait constitué avant tout une injonction au souvenir. Benoziglio travaille à rassembler les fragments de la mosaïque du passé, à les rassembler en une image signifiante – tout en sachant très bien que cette entreprise,

sans cesse reconduite, est vouée à l'échec. Les romans de Benoziglio font ainsi de cette prise de distance un processus inexorable.

On regrettera que cette entreprise littéraire qui explore le présent et le passé avec un mélange de tristesse et de jubilation n'ait pas eu davantage de succès dans le monde germanique. Bien sûr, Claus Sprick a traduit *Cabinet portrait* en 1990 pour Benziger Verlag à Zurich et *Tableaux d'une ex* pour Rowohlt. Chez le même éditeur, Michael Mosblech s'est ensuite occupé de *Kary Karinaky* et *Peinture avec pistolet*, mais l'intérêt de cette


maison d'édition n'a pas survécu à 1998, année où la Suisse fut invitée d'honneur à la Foire du livre de Francfort. Depuis... Grâce à l'engagement du petit éditeur biennois Verlag die Brotsuppe et de la traductrice Gabriela Zehnder, *Louis Capet, suite et fin* et *Le Feu au lac* ont pu néanmoins voir le jour en allemand. Cette petite communauté de fans bien vivante aurait sans doute davantage compté aux yeux de Benoziglio que de plus prestigieuses célébrations susceptibles de le figer dans le marbre.

Steffen Richter

Traduit et adapté de l'allemand par Ivan Farron



^
^
^ Passeport de Nissim Benoziglio, sujet ottoman. Fonds Jean-Luc Benoziglio, Archives littéraires suisses, Bibliothèque nationale suisse, Berne.



**Le Persil journal, numéros 91-92-93,
novembre 2014**

Réalisation : Ivan Farron
Avec le concours de l'Association des Amis du
journal *Le Persil*.

Mise en page : Daniel Vuataz
Les auteurs et les photographes gardent tous
leurs droits sur les textes et les images.

©pour le journal *Le Persil*
Marius Daniel Popescu
Avenue de Floréal 16
1008 Prilly, Suisse
Tél : +41 21 626 1879
Email: mdpecrivain@yahoo.fr
Abonnement, 12 numéros: CHF 55.-
Compte postal: 17-661787-4

Association des Amis du journal le persil
Président: Daniel Rothenbühler
Vice-président: Louis-Philippe Ruffy
Secrétaire: Vincent Yersin
Caissier: Daniel Kamponis
Responsable sponsors: Béatrice Lovis
Email: lepersil@hotmail.com
Compte postal: 17-743406-0

Ce numéro triple a été publié avec l'aide
de **Pro Helvetia** – fondation suisse pour la
culture, du **Canton de Vaud**,
de **La loterie romande**, du **Pour-cent
culturel Migros**,
de **Sandoz – Fondation de famille** et de la
Fondation Jan Michalski.

Imprimé en Roumanie par.
Tirage : 1300 exemplaires.